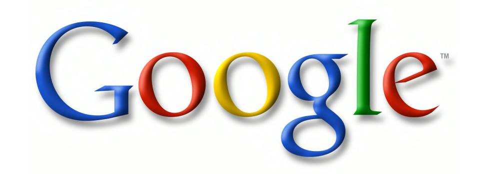
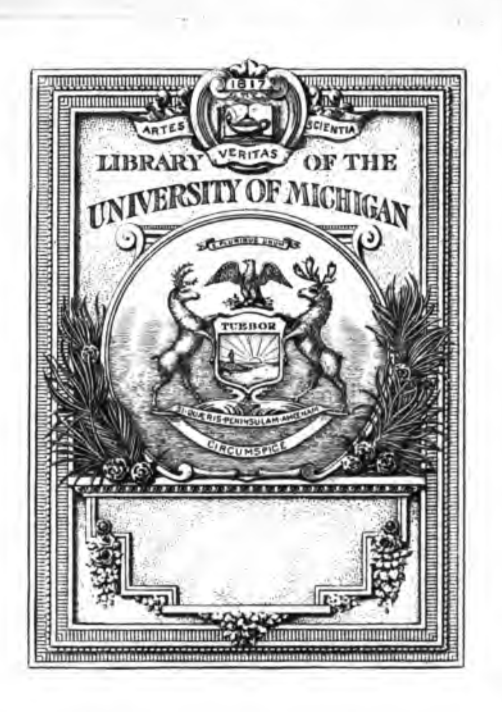

Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

MONSIEUR NICOLAS

TOME IV

MONSIEUR NICOLAS

OU

LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE

RESTIF DE LA BRETONNE

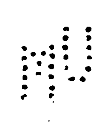
Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

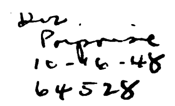
TOME IV



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, nº 5
1883







MONSIEUR NICOLAS

QUATRIÈME ÉPOQUE

(Suite).

NE certaine *Reine*, que Tourangeot nomma *Reine II*, en rappelant une autre Reine, célèbre pendant le veuvage de M. Parangon, remplaça notre aimable Tiennette. La nouvelle fille était un mauvais sujet, qui nuisit à mes mœurs par son mauvais exemple, tout méprisé qu'il était. Je la surpris, sans le vouloir, tantôt couchée avec le prote, gros garçon qui regorgeait de santé; tantôt avec Tourangeot; et ce qui me fut plus nuisible, en tête-à-tête décidé avec M. Parangon! Cette fille était grande et bien faite, mais d'une figure hommasse et dure, qui me repoussait, bien qu'elle plût à d'autres. Tourangeot,

quoique favorisé, la trahit auprès de Mme Parangon: Reine fut renvoyée, et nous eûmes, pendant quelques jours, une petite Comtoise, nommée *Brigitte*, si libertine, qu'elle avait donné un air de débauche à toute la maison, la maîtresse exceptée. Dès que le scandale eut blessé ses oreilles, elle demanda une vieille fille à ses parents. Ils nous envoyèrent *Jeanneton* l'édentée, âgée de quarante à quarante-cinq ans. Celle-ci était riche de ses épargnes, et d'un petit bien au village : elle était mise avec propreté, coquetterie même, dans le genre de Marguerite Pâris : ce qui parla aux sens de M. Tourangeot, autant que la petite fortune de Jeanneton parlait à son intérêt. Elle s'en aperçut, et ne desespéra pas de s'en faire épouser, quoiqu'elle connût ses engagements avec l'ancienne favorite de M. Parangon, à laquelle le maître s'intéressait encore si vivement, qu'il lui rendait, le plus secrètement possible, de petites visites ténébreuses, lorsqu'il savait son Tourangeot occupé... Jeanneton échoua : non que Tourangeot fût constant, mais il sonda son patron, qui ne parut pas disposé à permettre l'abandon de Marie. Avant cette décision, la manière dont Tourangeot faisait l'amour à Jeanneton, a quelque chose de curieux. Chaque soir, après le souper, devant Bardet et Jean Lelong, jeune paysan de Migé, qui avait succédé à Thibaut, Tourangeot mettait la vieille fille sur ses genoux, lui levait les jambes avec les siennes au dessus de la tête, par une espèce de tour de force digne des *Sauteurs de Nicolet*, tandis que Lelong riait

nigaudement, et que Bardet, corrompu à l'imprimerie de toutes les manières possibles, secondait l'ancien Tartare par des polissonneries enfantines. Jeanneton souffrit tout cela, tant qu'elle espéra le mariage; mais s'étant aperçue que Marie tenait encore, elle réprima le badinage, et sortit peu de jours après.

Notre ébréchée fit place à la plus jolie paysanne que j'aie vue de ma vie : c'est *Toinette Dominé*, dite *Toury*, cousine de Tiennette, et qui l'aurait remplacée, si elle avait pu en obtenir la permission de ses parents, après une lettre que Tiennette m'avait fait lui écrire, environ quinze jours avant son mariage. Toinette était native de Toury, petit village près d'Avallon... *(a)*.

Je m'arrête ici pour revenir au déjeuner auquel d'Arras m'avait invité. J'eus auparavant quelques entretiens avec Gaudet : j'avais goûté ce garçon davantage encore la seconde fois; sa familiarité franche et prompte marquait un bon cœur. Le samedi, je lui proposai d'être du déjeuner, ne me souciant pas de me trouver seul avec des moines. Il accepta volontiers. J'en parlai le soir à Gaudet d'Arras, que je vis passer, et je lui présentai Gaudet. — « Monsieur, » dit le frère, « se nomme Gaudet? » Eh bien, *gaudeamus!*... Mais, d'où est Monsieur? » — De Varzy. — De Varzy! Je suis de Troyes, et

(a) On écrit aujourd'hui *Thory*. *(N. de l'Éd.)*

» je me nomme Gaudet d'Arras. — Gaudet d'Arras! » s'écria le jeune clerc, « ha! mon cher cousin!... — » Reconnaissance pathétique! » disait d'Arras en l'embrassant; « si nous pleurions?... — Ma foi, non; » je suis trop aise de rencontrer, dans mon parent, » l'ami de mon ami; je ne venx que rire. — Hé » bien donc, *gaudeamus!* » reprit Gaudet d'Arras. « A demain, mes amis. Ne manquez pas l'heure! » c'est à huit, au plus tard; mais plus tôt serait » mieux, à cause de notre grand'messe. — A sept, » dit Gaudet; « j'ai l'appétit ouvert deux heures avant » de me lever. »

Le lendemain matin, avant huit heures, nous étions au couvent. La chambre de d'Arras était riante, et donnait sur le jardin; les mets du déjeuner, proprement disposés, frappaient agréablement l'odorat : vingt-quatre bouteilles étaient rangées sur les tablettes, une de vingt-cinq feuilles, deux de vingt-quatre, trois de vingt-trois, quatre de vingt-deux, cinq de vingt-un, six de vingt, quatre de dix-neuf et trois seulement de quatre feuilles; ces dernières devaient être bues immédiatement avant la bouteille de vingt-cinq. On avait ainsi, tant par le choix que par l'âge, tous les vins de la Bourgogne dans le seul vin de la ville. C'était un présent à d'Arras, de M. Bourgoin, l'ami de M. Parangon, et père de la future éventuelle de Gaudet d'Arras; la table de cet habile chirurgien était la mieux garnie de la ville, celle à laquelle le maître donnait le plus d'importance; en un mot, c'était le sanctuaire de la *Gour-*

mandise. Il était chef de loge; les réceptions se faisaient chez lui, et comme il était riche, il régalait souvent. L'âge de chaque bouteille était imprimé en cire sur le haut du bouchon... Nous étions treize à table : Gaudet d'Arras, le gardien, le vicaire, le camarade de d'Arras, pris avec lui dans le seigle; frère Boulanger, grand et beau garçon; frère Saint-Hermine, figure mignonne; le père Villetard, et trois autres, quoique ennemis de d'Arras; Gaudet, Bourgoin, prote, et moi. On nous servit trois lapereaux rôtis, des langues de mouton de Troyes, deux chapons au gros sel, un plat de saucisses maintenues chaudes, et cuites au vin blanc chez le pâtissier *Julien*, qui les faisait excellentes; un pâté de lièvre, un pâté de perdrix, un troisième pâté d'anguilles, des confitures sèches et des biscuits, pour tremper dans le vin muscat. La joie brilla sur le visage des dix moines, à la vue des mets servis. On mangea, en disant quelques bons mots. Les vingt-quatre bouteilles furent décoiffées; j'avalai un demi-verre de celle de vingt-cinq feuilles, et ce fut le seul vin que je bus : Bourgoin se contenta de sa bouteille; et malgré la sobriété de deux convives, le vin manqua au milieu du déjeuner. Le Champagne succéda en même nombre. D'autres mets reparurent; d'Arras avait eu soin de faire une part honnête au moine célébrant, au portier, et au frère coupechoux; ce qui lui concilia pour jamais ces deux derniers. On se jeta sur le dessert et sur le muscat. Tout disparut. La cloche sonna; les pères et les frères se levèrent

en *titubant*, et se rendirent à la grand'messe, qui fut vigoureusement chantée. Nous y assistâmes, Gaudet, Bourgoin et moi, dans les stalles des pères, dont j'eus occasion d'observer les dévotes. C'étaient des filles du commun, qui ne fréquentaient pas d'autre église; elles y entendaient tous les offices. L'une levait de temps en temps les yeux sur le père vicaire, assez beau garçon; une autre regardait à la dérobée frère Boulanger; celle-ci frère Saint-Hermine; celle-là Gaudet d'Arras; il y en avait pour père Symphorien, ou qui s'extasiaient en contemplant la bonne mine de frère Polyeucte... J'étais fort surpris, moi, dont les principes étaient encore sains et purs; je gémis au fond de mon cœur de la corruption du siècle!

Après l'office, nous prîmes congé des pères, Gaudet, Bourgoin et moi : — « Je te remercie, » me dit le nouveau clerc de M. Minon, « d'une » partie aussi agréable pour moi, de toutes maniè» res, puisque je l'ai faite par l'entremise d'un » ami, avec un parent que je n'avais jamais vu, » mais dont j'avais entendu parler, sans pourtant » savoir qu'il fût ici. — Je suis charmé de t'avoir » procuré de l'agrément, » lui repondis-je; « mais » sans l'heureuse rencontre de ton parent, j'aurais » craint le contraire. — Comment donc! tu me » donnes la première occasion de connaître les » moines, que je respectais encore; tu m'éclaires, » tu m'instruis, en me faisant boire du vin des » Dieux, et manger d'excellents morceaux! Sans

» doute tu te moques de moi, par cette crainte? » Bourgoin nous avait quittés; je laissai Gaudet à mon tour, pour aller donner une heure ou deux au travail, avant le dîner : car en toute ma vie, un repas, quel qu'il fût, n'a jamais troublé ma tête, au point de m'ôter le goût du travail.

J'étais alors dans une situation très agréable! Mon déjeuner de moines ne cadrait pas avec mes principes; mais le désir qu'avait témoigné Mme Parangon, que je cultivasse Gaudet d'Arras, m'ôtait toute espèce de scrupule; j'étais tranquille sur mon établissement futur; je le voyais assuré, d'une manière qui remplirait toutes les espérances de mes parents. Mlle Fanchette!... Ma mère m'en avait quelquefois parlé avec ravissement! Je me rappelais ses discours, qui n'étaient que de timides conjectures, et je me disais, avec un contentement intérieur inexprimable: « Je vérifie ce qu'elle osait à peine dési» rer... » Je regrettais cependant un peu Manon Prudhot; je songeais par intervalles à Madelon Baron : mais Mlle Fanchette, en joignant à son idée celle de sa sœur, ramenait dans mon âme la décision et le repos... Je travaillai ce jour-là mieux que de coutume; j'entendis mieux Térence (du moins il me le sembla), je rendis ses tours en Français avec plus d'aisance et de naturel... Je ne serai pas longtemps dans cet Eden de félicité; le crime m'en chassera bientôt!

Je revis souvent d'Arras; je l'aimai. Lui et Gaudet partagèrent mon cœur, comme amis; mais le

premier avait le dessus et m'instruisait : le second, au contraire, me regardait comme son maître, son guide, son oracle. Malheureusement mon intimité avec d'Arras amena insensiblement des confidences sur l'état de mon cœur : je parlai, mais sans les nommer ni les commettre, de Mlle Prudhot, encore malade, et que je n'avais pas revue depuis notre joli entretien ; de Madelon ; de Fanchette enfin ; et peut-être lut-il dans mes regards, dans mon air, dans quelques mots involontairement échappés, mon amour pour une femme adorée. D'Arras m'écoutait attentivement ; il vit l'innocence de mon cœur. Par un principe d'amitié (car jamais je ne croirai que d'Arras m'ait voulu du mal, encore qu'il m'en ait tant fait !) mon confident entreprit de m'aguerrir. Il me dit « qu'il fallait éviter un attache-
» ment romanesque, qui ne pourrait que me rendre
» malheureux ; que l'unique moyen de ne pas être
» subjugué, anéanti par les femmes, était de possé-
» der celles que j'aimerais ; qu'alors je changerais
» de rôle, et que maître de mes sentiments, je
» m'élèverais au dessus de l'effervescence qu'ils
» exciteraient, de l'ivresse qu'ils entretenaient, pour
» ne plus dépendre des femmes, et les rendre dé-
» pendantes de moi ; que je les maîtriserais, et n'en
» serais que plus aimé. » Il me cita des exemples que nous avions alors sous les yeux dans la ville : entr'autres, celui du beau Rütot, après lequel couraient toutes les filles du commun, et même des bourgeoises, parce qu'il avait l'air dédaigneux ; une

seule, *Xérine Legueux*, le dédaignait à son tour, parce qu'il était rampant devant elle (Je ne pouvais douter de la verité de cet exemple, ayant écrit plusieurs lettres à cette belle pour Rütot). D'Arras me cita ensuite frère Saint-Hermine, qui avait trente adoratrices, parce qu'il ne se souciait pas des femmes; tandis que frère Boulanger, qui le valait bien, soupirait inutilement depuis trois mois pour une jeune laideron qui n'avait que sa taille et sa fraîcheur, *Rose Lambelin*.

— « Mais il faut te parler d'après mon expé-
» rience, » ajouta t-il. « Si j'avais moins poursuivi
» les Guignéres (*a*), j'aurais eu l'une ou l'autre. Je
» me suis montré trop ardent, et elles m'ont joué. Je
» n'y retomberai plus; car mon aventure a produit
» un bien. J'ai (c'est une confidence que je te fais),
» Mademoiselle Bourgoin, effrayée du péril auquel
» ses rigueurs m'ont exposé. Je m'étais d'abord
» adressé à elle, et elle m'avait généreusement pré-
» cédé, pour me donner la clef, en exposant sa
» réputation; ta bonté nous sauva ce désagrément,
» et a fait bien plus encore! tu fus un ange sau-
» veur... J'ai tiré parti de mon imprudence, pour
» obtenir une jouissance délicieuse! Elle est jalouse,
» et la jalousie est volupté, de la part d'une fille
» jeune et jolie; elle est aux aguets pour me voir
» passer; si je lève la tête, elle est comblée; je suis

(*a*) Les demoiselles Guigner; voy. tome III, page 204.
(*N. de l'Éd.*)

» toujours reçu avec transport; et cela, parce qu'on » a vu que je n'étais pas disposé à faire le langou- » reux, en mangeant mon pain à la fumée... Quant » à toi, je te dirai ici, bien en particulier, que tu es » plus heureux que tu ne penses, » (le dit-il exprès pour m'enhardir, ou le savait-il ? je l'ai toujours ignoré) : « j'ai découvert, par quelques mots échap- » pés à Manon Bourgoin, que Madame Parangon » n'est pas indifférente à ton égard, qu'elle t'évite » souvent, malgré le plaisir qu'elle trouve à vos » entretiens... Ami! cela vaut mieux qu'une fille; » il n'y a rien à risquer pour les suites. Ose, si tu » en trouves l'occasion; ose, je te le répète, ose » avec assurance... Peut-être au fond de son âme, » a-t-elle du dépit de ce que tu es si timide; une » femme, même la plus sage, aime au moins à se » faire honneur de sa perte. C'est à toi à te donner » le beau rôle, en ôtant à la belle dame la gloire » qu'elle acquerrait en te résistant? cela n'est pas » généreux! cela n'est pas même poli! Fais-toi re- » fuser : on verra par là que tu n'es pas un auto- » mate, que tu es un être animé! Une femme est » toujours, ou glorieuse de la défense, ou satisfaite » de sa chute; donne-lui l'un de ces plaisirs, ou » tous les deux à la fois! Il est cruel, inhumain, de » tout refuser à une femme... aussi digne qu'on lui » prodigue tout... Quant aux filles, je ne crois pas » la jolie Baron une vestale; et comme il te faut un » essai, je commencerais par elle à sonder le ter- » rain : si d'autres t'ont précédé, te donneras-tu le

» ridicule de faire ta déesse vénérée, du plastron de
» méprisables ribauds?... La petite Prudhot, c'est
» autre chose : cela est sage; point de libertés!
» mais le mariage, si, comme je le crois, c'est un
» avantage réel. Cependant tu es trop jeune pour
» te marier : qui sait à quoi tu peux prétendre?...
» Si je restais moine, malgré ma réclamation, je
» serais charmé que tu ne fusses pas marié; je ferais
» tout pour toi. Si, au contraire, je réussis, tu te
» marieras, sans attendre Fanchette, et nous nous
» associerons pour un commerce, comme une ma-
» nufacture de papier, ou toute autre. Je te propose,
» de ce moment, de nous associer d'intérêts. J'ai
» une pension assez forte, que me fait ma sœur, et
» qui est bien assurée; je ne risque pas même de la
» perdre, en réclamant : je le fais de l'aveu de ma
» sœur. C'est une excellente femme, à laquelle j'ai
» été sacrifié malgré elle. Cela te surprend? La rai-
» son que je vais t'en donner, te satisfera.

» Il est étonnant en effet, qu'on ait condamné au
» célibat un fils unique, pour enrichir sa sœur :
» mais cette conduite a des causes particulières...
» Mon père putatif, M. Gaudet d'Arras, avait une
» fort jolie femme, ma mère, dont son frère cadet
» avait été l'amant aimé. L'aîné la vit, en devint
» amoureux, quoiqu'il sût l'inclination de son frère,
» la demanda et fut préféré par les parents, à cause
» de sa fortune. L'amante du cadet fut donc traînée
» à l'autel, et, malgré la déclaration faite à son
» père, devant le futur, qu'elle était enceinte du

» jeune Gaudet d'Arras, on célébra. Les parents et
» le frère aîné regardèrent cet aveu comme une
» finesse concertée entre les deux jeunes gens. Ma
» mère, éplorée, s'évanouit au pied des autels, et
» ne prononça pas le Oui qui fait les époux. Cinq
» mois après, je vis le jour. Mon père putatif était
» furieux que je parusse si tôt : mais il ne pouvait
» se plaindre, on ne l'avait pas trompé. Comme il
» adorait ma mère, malgré la haine qu'elle lui mar-
» quait constamment, il ne voulut se venger que de
» son frère. Il obtint un ordre qui le fit passer aux
» Iles, dans l'espérance qu'il y périrait... Le con-
» traire est arrivé : mon père, que dans le monde
» je nomme mon oncle, y a fait une fortune consi-
» dérable, et il est de retour depuis un mois, avec
» ses richesses. Mais j'ai anticipé sur l'ordre des
» faits... Je les reprends à ma naissance.

» Lorsque je vins au monde, je parus un monstre
» aux yeux de mon père légal, et à ma mère, un
» trésor sans prix. Elle voulait me donner son lait :
» mais son tyran n'eut garde de le souffrir ! Il me
» mit en nourrice à l'insu de tout le monde, dans
» la vue de me faire disparaître quelque jour... Il
» n'exécuta pas ce projet; d'autres vues lui paru-
» rent plus certaines sans s'exposer à l'animadver-
» sion des lois. Je vins à merveille : ce qui contra-
» riait fort mon père putatif !... L'année suivante,
» ma mère voulant me concilier l'affection de cet
» homme, s'adoucit à son égard, et elle lui donna
» une fille. C'est ma sœur. M. Gaudet d'Arras ché-

» rit cette enfant, et ma mère ne l'aima pas moins
» que moi ; elle l'éleva jusqu'à l'âge de douze ans.
» Ma mère mourut.

» Dès qu'elle eut les yeux fermés, je fus mis en
» noviciat aux Cordeliers de Troyes, avec recom-
» mandation aux Pères de faire naître ma vocation.
» A seize ans, je prononçai mes vœux, et au
» même instant, deux notaires, envoyés par ma
» sœur, que j'en avais priée, reçurent ma réclama-
» tion : ce fut le Gardien d'ici, alors mon père-
» maître, qui les tint cachés dans la sacristie... Mes
» vœux étaient donc nuls. Mais sachant à qui j'avais
» affaire, je gardai le silence et ne voulus pas faire
» de scandale ; ma naissance en avait assez causé.
» J'ai passé neuf ans chez les Cordeliers, tant à
» Troyes qu'ici... Lorsque j'ai eu atteint vingt-cinq
» ans, mon père-oncle voulut me forcer à recevoir
» les Ordres, et trouva des gens qui le secondèrent.
» Je perdis alors tout espoir. En effet, peu m'im-
» portait d'être moine, ou prêtre séculier, dès que
» je ne pouvais plus entrer dans le mariage et per-
» pétuer mon nom... Dans cette triste situation,
» ma sœur, mariée depuis plus de cinq ans, ayant
» un fils et une fille, ma généreuse sœur vint me
» voir secrètement avec son mari. Elle me demanda
» un écrit signé, pour l'évêque de Troyes, où j'ex-
» primais le désir ardent de ne pas être ordonné. Je
» l'écrivis, et ce fut elle-même qui le porta. Le pré-
» lat, à l'examen que je subis, prononça une remise ;
» à l'ordination suivante, il fit la même chose. Mon

» pére-oncle pestait. Mais enfin il mourut, trois jours
» avant la troisième ordination.

» Dès qu'il a été mort, ma sœur, qui m'aime
» tendrement, parce qu'une mère chérie m'avait
» toujours recommandé à son bon cœur, me fit une
» pension si forte, que je la priai de la modérer;
» elle partage le revenu également, et m'en fait
» tenir la moitié. J'ai thésorisé par ce moyen, mais
» secrètement... J'ai une somme considérable,
» pour commencer un établissement : tu seras
» d'abord mon prête-nom, ensuite mon associé. Ce
» n'est pas tout : mon véritable père travaille aussi
» à la cassation de mes vœux ; il doit ensuite me
» rendre son légataire universel. Ton nom nous
» servira encore ici, pour éviter les chicanes ; tu me
» seras très utile. Je t'ai jugé : tu es un homme
» sûr, un trésor pour moi. Il existe aujourd'hui
» deux hommes que j'estime parfaitement ; aupara-
» vant, je n'en connaissais qu'un, c'est le Père-
» Gardien : mais il finit sa carrière, et tu commen-
» ces la tienne. Je veux que nous n'ayons qu'un
» cœur et qu'une âme : les mêmes sentiments, la
» même philosophie, les mêmes idées sur tout ce
» qui sert à lier les hommes entre eux... Gaudet,
» mon petit-cousin, est bon garçon ; mais la diffé-
» rence entre vous deux est trop grande pour que
» je l'admette en tiers avec nous. »

Tel fut le long et fameux développement que Gaudet d'Arras me fit de ses idées. Il étendit les miennes : je vis la fortune, et l'idée de la joie qu'elle

causerait à mes parents fut ce qui me fit embrasser avec transport des projets qui m'eussent peu flattés. Je le dis, parce que c'est la vérité; c'est la vertu que j'avais encore, qui m'égarait. Je parlais à d'Arras par déférence pour Madame Parangon; je me liai avec lui par attachement, par tendresse filiale envers mes bons parents... Faibles mortels! jouets du Sort! glorifiez-vous, après cela, de votre vertu de hasard (1)... Les conseils que me donnait d'Arras, à l'égard des femmes, eurent pour véhicule les idées de fortune; je fus tenté de les suivre. Cependant ils ne me persuadaient pas. C'étaient ma passion, et la violence de mon tempérament, qui me forçaient à chercher les plaisirs de l'amour.

Je commençai donc à penser plus librement; le désir et la jouissance remplacèrent le sentiment de la tendresse, qui, jusqu'alors, avait dominé dans mon cœur. Madame Parangon possédait un charme auquel je n'ai jamais pu résister, un pied mignon; et ce charme ne produit pas de la tendresse. Ajoutez que cet attrait était plus puissant en elle que chez toutes les autres femmes qui me plaisaient alors; la chaussure de Madame Parangon, faite à Paris, et avec ce goût parfait qu'y sait donner une jolie

---

(1) Évitons le sophisme; je ne l'aime pas. Sans la vertu que j'avais encore, je me serais perdu plus vite; la vertu ne me conserva pas, mais ce ne furent ni le respect filial, ni la reconnaissance envers Madame Parangon qui me perdirent. *Note mise en* 1784, *le* 12 *Juin.*

femme, avait cette élégance voluptueuse qui semble y communiquer l'âme et la vie. Tantôt Colette avait un soulier de droguet blanc uni, ou à fleurs d'argent; tantôt rose à talon vert, ou vert à talon rose : son pied souple, loin de déformer sa chaussure, en augmentait la grâce et en rendait la forme plus provocante... Après le discours de Gaudet d'Arras, dont je crus que les ouvrages de La Fontaine, Grécourt, Vergier, Boccace, confirmaient la vérité, je recherchai avidement la vue de tout ce qui pouvait exciter mes désirs. Auparavant, je les réprimais; je voulais, comme mon ami Deschamps l'aîné, cousin des demoiselles Baron, rester fidèle à celle qui serait un jour ma compagne : mais ces idées changèrent, après ma liaison avec d'Arras et Gaudet de Varzy. Le second était un garçon vigoureux, mais borné, à qui l'excès de sa force faisait continuellement tenir des discours licencieux, que leur grossièreté rendait incapables de séduire, quoiqu'ils remuassent les sens; l'autre était un moine ennemi de son état, qui, dans ses discours et ses actions, outrait la liberté des gens du monde, de peur qu'on ne le soupçonnât de cagotisme, et la faisait ainsi dégénerer en licence. Quant à Deschamps, que je ne voyais que le matin des fêtes et dimanches, toute notre liaison consistait à faire ensemble des lectures de poètes Latins et Français, pour nous former le goût. Ce jeune homme, aujourd'hui notaire dans sa ville, avait les mœurs pures; il ne vit jamais aucune de mes connaissances libres;

et nous ne nous faisions pas de confidences. J'étais tout autre avec lui, et mon histoire, s'il la lisait, le surprendrait étrangement.

Pour précipiter la catastrophe que je n'envisage qu'en tremblant, il arriva que Gaudet de Varzy, qui me regardait comme un être fort au dessus de lui, crut ne pas manquer à la discrétion en me confiant qu'un dimanche matin, la belle Jacquette, femme de son procureur, s'était fait lacer par lui, en l'absence de son mari et de sa servante; que, lorsque sa taille mignonne fut pincée, que la pression du corset eut fait refluer une gorge d'albâtre, lui, Gaudet, brûlant, pétillant de désirs, dévorant de l'œil des charmes qu'il touchait presque, avait été tout prêt de la renverser, en lni disant: « Mourir, ou vous posséder! » Le vigoureux Gaudet m'assura qu'il aurait exécuté une idée qui le faisait encore trembler, sans la chambrière qui rentra : — « Il était neuf heures moins » un quart, » continua-t-il; « Madame Minon passa » une robe; Marie la chaussa; et elle sortit enfin » pour aller à la messe. Marie, qui allait la suivre, » monta dans sa chambre au second, pour achever » une petite toilette. Ivre de volupté, je monte sur » ses pas; je la guette, et saisissant l'instant d'une » demi-nudité, je me jette sur elle, furieux de dé- » sirs. Elle veut se défendre... — Je te poignarde, » lui dis-je, et moi ensuite... Cède! — Vous m'allez » perdre! — Ne crains rien! — M'épouserez-vous? » Je t'épouse, morbleu! La fille se défendait en- » core : mais je l'*épousai;* ma force, mon égarement

» la subjuguèrent ; elle céda... Je la retins plus
» d'une heure; j'étais insatiable. Je ne la quittai
» qu'en entendant frapper à la porte de la rue, que
» j'avais fermée avant de monter. C'était une ser-
» vante d'à côté qui demandait Marie. Tu la con-
» nais; c'est cette grosse fille de bonne humeur,
» toujours riante, toujours fleurie, qui demeure
» chez la jeune Annette Bourdeaux, et blonde
» comme elle. Souvent elle me raillait (je le mérite;
» je conviens que mon air et ma démarche ont
» quelque chose de gauche). — Vous dormiez
» donc, là-haut? me dit-elle. — Oui; les cou-
» sins m'ont mordu toute la nuit; je n'ai pas fermé
» l'œil! — Pauvre garçon! il est si bon... que ces
» cousins-là... seront damnés, déjà! — C'est bien
» vrai!... Et comme Marie est dans sa chambre, je
» croyais qu'elle descendrait. — « Elle est dans sa
» chambre ? — Oui. — Par où? — Par ici. Je la
» poussai dans l'étude. Elle avançait, en se moquant
» de moi. Quand nous avons été au fond, près
» d'un canapé où M. Minon met asseoir les dames,
» quand il lui en vient, je la fis trébucher aisément,
» parce que le rideau étant tiré, il faisait obscur; je
» l'y retins si puissamment, qu'elle fut vaincue
» avant de bien savoir si elle était attaquée. Marie
» était partie, sans nous avoir entendus, et elle avait
» fermé la porte à double tour. Ne pouvant sortir,
» il a bien fallu rester. Nannette s'est adoucie par
» la promesse d'être épousée à ma majorité... Elle
» a cédé volontairement... En voilà deux ! Si j'avais

» su ce que je sais, il y a longtemps qu'elles auraient » sauté le pas!... Si tu voyais comme elles me re- » cherchent! comme elles sont douces!... Mais il » a fallu que ma procureuse me mît hors des » gonds... Ha! si elle se fait encore lacer!... »

Je me rappelai que, cette même matinée, j'avais cherché Gaudet, après avoir quitté Deschamps, et que, ne le trouvant pas, je m'étais laissé aborder par un libertin, connu pour tel, fils de l'avocat Buisson. C'était le plus impudent dévirgineur que j'aie vu... Je m'étonne aujourd'hui, avec une sorte d'effroi, que ne je ne sois pas tombé dans la plus crapuleuse débauche, avec les connaissances que je fis alors coup sur coup, sans les chercher! Apparemment ce furent et Madame Parangon, et Madelon elle-même, qui me sauvèrent, l'une par sa vertu, l'autre en me donnant des plaisirs plus doux que ceux du vice. La bonne opinion qu'on avait de moi dans la famille Prudhot y contribua aussi, de même que l'espèce de féerie qui me donna une aventure presque immatérielle avec de jeunes pensionnaires...

Buisson, mort depuis lieutenant de vaisseau, m'avait parlé en passant, trois ou quatre fois qu'il m'avait rencontré, soit avec Gaudet d'Arras, soit avec Deschamps son voisin. Il m'aborda, me voyant seul. — « Nicolas? » me dit-il, « veux-tu que je te » chante une chanson que j'ai composée hier soir, » et que je viens d'envoyer par notre *Salauventre*, » à cette jolie pensionnaire de Madame Hardouin, » Mademoiselle Emilie Laloge? » Je lui prêtai

l'oreille, sans répondre, et il me chanta le couplet le plus infâme que j'eusse entendu de ma vie (1). — « Il n'est pas possible, » lui dis-je, « que tu aies » envoyé un pareil couplet à une demoiselle aussi » honnête, aussi jolie, aussi délicate qu'Émilie ? — » Bon! ça la fera rire comme une folle... Et toi » donc, quand tu as fait ces vers à Joséphine Pain- » tendre, où tu la compares à *Macarée*, je ne sais » pourquoi, puisqu'elle ne passe pas pour avoir fait » un enfant de son frère ? » [J'ai omis de parler de ces vers, faits à la sollicitation de Breugnot et sur ses renseignements, parce qu'ils ne tiennent en rien à mon histoire, encore qu'ils m'aient attiré un désagrément six mois après]. — « Mes vers étaient » décents ; je ne l'y compare point à *Macarée* de la » Fable, qui est un homme et frère de *Canace*, mais

(1) Il faut, autant qu'il est possible, éviter de mettre des choses vagues, et qui ne peignent rien : voici le couplet de Buisson, écrit difficilement ;

Y45s m'v45t2z, j2 l' s2ns b32n,
Ç' n'2st p1s d5 y2nt q53 m'ch1t453ll2 :
Y45s m' v45t2z, j2 l' s2ns b32n,
P45ss2z v4rt, ç1 v13t d5 b32n.

La sottise le dispute ici à la grossièreté (*a*).

(*a*) Pour éviter encore plus le vague, donnons la clef de ce rébus :

Y est pour v; v pour f; les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, représentent les cinq voyelles a, e, i, o, u. — Ce qui produit, en caractères Grecs (*Græcum est, non legitur*, au moins par les Dames) :

Υους μ' φουτεζ, ιε λ'σενς διεν,
Σ' ν'εστ πας δυ υεντ κυι μ'σhατουιλλε :
Υους μ'φουτεζ, ιε λ'σενς διεν,
Πουσσεζ φορτ, σα φαιτ δυ διεν.

(N. de l'Éd.)

» à la *Macarée* du petit roman Grec de *Mysis et* » *Glaucé*, qui est une femme. Ils lui ont été pré- » sentés par le frère d'une de ses amies et voisines. » — Ça ne fait rien à mon couplet ; tu verras qu'il sera » bien reçu. Si tu veux venir avec moi à la grand'- » messe, je lui parlerai, quand elle viendra derrière » le chœur, quêter pour Sainte Agnès. En l'atten- » dant, nous lirons tes vers à Joséphine, si tu les » as ». Je l'accompagnai à l'église. La place de toute cette jeunesse indisciplinée était derrière le maître-autel à la Romaine, dans trois ou quatre chapelles, d'où ils ne pouvaient être aperçus des autres parties de l'église. On y voyait *Pierrefitte*, depuis mousquetaire ; son frère aîné *Borne*, le procureur du Roi ; son cadet *Desfourneaux ;* leur cousin *D'Ouenne ;* les trois *Deschamps*, l'aîné, *Caillotte*, et *Couly ;* les *Figeac ;* les deux *Housset*, le fils du conseiller et le fils du médecin ; le frère cadet de *Buisson ;* le jeune *Colombat*, destiné à Annette Bourdeaux ; *Pollet* de Sens, et *Burat* de Donzy, élève de M. Bourgoin le chirurgien ; tous les clercs, tous les courtauds de boutique des épiciers et autres jeunes gens.

Dès que nous fûmes placés, Buisson me persécuta pour voir mes vers ; je tirai mon *Primus Codex*, et je lus :

A Mademoiselle Paintendre, pour mettre dans une lettre en prose, écrite au nom de Breugnot.

Dans le tèmps qu'existait la Superstition,
Nom que l'on peut donner à la Religion,

A Delphes on voyait son temple trop fameux
Où l'antique Apollon, en trompant nos aïeux,
Par les fougueux transports qu'avait sa Pythonisse,
Dévoilait à leurs yeux un avenir factice.

La coutume des Grecs était que chaque amant
Y devait une fois conduire sa maîtresse,
Pour recevoir du Dieu, des mains de la Prêtresse,
Offrant de leurs cheveux, le saint engagement
Et l'heureux pronostic du tant doux hyménée,
Dont est pour leur retour la fête préparée.

Parmi cette foule d'Amants
Qu'y conduisit le tendre Amour,
Les deux couples les plus charmants
Que reçut ce galant séjour
Sont Mysis et Glaucé, ces deux sensibles cœurs,
Qui souvent égarés dans leurs vives ardeurs,
Semblaient en l'excès de leurs flammes,
Unissant leurs deux corps, confondre aussi leurs âmes.

La jeune et belle Macarée
Par Cypris, les Grâces parée,
Suivait Glaucé lestement;
Hélas! éperdument aimée
D'un fidèle et crédule amant,
Il n'est point de serment,
Dont elle n'abusât son âme consumée...

Le reste de la pièce raconte que Macarée, pauvre et intéressée (et c'est ce qui a fâché Joséphine), trompait un riche amant par ambition, tandis qu'elle

aimait véritablement le jeune berger qu'elle sacrifiait :

Tous deux misérables rivaux,
Leur sort en ce point seul diffère,
Que l'un est ignorant ses maux,
Et que vérité l'autre éclaire.

Macarée, étouffant tout remords, avançait triomphante, quand se trouva sur sa route Lysandre expirant d'amour et de jalousie... Il ne fut pas vu. La perfide alla mentir aux Dieux un faux amour. Apollon en fut indigné; il rendit un oracle effrayant! Macarée crut le braver. Mais, au retour, il lui fit apercevoir Lysandre étendu sous un cyprès. En même temps l'Amour la blesse d'un trait; elle court à son amant et lui sacrifie tout sans le sauver. Il expire dans ses bras.

Buisson fut enchanté de ma pièce; il me dit seulement que les vers en étaient antiques, mais qu'ils signifiaient. — « Elle doit avoir été bien fâchée! » ajouta-t-il; « car c'est précisément son histoire avec » Carouge, qui est son Lysandre, et pour lequel elle » a manqué un riche parti... » Mlle Laloge, qui quêtait effectivement, parut alors; Buisson me la montra en ricanant. Je fus ébloui des attraits de cette jeune nymphe; elle était délicate et svelte comme une Parisieune; mais elle avait des couleurs rosées, fondues avec son extrême blancheur (car elle était blonde), qui lui donnaient l'éclat de la reine des fleurs. Buisson lui sourit, lorsqu'elle fut auprès de

nous... (Observez qu'il avait eu l'impudence de signer sa chanson.) Elle détourna la tête, avec le dédain et le rougir de l'indignation; elle passa rapidement l'assiette devant lui, pour venir à moi. Je donnai deux sous; elle voulût rendre, l'usage étant de ne donner que deux liards. — « Non! » lui dis-je tout bas, « je suis un des plus ardents vénérateurs » de Sainte Agnès. — Et moi de la jolie quêteuse, » dit Buisson, en jetant une pièce dans l'assiette. Elle ne le regarda pas, et n'offrit pas de lui rendre, quoiqu'il eût mis douze sous, exprès pour la retenir. Ceci fit dire à Buisson beaucoup de polissonneries, tandis que la jeune personne présentait l'assiette aux mauvais sujets, qui tous donnèrent, suivant leur usage lorsque la quêteuse était jolie. Aussi ne manquait-on jamais de faire quêter les plus aimables personnes et les mieux mises, quoiqu'on n'ignoràt pas les indécents quolibets que la jeunesse mâle leur débitait derrière le chœur. — « Tu n'as pas pris! » dis-je à Buisson. — « Bon! c'est tout le contraire! » Ne faut-il pas qu'elle fasse ce qu'elle a fait?... Et » puis, elle a tout gardé; c'est bon signe au moins?... » A propos, veux-tu, ce soir, être d'une partie que » je mitonne? — Quelle partie? — Avec la *Camos*, » la fille du tonnelier, le voisin de notre basse- » cour... Je l'aurai cette nuit, c'est arrangé. Comme » je n'ai pas de clef de la porte charretière, je me » propose de dépaver, pour la faire passer par-des- » sous... Si tu veux en être, il ne tiendra qu'à toi. » Je remerciai, quoique les sens parlassent pour cette

partie cynique ; mais la raison l'emporta. Je cessai de répondre, et j'allai me mettre dans un coin solitaire.

Ce fut au sortir de la messe que je trouvai Gaudet, qui me raconta ce qu'il venait de faire avec les deux chambrières. Je l'écoutai sans l'interrompre. J'étais dans une méditation profonde, ému de tout ce que je voyais, de tout ce que j'entendais. Ce qui fit l'impression la plus dangereuse, ce ne fut pas le récit de la double expédition des chambrières ; mais l'image naïvement présentée de Madame Minon, en corset, en jupon court, bien chaussée, la gorge bien rebondie. J'éprouvai un trouble inconcevable, qui me fit donner ce jour-là dans un égarement renouvelé de Marguerite, et d'autant plus à redouter, que les écarts solitaires de la jeunesse sont toujours ceux qui la perdent plus rapidement ; Martial dit que

Faciunt, præcipitantque virum.

En rentrant à la maison pour étudier, je vis Madame Parangon élégamment parée, chaussée en souliers roses à languettes, bordure et talons verts, attachés par une jolie rosette en brillants. Comme ils étaient neufs, ils la gênaient apparemment, ou bien, après avoir été à la grand'messe, où elle avait rendu le pain bénit, elle voulut les conserver ; elle prit des mules vertes non moins provocantes, à talons et falbalas roses. Je restais immobile, la dévorant des yeux. Toinette mit les souliers de sa maî-

tresse sur une tablette, à côté de la porte; et toutes deux montèrent au premier, en me recommandant de rester jusqu'à leur retour. Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâtre de Colette, je croyais la voir, la toucher, en palpant ce qui venait de la porter; mes lèvres pressèrent un de ces bijoux, tandis que l'autre, égarant la nature, et trompant son but sacré, remplaçait le sexe par excès d'exaltation... Les expressions plus claires se refusent... La chaleur qu'elle avait communiquée à l'insensible objet qu'elle avait touché subsistait encore, et y donnait une âme; un nuage de volupté couvrit mes yeux.

Calmé, j'écrivis dans un des instruments de mon bouillant écart : *Je vous adore!* en petits caractères, et je remis l'élégante chaussure à la place où je l'avais prise.

Tandis que je m'étais livré à cet égarement, je ne m'étais pas aperçu, malgré mon oreille alerte, qu'on était entré presque à côté de moi. La naïve Toinette m'avait vu; mais ne comprenant rien à mon action, elle était doucement remontée avertir sa maîtresse. Madame Parangon, surprise, était descendue, et heureusement ! n'était arrivée qu'au moment où j'écrivais. Un léger mouvement entendu me fit passer dans la cour. On lut pendant ce temps-là sans doute, car j'entrevis, en rentrant, le bas de la jupe de Toinette, et le dérangement de la chaussure était frappant..... Cette bizarre et frénétique jouissance, le dirai-je ? sembla m'aplanir la

route qui conduisait à Colette elle-même... Je devins concentré, taciturne, sauvage, furieux de luxure; mais l'unique objet de ma frénésie était Colette, *adhuc virgo a nullo tacta viro*. Je baisais avec transport, avec rage d'amour, tout ce qui l'avait touchée, et mes désirs n'en *flagraient* que davantage; surtout un jour que, me trouvant dans l'endroit où cette femme modeste faisait serrer le linge qu'elle quittait, je saisis avidement ce qui avait touché ses charmes, portant une bouche altérée de volupté sur son tour-de-gorge, sur......... ce que j'imaginais *vela secretiora penetralium*, avec un emportement... qu'on ne peut exprimer. Si, dans les accès de cette frénésie, je l'avais trouvée seule, j'aurais employé la violence... Puisse ce que je raconte ici être utile à quelqu'un ! car si j'avais eu lu un livre tel que celui que je publie, vertueux comme je l'étais encore, il m'aurait salutairement effrayé; j'aurais pu réprimer, par la réflexion, des mouvements impétueux; j'aurais fui le péril, en évitant les occasions auxquelles mon inexpérience me conduisait, comme le papillon à la lumière qui doit le brûler.

Après cet état violent un peu calmé, je me proposai de découvrir ma passion à Colette, et de la conjurer de la manière la plus touchante, de m'indiquer les moyens d'en triompher, ou de m'accorder de l'indulgence. Mais j'appuyais peu sur cette seconde alternative, parce qu'un seul regard de Colette rappelait dans mon cœur le respect et la

timidité... Lecteur, où en étais-je ?... Je m'égare souvent ; je suis emporté malgré moi : *abyssus abyssum invocat*... Madame Parangon redescendit avec Toinette ; je me levai, honteux comme si j'eusse été deviné, pour remonter à mon étude. En ouvrant la porté vitrée, je m'aperçus que Colette relisait le mot écrit... Je tremblai ! Je me hâtai de fuir...

Arrivé à mon petit bureau, au lieu de travailler, je m'occupai de Colette, et me trouvant plus hardi, loin de ses regards, je m'applaudis qu'elle eût vu le mot : *Je vous adore !*... — Elle le sait du moins ! pensai-je. Mais quand la sonnette avertit pour le dîner, ma timidité revint. Je descendis comme un criminel qui vient devant son juge.

Nous dînions seuls, la maîtresse et moi : M. Parangon et le prote, tous deux francs-maçons, étaient en loge dans la campagne, et Manon Bourgoin profitait de l'absence de son père, chef de loge, pour manger, etc., avec Gaudet d'Arras, en tête-à-tête, ne se cachant pas de sa mère... Je baissais les yeux et restais debout. Madame Parangon me dit, mais d'un ton intéressant, que je crois encore entendre : — « Placez-vous. » Elle était assise. Je me mis de côté. — « Nous ne sommes que deux ; mettez-vous en face. » Elle me servit. Je mangeai en silence. Elle ne parla pas. J'étais dans une situation difficile à rendre : presque fâché de ma hardiesse, dont j'étais dans quelques instants bien aise... Enfin, Madame Parangon me dit : — « Vous rêvez ? — Oui, Madame... » je rêvais... — Mangez, puisque vous êtes à table. »

Je répondis : — « Oui, Madame, » sans savoir ce que je disais. — « Étiez-vous à la grand'messe ? — » Oui, Madame. — Avez-vous eu du pain bénit ? — » Vous savez que le distributeur n'en donne pas » derrière le chœur. — Non, je l'ignorais... En » voilà donc un morceau... » Elle me le montra sur un plat d'argent ; mais elle fut obligée de me le donner. — « Vous êtes concentré ? — Ho ! beaucoup, » Madame ! » Et j'enveloppai le morceau de pain bénit dans du papier. — « Vous voulez le donner ? — « Moi, le donner ! le Ciel m'en préserve ! — » Qu'en voulez-vous faire ? — Le garder, Madame, » comme on garde... ce qu'on tient des personnes... » qu'on respecte infiniment. » Elle sourit et rougit, en me disant : — « Ce n'est pas une chose comme » celle-là... » Ho ! que j'étais tenté de lui dire ce que j'avais écrit : *Je vous adore !* et de courir ensuite exhaler mes transports sur l'*Ile d'Amour*, la même où j'allais quelquefois, les dimanches, faire des vers, lire les romans de Villedieu, ou causer de littérature avec l'aîné Deschamps.

Il faut dire que, depuis que j'adorais Colette, je m'étais promis de me livrer sur cette île heureuse aux transports de ma joie, après ma longtemps méditée, pénible et formelle déclaration d'amour à Madame Parangon : car j'ai toujours consacré les endroits où j'avais eu du plaisir ou de la douleur ; ils me devenaient chers, ils étaient pour moi comme les temples de la Divinité. Le plaisir, je le goûtais plus vivement que les autres hommes, dans le rapide

instant de sa durée; mais cet instant n'était souvent pas le plus délicieux; trop d'ivresse m'offusquait: au lieu que me trouvant seul, après l'extase, je me la retraçais par la réflexion, et la savourais. Quant à la douleur, une fois passée, elle était une source de volupté : chaque octave, chaque pareil jour du mois, chaque anniversaire, je me félicitais du péril échappé; je comparais ma situation plus heureuse, et je m'attendrissais : ou, par aventure, elle n'était pas meilleure; et alors, j'adoucissais la peine présente, par le souvenir de la peine passée; je pleurais celle-ci, en me roidissant contre la nouvelle. [Dans la suite, j'eus un troisième genre de jouissance particulière, qui n'eut lieu qu'avec mon ami Loiseau : il consistait à la goûter une seconde fois, plus délicieusement que la première, en la lui racontant, en la lui voyant partager. C'est ce qui me console aujourd'hui de certains écarts, en me prouvant que je n'eus jamais le cœur entièrement corrompu, puisqu'il fut toujours si sensible à l'amitié.] Revenons.

Au moment où je voulais dire à Madame Parangon, *Je vous adore!* je me rappelai que nous étions au 22 Octobre, jour de la naissance de Colette. Il me vint dans l'idée de lui faire mon compliment. Que j'aurais voulu avoir un riche bouquet à lui présenter! Mais je n'avais rien, pas même mon cœur, qui était à elle. Au lever de table, j'ouvris la bouche, en palpitant: — « C'est aujourd'hui que le chef-d'œuvre » de la Nature a vu le jour pour la première fois! » me dis-je tout haut à moi-même. Et je regardai Ma-

dame Parangon, qui se disposait à sortir pour aller à Vêpres. Je restais muet, mais je m'agitais. Elle me dit : — « Vous êtes bien troublé? — Je... sais, » Madame, que c'est aujourd'hui le jour de votre » naissance : c'est votre fête plus que le jour de « Sainte Colette... — Oui! vous avez raison! Je » suis née à deux heures après midi; je serai à » l'église à cet instant, et j'offrirai à Dieu le vingt- » troisième anniversaire du premier moment de mon » existence. — Ha! Madame! et moi aussi! — » Vous n'êtes pas né aujourd'hui? — Le vôtre. — » Je vous en remercie. — Ho! si j'avais un bou- » quet! » Elle sourit : — « Le désir me suffit. — » Madame... si j'étais un dieu, je vous donnerais la » belle étoile: on dit que c'est Vénus. Toutes les » fois que je la verrai, je penserai : Voilà le bel » astre de Mademoiselle Colette! » Elle rougit. — « C'est bien, Monsieur Nicolas! et très joli! » Elle sortit contente de moi.

La violence des désirs que m'inspirait Colette, me refroidit pour Manon Prudhot, et pour Mlle Baron l'aînée. La première se rétablit : mais elle avait perdu la moitié de ses charmes, et son caractère en souffrit; elle fut moins douce avec moi; elle devint jalouse, exigeante; elle trouva surtout mauvais que je n'eusse pas encore quitté mon état. Je cessai de la voir. Cette rupture étonnerait, après ce que j'ai dit du charme de notre liaison, si je n'y avais préparé par le discours de Madame Parangon, relatif à sa sœur Fanchette... Quant à Mlle Madelon Baron, elle

vit mon indifférence sans humeur. Elle souriait, en me regardant; je rougissais, comme si elle avait connu ma faiblesse. Il me semblait quelquefois l'entendre dire : — « Voilà le tendre amant des *m*.... » et des *s*.......(*a*) de Madame Parangon ! Ces dignes » objets captivent son noble cœur ! » Je rougissais : mais la vue de Colette me rendait à ma frénésie, aux écarts de ma passion...

Cependant je luttai quelquefois contre mon amour, et il y eut une circonstance où je l'aurais peut-être surmonté, sans la connaissance de Gaudet d'Arras. Un dimanche, tourmenté par les désirs qu'excitait Madame Parangon; éprouvant un supplice que je n'aurais pas voulu, ni ne pouvais faire cesser; dans cet instant vague, où la perplexité, l'incertitude du choix des moyens, est plus fatigante que la langueur physique causée par le désir, je sortis, quoique je fusse seul. Je fermai la porte, comme j'en avais la liberté, laissant la clef chez les d[lles] *Cuisin*, vieilles filles, dont la boutique était toujours ouverte, parce qu'elles vendaient le sel; et j'allai machinalement, poussé par le malaise et par indétermination, du côté du rempart des *Bénédictins*. Cette partie des murs de la ville côtoie par derrière la petite rue *Saint-Germain*. Le chemin qui conduit au rempart était entre deux haies vives : l'une fermait le jardin du charpentier *Baras-Dalis*; l'autre, une petite vigne et un jardin appartenant à un vigne-

---

(*a*) Des mules et des souliers. (*N. de l'Éd.*)

ron, dont la maison isolée donnait sur la petite rue. Je lisais en marchant; je ne vis pas le passage qui conduisait au rempart, et je m'avançai jusqu'à la petite maison dont je viens de parler. Vis-à-vis, ayant levé les yeux et voyant que j'avais dépassé, je retournais sur mes pas, lorsque j'entrevis, dans une chambre basse, une jeune nymphe, en juste de crépon, qui me parut faite au tour. J'allai cependant regagner le passage, et las de lire, je pensai à ma situation. Elle était chagrinante, non par elle-même (hélas! j'étais heureux, sans le savoir!) mais par le besoin impérieux du tempérament, qu'une passion impétueuse m'empêchait de satisfaire avec des objets convenables. Je repris ma lecture pour me fuir moi-même. C'était *Régnier :* ses satyres m'amusaient, parce que j'étais incapable d'une lecture plus solide. J'y prenais plaisir; ce poète incorrect ne me décourageait pas, comme Racine; j'eus envie de rimer. Je fis des vers, qui exprimaient également, et mes remords et ma situation douloureuse, et mes craintes de nuire à ma santé. (Voyez cette petite pièce, dans le DRAME DE LA VIE, p. 1253.)

J'achevais ce dernier vers, avec un accablement inexprimable, lorsqu'un charme nouveau me ranima. J'entendis chanter un air que je savais, sur des paroles que je ne connaissais pas, mais que je n'ai jamais oubliées :

Cher souvenir, etc.

(Voyez cette chanson, XXX[e] vol. des CONTEMPO-

RAINES, p. 518, ancienne édition, et 590 de la nouvelle).

La douceur de la voix me charma : je m'avânçai près de la haie; j'y trouvai un vide, où je me cachai. De là, je répondis à demi-voix, mais de manière à être entendu, par les paroles que je savais, et qui convenaient à un homme, comme les précédentes convenaient à une femme :

Ombrages frais,
Ornements de nos forêts, etc.

(Même ouvrage, p. 519 ou 591).

J'écoutai, après avoir chanté : un silence profond régnait. Je sortis de la haie et j'allai dans la rue. Je ne doutais pas que ce ne fût la nymphe au juste de crépon, ainsi qu'au cotillon rouge et au chignon d'ébène, qui avait chanté : je voulais voir au visage une jeune fille dont la voix était si mélodieuse ! (et il faut dire ici que la mienne n'avait pas dû lui paraître moins intéressante; car l'émotion m'a toujours donné l'accent du chant très agréable, comme on le verra dans la suite, soit à l'occasion de Zéphire... (de Zéphire !... Oh ! ce nom ! je ne puis le prononcer, je ne saurais l'écrire, sans attendrissement; sans un sentiment, que vous approuverez un jour, mon Lecteur, et dont vous sentirez quelle a dû être la force !), soit à l'occasion d'un amusement de ma maturité, quand, accablé de travail, de chagrins, de tourments de toute espèce, j'allais respirer

le soir, et badiner en enfant avec la jeune *Amélie*... Je disais que je voulus voir la fille dont la voix était si mélodieuse. J'entrai dans la rue, et, parvenu devant la petite maison, dont le haut de la porte coupée était ouvert, j'aperçus, attentive à une fenêtre qui donnait sur le jardin, la nymphe à la taille légère, au juste de crépon. Un mouvement qu'elle fit me montra, dans l'objet de mon admiration... Edmée Servigné, cette jeune beauté de Vaux!... Je tressaillis : mais je n'osai lui parler... Je me retirai doucement, et je retournai dans le trou de ma haie, d'où je fis entendre ce nouveau coupler, dont l'air est brillant :

Rossignols, dont le doux ramage
Ranime nuit et jour les échos de ce bois,
Taisez-vous, respectez la voix
De la bergère qui m'engage!
Dussiez-vous en être jaloux,
N'interrompez point cette Belle!
Les Amphions chantent moins bien que vous!
Mais chantez-vous aussi bien qu'elle? *(bis)*.

J'entrevoyais Edmée à la fenêtre, en chantant. Elle fit d'abord un mouvement de surprise; ensuite, elle porta la main devant ses yeux, comme une personne afflgée. Lorsque j'eus fini, elle se retira. Je craignis qu'elle ne vînt me surprendre; je sortis de la haie, et j'allai m'asseoir sur le rempart, d'où je pouvais tout découvrir. Edmée ne parut pas.

Toutes mes idées venaient de changer, par la

découverte de cette jolie fille : mes égarements solitaires me firent horreur; Edmée me paraissait plus aimable que jamais; je reconnus dans mon cœur ce trouble puissant qu'avait si souvent excité Jeannette Rousseau. C'est que la parure d'Edmée était la même. Je tournai plus de deux heures autour de cette maison, quoique de loin; mais je ne revis plus l'aimable fille. Enfin, je quittai son quartier, vers le soir, bien différent de ce que j'étais en sortant de notre maison!... L'amour est donc une vertu, dès que l'attachement qu'il inspire peut être innocent?... Oui; car je l'ai constamment éprouvé : toujours l'amour m'a rendu meilleur, quand son objet était bon, et que je pouvais légitimement l'aimer... Je puis dire, avec la conscience de la vérité, que la rencontre d'Edmée me sauva d'un crime : oui, j'aurais osé... ce que j'osai depuis, avec des circonstances moins odieuses, parce qu'alors le vice commençait à se policer en moi. Edmée me refroidit pour Gaudet d'Arras, pour Gaudet, pour tout le monde, excepté pour Madame Parangon, que j'en aimai plus tendrement, plus respectueusement. Toute la semaine, je fus occupé de la jeune Servigné. Je passais chaque soir dans sa rue, couvert par l'obscurité; je revenais content, lorsque je l'avais entrevue. Je formais des projets de bonheur, de concentration avec Edmée, dans une vie paisible, tranquille, comme celle de Clisot, marié à une petite brune aimable, et resté compagnon. Le même sort avait mille attraits pour moi... Mais l'idée de

Mlle Fanchette dissipait le charme de cette riante chimère, et l'empêchait de prendre de la consistance. (C'est ainsi que tout ce qui devait me rendre heureux, n'a jamais servi qu'à me tourmenter, et le bonheur promis n'est jamais venu!) Comment renoncer à l'espoir d'obtenir la sœur de Madame Parangon? une fille que mes parents verraient avec transport dans leur famille? aux espérances de maîtrise, dans une ville voisine et plus proche de Paris, maîtrise dont je savais que Madame Parangon, de concert avec son père, traitait pour sa jeune sœur, légataire d'un bien considérable, et pour moi!... Malheureux que je suis! quel crime avais-je donc commis, dès mon enfance, pour être condamné si jeune au supplice de Tantale! La vue des biens que je pouvais obtenir, que je touchais, que j'étais prêt à saisir, n'a servi qu'à m'en faire sentir plus vivement la privation, et à m'en faire manquer de plus certains!... C'est trop de bonheur, qui m'a rendu malheureux! le bien offert a fait disparaître le bien presque possédé!... Quel sort affreux que celui que j'éprouvai en 1765, près de douze ans après! et comment ne suis-je pas alors mort de rage, puisque je ne mourais pas de douleur?...

J'ai souvent réfléchi depuis, qu'il n'y avait qu'un moyen de conserver mon innocence, mes mœurs, de fixer mon imagination vagabonde et mes irrésolutions : c'était d'abreuver, de saturer mon âme d'amour, en faisant venir Fanchette, non à la maison (M. Parangon était trop immoral), mais en

pension chez Mme Hardouin. Elle avait treize ans (c'en est dix pour une Parisienne); elle était grande; c'était une jolie blonde, ayant de vives couleurs, la figure noble et Romaine; surtout une blancheur rosée, qui la faisait ressembler à la jeune Aurore; elle avait le sourire charmant, le son de voix d'une mélodieuse et céleste douceur : en un mot, c'était une ravissante personne! Elle aurait immanquablement rempli mon cœur par l'amour et par la raison; j'aurais aimé ma jeune maîtresse, je puis le dire, sans danger pour elle et pour moi; je ne me serais appliqué qu'à fortifier en elle l'amour de la vertu; ce qui aurait également affermi la mienne. Mais on fut arrêté par différents obstacles : j'étais apprenti; M. Parangon ne me voyait pas des mêmes yeux que sa femme; il ne prenait pas à moi le même intérêt; il n'y avait pas un seul de ses ouvriers pour qui, du moins à l'extérieur, il ne marquât plus de considération qu'à moi. Il avait donné sa cousine, la jeune Vergnier, blonde très jolie, à Yeury; mais c'était par les mêmes raisons qui lui faisaient destiner Marie à Tourangeot : la petite Vergnier, mariée, venait rendre à son marieur une visite hebdomadaire particulière, dont les domestiques au fait, comme Tourangeot, riaient sous cape... Colette redoutait pour sa jeune sœur les mœurs de son mari; mais elle aurait trouvé peu convenable de la demander à un père, qui venait de perdre son ancienne compagne, et qui n'avait plus que cette fille, pour la mettre en pension... D'ailleurs, Madame Parangon

ne pouvait deviner tout ce qui se passait dans mon âme, quoiqu'elle eût pénetré mes sentiments pour elle; et je suis assuré, d'après ce que je n'ai pu dire encore, que si elle avait prévu tout ce qui devait arriver, elle n'aurait omis aucune des précautions nécessaires pour le prévenir; elle aurait tout surmonté par la douceur toute-puissante de son caractère; et en mettant plus souvent sa sœur entre elle et moi, elle aurait tellement ménagé les choses, que le vide de mon cœur aurait été aussi pleinement qu'agréablement rempli... Mais rien de tout cela ne s'est fait... Je reviens à Edmée.

Un soir, que je la guettais, sans vouloir ou sans oser lui parler, je la rencontrai sur la promenade de la Porte de Paris, avec sa sœur, sa belle-sœur et son frère. Ils la quittèrent pour suivre la route qui côtoie la vigne de l'Hôpital. Je les suivis de loin, pour avoir le plaisir de voir Edmée, et quelquefois de l'entendre. Catherine, qui avait le timbre très élevé, lui dit : — « Edmée? tu n'as pas entendu » chanter c'te voix, qui chantait derrière note » hâvive? — Non, ma sœur. — Monguieu, j'arais » ben voulu l'entende, moi! — Mais, qui qu'c'est » donc? » demanda la belle-sœur. — « C'était, » reprit Edmée, « la voix de quelqu'un, autre qu'un... » vigneron. — Ça sera quéqu'bourgeois, » dit le » frère « qui t'ara entendue chanter, et qui ara » chanté un couplet qu'i savait, pou' te répondre. — » C'est aussi ce que j'ai dit, » reprit Catherine. Je trouvai amusant de les intriguer ensemble : cette

petite compagnie était à environ deux cents pas de la ville, dans une solitude absolue; je descendis lestement dans la vigne, et caché par une treille touffue, je fis entendre ces couplets :

Quand Hébé servait les Dieux à table,
Elle avait moins de grâces que vous :
Versez, Philis, de ce jus aimable,
De vos mains, j'en boirai mille coups :
La tendresse
Suit de près l'ivresse,
Et je ressens déjà que sans son secours,
Je vous aime :
Oui, la raison même
M'engage à vous jurer de vous aimer toujours.

J'écoutai un instant, et je regardai... Les trois personnes étaient arrêtées sur le bord du chemin, l'air très attentif à ma chanson, alors nouvelle. Je repris le second couplet :

Près de vous, la résistance est vaine,
Vos beaux yeux savent tout enflammer :
Un penchant secret vers vous m'entraîne,
Et malgré moi, me force à vous aimer!
Un cœur tendre
Peut-il se défendre
Et pourrait-il braver d'aussi puissants attraits?
L'amour même
Dirait qu'il vous aime,
Si vos beaux yeux daignaient sur lui lancer leurs traits.

La surprise redoublait, et n'était pas sans plaisir... Je continuai :

Quand Zéphyr, épris d'amour pour Flore,
Tendrement dérange ses appas,
La Déesse en est plus belle encore,
Rit, badine et ne se fâche pas :
Main d'albâtre,
Main que j'idolâtre,
Main qui la défendez de mes brûlants désirs,
La Nature,
Délicate et pure,
Vous fit-elle jamais pour troubler nos plaisirs?

C'en est fait, j'ai vu pleurer Silvie;
Le dépit a fait place à l'amour :
Je prétends l'aimer toute ma vie;
En changeant, je veux perdre le jour :
Ha! quels charmes,
D'essuyer les larmes
D'un bel objet aimé qui les verse pour nous!
C'est sans doute,
Et quoiqu'il en coûte,
De tous les plaisirs le plaisir le plus doux!

— « C'est sa voix! c'est sa voix! » dit-on dès que j'eus fini. Je ne sus pas alors de qui l'on parlait : je me persuadai que c'était seulement de celui qui avait chanté le dimanche précédent, caché dans la haie, sous des arbustes dont la feuille n'était pas encore tombée. J'aurais été honteux de me laisser voir, après ma chanson; je suivis une treille, et je remontai sur le chemin, quand je fus auprès de la

ville. Je voulais encore revoir Edmée; je suivis la grand'route, mais je n'entendis personue. Apparemment on avait pris par le sentier qui conduit à la *Maladière*. L'heure s'avançait, et je m'en revins.

Personne n'était rentré. Je restai dans la salle; je pris la plume, et l'imagination encore remplie d'Edmée, je tirai de ma poche mon premier *Codex*, où je traçai les premiers vers amoureux faits pour mon compte que j'aie conservés. *Seconde version :*

J'errais, songeant à vous, mais ne me flattant pas
Que si proche d'Edmée Amour conduirait mes pas.
Hé quoi! n'étiez-vous là si tard, belle coureuse,
Que pour la mieux tromper, cette flamme amoureuse,
Que dans mon sein brûlant allument vos attraits?
Ou bien, voulant punir ma conduite douteuse,
Aviez-vous donc choisi cette heure ténébreuse,
Pour ôter à mes yeux le charme de vos traits?
Mais non! non! Servigné, toujours tranquille, heureuse,
Allait paisiblement respirer un air frais,
Tandis que je brûlais d'une ardeur malheureuse!
Alors voulant frapper la nuit silencieuse
Par de tendres accents qui fléchissent vos coups,
J'ai chanté mon Hébé : mais cet objet si doux,
On ne peut s'y tromper, belle capricieuse,
C'est l'objet enchanteur dont je crains le courroux!
Si de connaître Hébé vous êtes curieuse,
La jeune et fraîche Hébé, toujours vive et joyeuse,
De la Jeunesse était déesse comme vous.

[La *première version* se trouve dans le Drame de la Vie, p. 1253.]

Cette soirée fut très agréable! Je m'étais amusé, comme il m'est arrivé de le faire souvent depuis à Paris d'une manière innocente, mais délicieuse. Cependant la maxime du poète Lucrèce :

.... Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis faucibus angat,

est si vraie, que la première composition de mes vers me causa le lendemain un petit désagrément. Je les avais repris, avant le dîner, après que le prote fut descendu, pour les retoucher : pressé par la sonnette, qu'on tirait vivement, je laissai mon cahier sur le bureau. Degout, qui n'était pas sorti des premiers, suivant son usage, et qui s'etait caché, sans doute parce qu'il m'avait vu écrire, courut à mon cahier, dès que je fus descendu. Il lut les vers ridicules faits pour Breugnot, et les crut sérieux; il se promit bien de se moquer de moi, et d'emporter mon cahier. Je revins bientôt, car j'avais une inquiétude vague. Degout se lavait les mains. Je cours à ma place : mon cahier était à la sienne; je m'en saisis. Je ne pouvais douter qu'il n'eût lu. Je ne dis mot; ni le méchant Comtois non plus, en ne retrouvant plus mon cahier... A son retour, il aurait bien voulu lire quelques-uns de mes plus mauvais couplets, mais il n'avait retenu que celui-ci (que je n'ai pas cité) :

D'un bout elle était terminée
D'un pied qui presque l'égalait,

De l'autre à sa cuisse emmanchée,
Qui de beaucoup la surpassait.

J'étais confondu! Heureusement le méchant qui lisait mes vers était le seul en état de les entendre! Ce fut ma consolation. Degout parlait seul, et s'entendait seul. Il eut même le désagrément de voir applaudir mes *vers à Edmée Servigné*, lorsque, par ses sarcasmes, il m'eut forcé de les lire; ce que je fis, en les changeant, comme on vient de les lire... Les vers à Edmée, tout forcés, tout mauvais qu'ils sont, eurent pour moi un charme particulier, et il fut le même pour les ouvriers ignorants, dont l'oreille était flattée par le retour fréquent de rimes douces... Je trouve à côté, ainsi qu'au bas, trois notes, que voici : 1. *Hi primi versus visi sunt a Degusto, opifice typographico, e Comitatu Burgundiæ.* 2. *C'est cette aimable Servigné, dont je suis devenu amoureux à Vaux le 1er Septembre 1751 : elle demeure près du rempart, dans la Petite-rue-Saint-Germain.* 3. *O tempus felix! quomodo abiisti? Ebrietas diva Juvenum, nunquam redibis! 6 Octob. 1763.*

Il me semble aujourd'hui que ces vers et ces notes, en les relisant dans ce même cahier où je les inscrivis, me remettent dans la situation où j'étais alors; la vivacité de mon imagination réalise cette ivresse de jeunesse et d'amour, dont il est si délicieux de sentir l'illusion!...

C'est à cette époque, que m'arriva un trait bien singulier, vu mes dispositions, et les jolies personnes

qui se trouvaient à ma portée. Un soir, par un grand vent et une profonde obscurité, j'aperçus, assise sur les marches de l'Horloge, la *Jeanneton*, servante en second des demoiselles Baron. La laide Jeanneton avait le visage rond. Tout en songeant à sa maîtresse aînée, je me disais : « Mais Jeanneton n'est » pourtant pas si laide !... » Je courus poser mon chapeau dans la salle, fermer notre porte ; et, de retour, je m'avisai de l'embrasser. Cette fille en fut si étonnée ! (car sans doute j'étais le premier homme), qu'elle en resta immobile... Tous ses appas (si appas étaient), me parurent neufs. En vérité, personne n'y avait touché !... Excité par tout cela, sans réflexion, hors de moi, par l'imagination d'autres charmes que je me représentais, enhardi par la solitude et l'obscurité..., aidé par son inexpérience, et par le trémoussement automatique que la Nature lui donnait, j'obtins ce beau triomphe !... Tout étant terminé, la fille se leva lestement, et j'observai que sa taille, ordinairement plus grosse du bas que du haut, s'était *affinée* pendant mon *bonheur*. Je rentrai fort triste. Je n'osai attendre personne, et Bardet ayant paru, j'allai me coucher.

Le lendemain, le premier ressouvenir de ma félicité me serra le cœur. Il semblait que tout le monde allait lire sur mon front : *L'amoureux de la souillon des demoiselles Baron*. Je ne parlai pas de la matinée. A midi, je n'osai pas me montrer sur la porte coupée ; mais, par un coup du sort, Marote envoya son aide demander quelque chose à Toinette, pen-

dant que nous étions à dîner. Jeanneton rougit, en me voyant. J'eus encore plus de pudeur qu'elle, et mon visage parut en feu. Bourgoin dit : « En vérité, » cette espèce a un amoureux! Ça se requinque, et » elle est moitié moins dégoûtante que je ne la » trouvais la semaine passée! » Jeanneton repassa. « Comment? elle a de la taille! » reprit-il. Quelqu'un dit que c'était Marote et Toinette qui lui donnaient du goût. — « On ne l'aurait pas prise » avec des pincettes! » dit M. Parangon. Je fus surpris d'une aussi longue conversation sur un pareil objet! Il me sembla même que des regards malins tombaient sur moi. Je ne pus les soutenir; j'allai sur la porte. J'aperçus Madelon sur la sienne. Au lieu du salut obligeant qu'elle avait coutume de me faire, elle détourna la tête. « Je suis perdu! » pensai-je; « cette maudite Jeanneton, aussi bête qu'elle est » laide, aura tout dit! Me voilà joli garçon! » Et je me maudissais... Enfin, Madelon me fit signe. J'allai auprès d'elle en tremblant. Son air me parut sec et sévère; je tremblai davantage encore. « Il est » des personnes qui vous sont bien attachées! » me dit-elle; « oui, au delà de toute expression! Mais, » on ne vous le dira pas aujourd'hui... Tous les » jeunes gens se ressemblent, et ceux qu'on excep- » tait n'ont que de légères différences... Faites-moi » le plaisir de noter cette journée-ci! Je vous y » rends un grand service!... Monsieur Nicolas! un » service, qui vous étonnera!... si jamais vous mé- » ritez que je vous l'avoue. » J'étais confondu! je

n'osais lever les yeux; car je croyais l'entendre. — « Pardonnez-moi, Mademoiselle! Daignez me par» donner!... — Je vous ai pardonné; j'ai plus fait : » je... Qu'allais-je dire?... Est-on maître de garder » un secret avec aussi peu de pouvoir sur soi» même?... Allez, Épicurien, allez!... Mais soyez » tranquille : vous avez des amis à toute épreuve... » Hé! les méritez-vous? » Elle rentra, en achevant ces mots.

Je ne pouvais douter que Madelon ne fût au fait. Je restais immobile, quand Jeanneton vint pour sortir. Elle passa en courant, comme si elle avait eu peur de moi. Genre de familiarité qui m'humilia beaucoup!... Madame Parangon vint alors sur la porte coupée. J'aurais voulu pouvoir me cacher! Son regard, que je crus ironique, me causa une honte qui rencogna mon amour pour elle dans le dernier repli de mon cœur. Je me glissai rapidement dès qu'elle m'eut ouvert... Je ne parlai pas plus cette après-midi que le mátin : jamais supplice n'égala celui que me fit souffrir la réminiscence d'un *bonheur* réel, que j'étais bien éloigné de croire tel, malgré la perfection des appas et le satiné de la peau : car Jeanneton avait les bras rudes et raboteux... Cet état dura près de huit jours. Enfin, je me remis.

Mes inconséquences étaient également l'effet de ma passion pour Colette et de mon tempérament : je saisissais avidement tout ce qui pouvait me distraire de la première, en affaiblissant le second. La manie des vers s'était renouvelée, malgré mon

manque de talent, depuis que j'étais lancé hors de moi-même, par mes combats. Mais l'extrême attention que j'apportais à me cacher, faisait que je ne recevais d'avis utiles de personne d'éclairé. Il était dit qu'il fallait que je créasse entièrement pour moi l'art d'écrire, d'après la lecture des modèles, tant en vers qu'en prose; que j'apprisse seul, ou presque seul, deux langues, le Latin et le Grec; que je composasse mes différents ouvrages, d'après des vues absolument nouvelles, dans une manière inusitée, et telle que l'eût inventée un écrivain du temps de Ronsard. C'est d'après la notion que je donne ici qu'il faut lire toutes mes productions.

Le dimanche suivant, je vis à la maison Mlle Manon Gauthier, la même qui remplaçait la maîtresse, lors de mon arrivée à la ville. Elle était élégamment parée; elle m'inspira des désirs violents; et comme je n'avais d'autre moyen de les satisfaire que ma plume, je courus à mon petit bureau, où je rimai tout ce que cette grande moqueuse avait d'appétissant. Les vers n'en valaient rien; mais en voici l'idée :

Grande et fière Beauté, qui viens charmer ma vue
Par tes attraits parés, ceinture de Vénus,
Que ne puis-je, ô Gauthier! en les palpant tout nus,
Comme un autre Ixion, t'arracher de la nue!
L'un de ces jours, on vit l'Amour en folâtrant,
Aller autour de vous, voltigeant, becquetant :
Tantôt il vous prenait sur la bouche un baiser,
Tantôt sur un beau sein, de forme demi-ronde;
De là, comme un plongeon, on le voyait glisser,

Devenu vrai serpent, en la fente profonde
Qu'aux profanes mortels la pudeur fait cacher.
Ciel! ô ciel! que vois-je? de plaisir enivrée,
Succombant à ses coups, sur l'herbe renversée,
L'œil ouvert à demi, les cils demi-fermés,
Entre vivre et mourir on voit que vous luttez.
Mais à vous revenant, et rendue à la vie,
Prenant le teméraire en votre main hardie,
Vous l'avez remonté jusques à votre cœur.
Enfant présomptueux! calme tes feux extrêmes!
Ne te consume pas en une folle ardeur!
Au séjour qu'as choisi, par cela que tu l'aimes,
Elle ne peut durer qu'un jour.
L'Enfant ailé sourit. — Je fixe ici mon temple :
Je veux, Gauthier, qu'on y contemple
L'immortel et sombre séjour,
Où l'on doit adorer l'Amour.

Je n'ai jamais osé montrer ces vers, ici très abrégés, qu'à Mlle Baron l'aînée.

Le lendemain lundi, plus indécis que jamais, dans mes idées amoureuses, je me réépris de Jeannette Rousseau, que je croyais avoir entrevue chez Mme Jeudy, où elle faisait quelques emplettes, me sembla-t-il. Je brûlais d'envie d'aller m'en assurer : mais je ne l'osai pas. Je me retirai même précipitamment, sans l'avoir vue au visage; et lorsque je revins ensuite, elle n'y était plus. Aussitôt, je mis la main à la plume (c'est-à-dire à mes heures de loisir), et je commençai une longue romance, où j'exprimais les sentiments que m'avait inspirés Jeannette, lorsque j'étais à Courgis, sentiments que je retrou-

vais encore au fond de mon cœur. (C'est une énigme sur laquelle j'ai déjà prévenu). Je lis, dans mon premier Cahier, le titre ainsi conçu : ROMANCE (elle est sur Mlle Rousseau, qui est nommée). Puis en note écrite postérieurement : « *Adoranda illa Russica prima mihi cor movit. Reputabam intus, die festo, in delubro Kurgiacæo, quæ mihi magis placeret amica. Species formaque jamjam visebantur, statura quidem, habitusque. Cum hæc in mene volvebantur, ecce ad communionem accedentem Johannam Deabus formosiorem aspicio. Amo statim, dein ardeo, sæpeque furo. Hæ Kurgisii evenere annis 1748-9-50.* » Il respire dans cette romance une volupté nocturne et silencieuse, dont mes voyages à Saint-Cyr m'avaient donné l'idée. J'y feins un rendez-vous (imagination occasionnée par la rencontre d'Edmée sans doute ?) le soir, sur le bord du ruisseau où étaient les peupliers de M. Rousseau. La soirée villageoise est le premier tableau : le retour des gens de la campagne dans leurs demeures ; le coucher du soleil ; le chant des oiseaux de jour auquel succèdent les cris funèbres des oiseaux nocturnes. L'amant avait quitté la ville avant la fin du jour ; il arrive, et voit Jeannette assise sur le bord du ruisseau : il s'élance dans ses bras. Elle répond à sa tendresse... Mais les deux amants ont trop d'innocence ; ils ignorent la manière de goûter les plaisirs qu'ils désirent : ils s'égarent, et... Revenus à eux-mêmes, ils se prodiguent les plus tendres caresses ; Jeannette abandonne tous ses appas, sans succès... Les deux amants s'assoupissent.

Un songe éclaire l'amant, mais d'une manière cruelle! Il voit sa maîtresse dans les bras d'un autre qui... cueille la rose... Il s'éveille. La lune éclairait les charmes de Jeannette par sa vacillante lumière... Il les voit, il les admire en silence... Il veut être heureux... Jeannette, à demi-assoupie, résiste par instinct. L'amant, au désespoir, ne se croit plus aimé... Toute la Nature se couvre de deuil; les oiseaux nocturnes font retentir les vallons de leurs cris... Jeannette achève de s'éveiller; elle est en larmes. Un songe l'a également instruite : elle croyait être la proie d'un soldat!... C'est ce qui venait de lui faire repousser son amant... En reconnaissant une fatale erreur, le doux sourire se trace sur son visage. Son amant lui jure une ardeur éternelle; ils se livrent enfin, guidés par leurs songes, à leur amoureux transport, d'une manière éclairée, et se rassasient de volupté... Ils se rendorment; le jour luit à leur réveil. Jeannette, qui s'est échappée, parce que sa cousine Stallin a fait la malade, pour être veillée par elle, dans une chambre séparée, Jeannette veut fuir : son amant la conduit et fait, en la quittant, des vœux pour qu'elle rentre sans être vue, ou que du moins elle ne soit soupçonnée que d'avoir voulu respirer la fraîcheur du matin... L'amant, sûr que sa belle est heureusement rentrée, célèbre son bonheur par ses chants, et il invite toute la Nature à le féliciter... La romance a trente-six couplets, et elle ne fut achevée que plus de deux mois après avoir été entreprise; je n'y donnais que mes instants de relâche, surtout le soir,

avant de me mettre au lit, ou le matin, avant l'heure du travail.

En voici quelques couplets :

O vous, Solitudes,
Où l'amant heureux,
Libre d'inquiétudes,
Redouble ses feux !
Pour chanter ma gloire,
Que vos sombres échos
Répètent : Victoire !
D'après les oiseaux !
Chantez ez ez ez ez !
Chantez ma victoire
A tous mes rivaux !

Vous, vertes prairies,
Toi, gazon foulé,
Deux âmes ravies
Sur vous ont coulé !
Vos rives charmantes
Ont vu les transports
Qu'eut ma belle amante
Sur vos sombres bords.
Chantez, etc.

[Je ne reporte pas le reste de cette cantilène, dont le rythme est désagréable.]

Une note la terminait : « *Servatum carmen ad recordationem horarum deliciosarum quæ cum juventutis tempore disparuere. Nam hodie dico : « Tunc amabam*

» *Servineam; tunc Prudhotinam, aut Magdalenam*
» *Baroniam, aut Columbam, aut Ferraneam, aut*
» *Antoniam; tunc præsertim Johannam, Colettamque*
» *ardebam, et memorando sublevor.* » *Cantilena Magd.*
» *Bar. data fuit, mense Januario 1753, et sorores inve-*
» *nere post suum obitum notasque quodam sero a me*
» *petiere.* »

Tandis que je suis sur mes vers, il faut continuer, afin de placer à leur époque certaines petites aventures qui y sont attachées. Je vais reprendre ce que je puis avoir omis, et conduire ainsi jusqu'au 11 Mars 1753, jour mémorable pour moi, autant que douloureux, et qui m'a été beaucoup plus funeste encore que je ne le croyais! puisque si la perte que je fis n'avait pas eu lieu, j'aurais évité mon sort actuel, si triste, à tous égards!

Le 15 Auguste, je fis des vers à Mlle *Lalois*, jeune pensionnaire de Mme Hardouin, sur sa première communion. (Et telle fut l'origine de l'éphémère, mais délicieuse connaissance que je fis avec la charmante Laloge, sa compagne, dont j'ai déjà dit un mot). Thérèse Lalois avait environ dix-huit ans, et elle était la neuf ou dixième qui paraissait à M. Breugnot une compagne digne de sa couche. J'étais son *poète lauréat*, et en conséquence je fus chargé du compliment. J'y disais « *qu'en ce jour les amants étaient jaloux de leur père;* » et j'étendais cette allusion, motivée à la jeune personne, sur ses charmes et ses perfections, qui formaient un détail assez long; car les jeunes poètes aiment à faire ces descriptions,

qui ont pour eux le charme de la nouveauté... En voici quelques vers pour échantillon :

Aujourd'hui, vous quittez les vains plaisirs du monde,
Et voulant vous sauver enfin du gouffre immonde,
D'un Dieu pour nous fait chair suivez les saintes lois;
Vous l'allez recevoir pour la première fois.
Cet homme si divin, l'Apôtre de la grâce,
Les impurs en exclut, et du feu les menace :
Lalois, ne craignez rien ! toute pure en ce jour,
A ce Dieu vous rendez votre amour pour amour.
Ses enfants de leur Père ont tous l'âme jalouse;
Vous les dédaignez tous pour rester son épouse...

Ce fut mon camarade Bardet qui donna cette pièce à Émilie Laloge, en sortant de l'église, *de la part de la sœur de Breugnot pour Mlle Lalois.* Elle fut lue par les deux amies et par une troisième, très grande, très aimable, et fort jeune, appelée *Julie Dugravier.* On sut que j'étais l'auteur, et l'on n'imaginerait pas la haute idée que ces vers pitoyables donnèrent de moi. Ils passèrent à Mlle Madelon, à laquelle je montrais tout ce que je rimais.

Le même jour, ma veine produisit une douzaine de vers, pour une jeune personne de la paroisse de *Saint-Mamert*, qui se nommait, je crois, *Mamertine Hérissé.* Elle m'avait frappé pendant la messe de onze heures; je me mis à l'écart, et je lui rimai des compliments sur ses yeux friands, son teint fleuri, sa bouche vermeille, sur tout ce que j'avais vu ou conjecturé. Je me rapprochai d'elle ensuite, et j'eus

l'adresse de glisser mes vers dans son livre, que j'avais feint de prendre pour le mien. Elle les lut dans la rue; et moi, je jouissais, car elle en parut flattée. Un regard m'annonça qu'elle m'avait deviné.

Le 20 Auguste, Mlle Laloge vint à la maison pour acheter un livre. J'étais seul; je lui fis quelques compliments, auxquels cette charmante fille répondit avec modestie. Je lui parlai de Buisson. Elle dit, en rougissant, qu'elle ne faisait pas attention aux discours d'un jeune homme qui passait pour très étourdi, et sur le caractère duquel elle était prévenue par sa sœur à lui-même. C'était à cette aimable et jeune personne qu'elle faisait remettre tout ce qu'il lui écrivait, sans l'ouvrir... Ce petit entretien, avec la fille la plus séduisante qu'on puisse imaginer, excita ma verve. Dès qu'elle fut sortie, je lui fis des vers, où, après l'avoir louée par ses qualités et par ses charmes, je lui recommandais Buisson : « *Il dé-* » *pend de vous,* » lui disais-je, « *d'en faire un modèle* » *de régularité. Je sais qu'il vous adore; aimez-le un* » *peu, et vous purifierez son cœur; car je sens que vous* » *purifiez le mien...* » Ma recommandation devait être sans effet. J'envoyai sur-le-champ ces vers par mon jeune camarade, dont j'étais parvenu à me faire aimer et respecter, au point qu'il préférait mon service à celui des ouvriers, auprès desquels il me donnait une réputation de bonnes fortunes, qui faisait bien de l'envie à Degout, alors amant simultané d'une dame *Lebègue*, tante de Maîne, femme d'une mauvaise conduite, et d'une dame *Saint-Paul,* fort

Émilie Laloge

jolie femme, son hôtesse... Bardet, que je n'envoyais qu'auprès de jeunes personnes considérées, et dont il était toujours bien reçu, vantait fort ces jolies *demoiselles* (comme on s'exprimait dans le pays), et m'exaltait ainsi, quoique indirectement. Mais je dois avouer que je lui devais une partie de mon succès : cet enfant, messager d'Amour, paraissait le frère du dieu qui l'envoyait.

Ce fut le 4 Septembre que je fis à Jeannette Rousseau l'Élégie où je la regrette d'une manière qui n'est pas ordinaire, puisque c'est elle que j'y fais parler et qui se plaint de notre séparation. (Il fallait que je commençasse à être un peu gâté par les mœurs de la ville !) [Je l'ai rapportée dans le Drame de la vie, p. 1207.]

Après cette Élégie, que j'avais achevée dans la matinée, je commençai dans l'après-midi, sur l'Ile d'Amour, une Épitre a Jeannette, que je ne finis que le lendemain. [On la trouvera, pp. 1207-1208 de l'ouvrage cité]... C'est comme la réponse à l'Élégie.

C'est ainsi que la marche de la Nature est différente de celle des romans. J'avais des sens, journellement frappés de la vue des objets qui pouvaient les satisfaire, et que je désirais : mais avec cette gradation, que l'objet le plus puissant sur mon cœur, présent, éteignait tous les autres désirs ; au lieu que ceux qu'il m'inspirait, me suivaient auprès d'un autre, et souvent augmentaient l'ardeur de mon infidélité. Je ne doute pas que Jeannette présente,

aimée, m'aimant, n'eût tout éclipsé d'abord : mais au temps où j'en suis, Colette aurait emporté la balance ; elle était aussi forte que Jeannette par le sentiment de tendresse ; et elle avait de plus la reconnaissance, la communication des idées, le désir. Dans l'alternative de choisir entre elles, ou de les aimer toutes deux, je crois que j'aurais préféré la dernière. C'est ainsi qu'en sondant scrupuleusement les replis de mon cœur, j'y trouve la vérité, pour la dire, et dévoiler tous les ressorts de ma conduite. C'est par la vérité toute nue que je veux finir ; car cet Ouvrage terminera ma carrière, et lorsque tu le tiendras, Lecteur, je ne serai plus. Mais je vivrai cependant avec toi, par le mélange de mes pensées avec les tiennes ; je remuerai encore ton âme, et nous existerons ensemble.

Une petite inadvertance de Berdon, sœur de Madelon, occasionna des vers, qui ne sont qu'à deux jours de date de mon ÉPITRE à Jeannette. La jeune Berdon, presque nue dans sa chambre, un soir que j'étais rentré de bonne heure, cherchait scrupuleusement ses puces, sans avoir tiré le rideau. Je m'étais mis sans lumière à une fenêtre, guettant si Madame Parangon rentrerait seule, lorsque j'aperçus la potelée Berdon, atteignant alors dix-huit ans, trois moins que sa sœur aînée, qui me montra successivement, sans rien omettre, des charmes arrondis et d'une perfection achevée... Mais, au fort de mon admiration, je m'aperçus que Madame Parangon était rentrée seule, c'est-à-dire reconduite par

des amies, qui s'en étaient allées sur-le-champ. L'envie de lui parler l'emporta sur un spectacle bien séduisant pour un jeune homme de mon âge, et je courus auprès d'elle. Ma venue parut l'embarrasser, et j'allais me retirer. — « Non, » me dit-elle, vous » pouvez rester. Voilà un livre nouveau » (les *Lettres du Marquis de Roselles*) ; « lisez-le moi, je vous » en prie. » Je me plaçai près d'une table : la lecture m'intéressa vivement! Je lisais avec rapidité, quand j'éprouvai une sensation nouvelle, inconnue, délicieuse! Par hasard, le pied de Madame Parangon s'était posé sur le mien, que je tenais immobile, de peur de l'en faire apercevoir. J'eus ce plaisir durant toute la lecture, qui ne finit qu'à onze heures. Personne n'était encore rentré. La journée, quoique nous fussions au 6 Septembre, avait été très chaude; la soirée était la plus agréable que l'on eût encore eue, et l'on en profitait. Madame Parangon, en se levant, sentit qu'elle appuyait sur moi : la crainte de me faire mal dérangea l'aplomb, et elle retomba sur mes genoux. Ivre d'amour, électrisé par ce contact imprévu, je ne fus pas le maître d'un mouvement audacieux : je pressai de mes deux mains sa taille légère, et je fixai un instant sur moi ma Déesse, en lui disant, d'un son de voix altéré : — « Ho! Ma» dame! ne vous êtes-vous pas fait mal en tom» bant? » Elle rougit, en se levant avec vivacité, sans me répondre. J'observai le ton qu'elle prit ensuite avec moi : sa voix était plus douce, plus harmonieuse, presque tremblante; Colette m'égalait

davantage à elle, par les choses qu'elle me disait : elle avait l'air de demander mon avis, par quelques confidences assez indifférentes au fond, mais qui ne sont pas faites ordinairement par une femme, à ceux qu'elle n'estime pas... L'espérance brilla dans mon cœur; et dès que je pouvais intéresser Colette, tout le reste de son sexe n'existait plus pour moi qu'en elle. Je sentis mon courage plus fort que jamais. J'allais oser lui parler de Fanchette, et en lui témoignant mes sentiments pour sa jeune sœur, laisser entrevoir qu'lls n'étaient fondés que sur ceux qu'elle m'inspirait; j'allais (car toutes ces idées me venaient ensemble) la remercier d'avoir pris le seul moyen de conserver mon innocence, en lui avouant que je l'adorais, malgré moi; qu'il était impossible d'éteindre mes sentiments; mais que je pouvais les faire changer de nature, les rendre innocents et dignes d'elle, en lui demeurant attaché sous un titre légitime. Tels étaient mes petits projets, et peut-être aurait-il été utile que je les remplisse : Colette aurait su parfaitement à quoi s'en tenir sur mon compte. Mais le mari survint; sa présence m'était odieuse, insupportable, surtout le soir, et je m'enfuis, dès qu'il se fit entendre.

Je me ressouvins de Berdon; je réfléchis qu'elle et ses sœurs pouvaient être vues par d'autres que par moi, sous le seul habit des Grâces, dans leur *chasse du soir*. Je résolus de les instruire généreusement, et je le fis en vers : un pareil sujet était natu-

rellement verveux pour un jeune homme ardent, et loin d'être blasé :

A M[lle] Berdon, cherchant ses puces (6 Septembre).

Hier je te voyais, jeune et charmante Iris,
Ces puces rechercher, qui rougissant tes lis,
Bigarrant ta blancheur de subites piqûres,
Vont parsemant ta peau de leurs rouges blessures.
Que de beautés je vis, en cet heureux moment,
Qui, malgré tes dédains, m'a rendu ton amant!
Tu découvres ta gorge, et toi-même charmée,
Du flux-reflux d'Amour tu parais étonnée!
Ha! tu ne savais pas, jeune Divinité,
Que d'avides regards dévoraient ta beauté!

Je rendais à Berdon, par le reste de la pièce, dont les détails sont trop libres pour être rapportés, un compte exact de tous ses mouvements, de tout ce que j'avais vu, c'est-à-dire de la tête aux pieds, et je profitais de l'occasion, pour louer *individuellement* des charmes qui étaient en vérité au-dessus de l'hyperbole. J'écrivais sans crainte de déplaire; mon passeport était dans l'avis important que je donnais; j'étais sûr qu'on me garderait un secret exact, puisque c'était à Madelon que je devais remettre les vers pour sa sœur. La pièce finissait par la même pensée, qui fait le sujet d'une Ode anacréontique, que je ne connaissais pas alors (*a*); mais la passion, dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les

(*a*) Que ne suis-je la fougère...! (*N. de l'Éd.*)

têtes, a le même langage : je souhaitais d'être la parure qui recouvrait tant de charmes :

Ce sont eux qui toujours voient tes secrets appas;
Ce sont eux qui couvrant cette jambe adorable,
Tiennent clos dans leurs fils un pied incomparable!
Oui, d'être ton soulier j'aurais l'ambition,
Et je verrais alors, sans nulle émotion,
Finir en peu de jours ma courte destinée;
Le bonheur et la gloire ont rempli sa durée...

L'indulgence de Madelon pour moi était si grande, qu'elle recevait toutes mes sornettes, même les plus indécentes, sans m'en faire le moindre reproche. Au reste, j'exprimais ici à Berdon ce que je n'aurais réellement désiré que pour Madame Parangon.

Je copiai proprement mes détestables vers, et le soir, je guettai Madelon sur la porte, pour les lui remettre. Elle n'y parut pas. Je courus à mon poste de la veille pour voir rentrer Madame Parangon, et un peu rappelé par mon *épuceuse*. Au lieu de Berdon, ce fut Madelon qui tenait la place. Elle ouvrit la fenêtre, et après avoir observé s'il n'y avait de lumière nulle part, elle prit encore moins de précautions que sa sœur. Quelle perfection! Cette vue produisit un effet dont les suites auraient décidé mon établissement, si le sort funeste qui m'a toujours poursuivi n'avait renversé tout ce qui m'était favorable. Je quittai cependant Madelon, par le même motif qui m'avait arraché la veille à un spectacle non moins séduisant. Madame Parangon était ren-

trée; je lui demandai le second volume des *Lettres du Marquis de Roselles*, et je lus. Colette était vis-à-vis de moi, un peu renversée dans son fauteuil, les jambes croisées, l'une très haute. Elle écoutait avec attention, je lisais avec chaleur. Colette avait les yeux fermés. Apercevant son pied à la hauteur de mon genou, une de mes mains chercha un léger contact. J'y parvins... Comment se peut-il qu'une matière insensible, parce qu'elle touche l'objet aimé, électrise l'âme, et la remplisse d'une surabondance de feu! Je brûlais! j'étais dévoré!... Je fis un mouvement pour m'approcher; j'aurais voulu pouvoir faire toucher ses genoux aux miens. J'y réussis. Je ne fus plus maître de moi-même, la voix me manqua, s'éteignit; je n'avais plus qu'une prononciation sourde et tremblotante. — « Vous êtes fati- » gué, » me dit Colette en ouvrant les yeux; « vous » lisez avec trop de chaleur... Arrêtez-vous là. » Je fermai la brochure; mais je ne m'éloignai pas, et Colette étant adossée au mur, son pied touchait ma jambe...

— « Cette *Seconde Partie,* » dit-elle, « me plaît » davantage; la *Première* m'avait attristée. — Et moi, » je m'intéressais vivement à cette *Léonore;* mais je » suis à présent pour Mlle *de Ferval*... Ha! quelle » différence!... Je le vois, toutes les femmes inté- » ressent, toutes peuvent être aimées; mais... il en » est qui sont des Déesses... qu'il faut adorer!... » Je baissai la tête... En vérité, je cherchais la main de Madame Parangon... Quelqu'un entra dans la

boutique : je me levai précipitamment, et je courus voir qui c'était. Je trouvai Mlle Manon Bourgoin, qui, après avoir poussé la porte coupée, disait adieu à quelqu'un qui lui baisait la main. Je la laissai libre, et je revins l'annoncer à Madame Parangon, qui se leva. J'osai la retenir par la robe, en lui disant : — « Madame! n'allez donc pas! elle dit bonsoir à » quelqu'un très tendrement; et... ce serait une in- » discrétion! » Colette rougit, mais resta. Elle ne me dit pas un mot jusqu'au moment où Manon entra.

J'étais à merveille dans l'esprit de Manon Bourgoin, à cause de ma liaison intime avec Gaudet d'Arras, et des projets qu'il avait annoncés. Elle disait du bien de moi à tout le monde, surtout Madame Parangon. Après les compliments ordinaires, je la laissai sur mes louanges, et je sortis, comme pour aller faire un tour dehors. Mais je fus curieux; je refermai la porte coupée sur moi, après l'avoir ouverte, et je revins doucement me placer derrière la porte de toile, d'où j'entendis ce dialogue : *Colette.* « Oui, je crois qu'il a du mérite; mais, ma » chère amie, je ne crois pas que je doive le distin- » guer autant que tu le dis : c'est un jeune homme » enfin. » *Manon.* « Mais comme je n'en ai jamais » vu! Ho! si mon butor de cousin lui ressemblait! » *Colette.* « Monsieur Nicolas a de l'esprit, et mieux » encore, il sent; mais pour cette raison même, il » ne faut pas de familiarité... Que dirait-on si je le » mettais de nos parties le dimanche? Jamais cela ne » s'est fait pour un apprenti. » *Manon.* « Hé! quand

» avez-vous eu un apprenti comme lui ?... Savez-
» vous que mon père, sur ce que je lui en ai dit,
» pense à le recevoir franc-maçon ? » *Colette.* « Il en
» est bien le maître... Cependant je ne crois pas que
» le jeune homme accepte. C'est un garçon très
» occupé ! il n'a pas un instant d'inutile ; parce qu'il
» étudie, en faisant son apprentissage, comme s'il
» était au collège. » *Manon.* « Ce garçon-là fera
» quelque chose, je vous le prédis. » *Colette.* « Je le
» crois et le désire : sa famille est honnête, et amie
» de la mienne ; nous sommes même alliés... D'ail-
» leurs, si les choses tournaient bien, c'est-à-dire
» qu'il persévérât, j'ai des vues. » *Manon.* « Je vous
» préviens que M. Gaudet d'Arras sera pour lui
» comme pour un frère. Il m'a dit un jour : « Mon-
» sieur Nicolas m'a rendu un grand service ! mais
» c'est la manière qui me touche, la noble simpli-
» cité, la pure humanité ; car il ne me connaissait
» pas : sa belle âme seule l'a déterminé, par une
» générosité naturelle ; action d'autant plus méri-
» toire de sa part qu'il déteste les moines ! Quelle
» différence de ce bon et estimable jeune homme,
» à vos brutes, qui nous raillent, et quelquefois font
» aux gens de notre robe des tours dignes de
» *Phalaris !*... Monsieur Nicolas m'est cher à jamais :
» qui l'aimera, m'aimera ; qui le haïra, me haïra.
» J'aime les bons, où qu'ils soient, mais surtout les
» jeunes gens, parce qu'ils le sont plus longtemps. »
Colette. « Ha ! mon amie ! M. Gaudet d'Arras dit
» cela ? » *Manon.* « Sans cesse. » *Colette.* « Hé bien,

» je veux t'avouer que je suffis seule pour faire un » sort au fils de l'ami de mon père. J'ai une sœur; » tu la connais? » *Manon.* « Ha! ma chère amie, » j'entends... C'est bien! c'est bien! je vois que » vous lui rendez justice... Mon cousin, tout bouché » qu'il est, ne tarit pas sur ses louanges... Mais, ma » chère Parangon, si tu as ces vues-là, il est bon, il » est nécessaire même de le mettre de nos parties? » *Colette.* « Ma chère Manon! tu es une étourdie... Ce » jeune homme est apprenti; il ne gagne rien; il est » le huitième enfant d'une nombreuse famille; ses » parents sont peu riches; on fait un peu de dé- » pense dans nos parties : comment veux-tu qu'il y » subvienne? » *Manon.* « Il est vrai! je ne faisais » pas attention à cela... Mais ne pourrait-on pas... » *Colette.* « Laissons cette idée! Jamais Monsieur » Nicolas ne me donnerait le chagrin d'accepter de » quelqu'un, fût-ce de M. Gaudet d'Arras... Je serais » peut-être la seule, dont... Encore cela ne convien- » drait-il pas, et blesserait sa délicatesse... Laissons- » le comme il est, libre, sans obligations, sans avilis- » sement volontaire. N'est-il pas bien comme il » est?... Quand il sera ouvrier, qu'il travaillera... il » pourra fournir, sans humiliation, son contingent, » comme un autre, comme ton cousin. » *Manon.* « Il me rend les meilleurs offices auprès de M. Gaudet » d'Arras : ne vous en dois-je pas de la reconnais- » sance? — Aies-en, ma fille, pour toi-même. Il me » disait tout à l'heure, en finissant une brochure : « *Je le vois, toutes les femmes m'intéressent;* tu es

» aimable, tu l'intéresses, et il parle de toi comme » il pense... Quant aux vues de M. Gaudet d'Arras, » je ne crois pas que Monsieur Nicolas y entre » volontiers : ton futur est un homme à grandes » intrigues, à grandes affaires : Monsieur Nicolas, » au contraire, aime à se borner, à vivre tranquille : » il trouvera tout ce qu'il lui faut dans une maîtrise » d'imprimeur, et dans un mariage qui lui donnera » une épouse capable de remplir son cœur. » *Manon.* « Soit. Vous savez que je goûte toute vos raisons. » *Colette.* « O mon amie ! que ne dois-je pas à ta mère, » à toi ? » *Manon.* « Femme trop belle !... » *Colette.* « Avec son odieuse opération ?... » *Manon.* « Vous » en seriez morte... » *Colette.* « De honte ou de » douleur... Voilà trois enfants... » *Manon.* « Qu'on » croit... de vous. » *Colette.* « Mon père seul... » « *Manon.* « Sait la vérité. » *Colette.* « Je le devais. »

Il y eut ici une sorte de pantomime... Alors, n'entendant plus rien et craignant qu'on ne rentrât du dehors, je fis comme si je rentrais moi-même. J'étais comblé ! Je voyais toute la bonté de Madame Parangon pour moi, bonté qui fit tant d'impression sur mon cœur, qu'elle assoupit mes désirs ; je l'adorai purement... Ah ! si je n'avais pas eu les passions si vives !... Mais je ne m'étais pas fait moi-même... Les derniers couplets du dialogue m'avaient étonné ! mais je ne compris pas alors tout ce qu'ils signifiaient.

Le lendemain, je recorrigeai les vers faits à Berdon ; et comme elle n'y était pas nommée, leur destina-

tion changea, ils furent pour son aînée. Tous mes désirs étaient pour Madelon, depuis que par excès d'amour, je ne désirais plus Madame Parangon, à ce qu'il me semblait. C'est ainsi que des circonstances indifférentes me conduisaient, par une route tortueuse, à ma perte, en m'offrant le plaisir : car tout est enchaîné dans les événements de ma vie! Ces vers produiront un incident, qui probablement sans eux ne fût jamais arrivé. A midi, lorsque j'allai sur notre porte, en quittant la table, suivant mon usage, longtemps avant tout le monde, j'aperçus Madelon et je la saluai. Elle me rendit mon salut d'un air indifférent. Je sortis pour l'approcher : — « Vous avez » l'air glacé, Mademoiselle ? — Moi ? point du tout! — Mon Dieu! je vois que... vous êtes prévenue » contre moi : mais vous allez juger, si vous êtes » équitable autant que belle. » Je lui remis adroitement mes vers, qu'elle serra. Je revins sur notre porte. Elle ouvrit le papier en ma présence, lut deux vers environ, me fit un sourire obligeant, et rentra. Je remontai sur le champ à l'imprimerie et de la fenêtre de l'escalier, je la vis dans sa chambre, lisant ce que je venais de lui remettre. Une lettre assez courte, que j'avais écrite avant dîner, le terminait :

Mademoiselle, tout en me félicitant de mon bonheur, il m'inquiète; je ne voudrais pas que d'autres le partageassent. Oui, je prefère de m'exposer à en être privé, en vous avertissant, à voir ces appas que j'adore profanés par des yeux indignes de les contempler. Ce motif

jaloux est le seul qui me force à me priver du spectacle le plus beau, le plus séduisant qui soit dans la nature, celui des charmes d'une Belle, ou plutôt de la Déesse de la Beauté!... Ha! pourquoi (du moins le soir) ne suis-je pas le seul habitant de cette heureuse maison, d'où l'on peut en jouir!... Je finis par un regret : il est très vif, Mademoiselle, autant que mon respect est tendre et sincère; c'est d'être alors, de vous et moi, le seul heureux.

Votre adorateur.

(Un nid, un coq, un homme las, un rets, un if.)

Telle était ma signature hiéroglyphique.

Je revins, après quelques moments de travail, voir si Madelon avait achevé la lecture de mes vers. Elle m'aperçut et me fit un salut riant, très gracieux. Elle était fort rouge et paraissait émue! Je compris que mes vers et ma lettre venaient de me remettre assez bien dans son esprit. Elle resta dans sa chambre toute l'après-dînée. A l'heure du goûter, je parus sur notre escalier; aussitôt elle préluda. Charmé de l'entendre (car elle avait la voix très belle), je courus goûter au grenier, où les sons devaient me parvenir plus sonores. Elle devina mon intention et chanta, d'une voix brillante, un couplet, dont elle augmenta très ingénieusement les paroles des trois quarts. Je ne l'ai jamais entendu que cette fois et il n'est pas encore sorti de ma mémoire, en 1783, temps où

j'écris, ni en Nivôse 1794 (28 Décembre 1793), temps où j'imprime :

Je cherche un cœur plein de franchise,
Un cœur qui ne déguise rien,
Un cœur enfin qui sympathise,
Qui sympathise avec le mien!
  Ha! si je le trouvais,
Et qu'il consentît à se rendre,
Le mien serait encor plus tendre,
    Tendre à jamais!
  Ha! si je le trouvais,
Et qu'il voulût se laisser prendre!
  Il n'en serait jamais,
    Non, non, Silvandre!
    En ces beaux lieux,
    De plus heureux!...

Que ne peut-il m'entendre!
Que n'est-il amoureux!
Pourquoi donc se défendre
Des plus sincères feux?
Ha! si je le trouvais
Celui que je connais,
Et qu'il sût me comprendre!
Je comblerais ses vœux!
(bis ces quatre vers.)
En le forçant d'apprendre
  Combien Timandre
  Voudrait le rendre
    Heureux!

Voici le couplet tel qu'il était d'abord : on jugera

par là des augmentations qu'avait faites Madelon dans la musique et les paroles, pour se faire mieux entendre, et combien elles étaient flatteuses pour moi!

Je cherche un cœur plein de franchise,
Un cœur qui ne déguise rien,
Un cœur enfin, qui sympathise,
Qui sympathise avec le mien!
Ha! si je le trouvais,
Et qu'il voulût se rendre,
Il n'en serait jamais,
Non, non, Silvandre,
En ces beaux lieux,
Il n'en serait... jamais de plus heureux!

Le ton, l'air, les paroles, les yeux de Madelon, son attitude en chantant, la certitude qu'elle composait les trois quarts de la cantilène exprès pour moi, tout cela porta dans mon âme un sentiment si vif, que ce couplet de chanson aurait changé ma destinée, si elle avait pu l'être. Aujourd'hui même je sens tressaillir mon cœur, et mes yeux devenir humides, en me rappelant cette délicieuse situation... Je la considérais d'un air pénétré lorsqu'elle leva ses regards sur moi... Je lui voulus répondre par une chanson Provençale nouvellement apprise (on me l'avait donnée le 19 Septembre). Je ne pus faire entendre que ce troisième couplet :

Tircis, lou vrê modêlo
De touto lous pastours,



Discret, sadge e fidèlo,
Gardavé mes moutous;
Son sén plén de violetto
Dounave as Anièlous,
Mi la Margarideto,
Des ribans e des flours!

Je ne pus dire les quatre autres couplets : ma voix chevrotait. Madelon me sourit, et se retira... Ce ne sera que le 20 Janvier suivant que je parodierai la première cantilène originale, par l'acrostiche du nom de *Sainte Agnès,* patronne des filles de notre paroisse, et que j'obtiendrai... ce qui décida toutes mes irrésolutions... (J'avais cependant été déjà heureux, lors de la soirée ténébreuse... On entendra ceci.)

Dans ces années de développement, j'étais fortement agité. Le 9 Septembre precédent, j'avais eu un songe qui m'avait épouvanté. Je croyais voir ma cousine d'Aigremont, la plus jeune des deux dont il est parlé dans la Ire Époque, page 122, renfermée par son pére dans une cave obscure, pour la punir de m'avoir aimé. Je la voyais en pleurs, me tendant les bras... A mon réveil, j'exprimai les mouvements de ma terreur par des vers :

Présages effrayants, dont un songe funeste,
De crimes médités sembles m'offrir le reste,
Es-tu fils du remords de ce coupable feu (*a*)

(a) Nous réimprimons textuellement. Cherche qui voudra une syntaxe quelconque dans ces trois vers : ils peignent

Qui, dans ma jeunesse insensée,
Portait ma lubrique pensée
Au criminel abus des libertés du jeu?
Il m'en souvient, hélas! de ces attouchements,
Par qui je profanais des appas innocents...
Malheureux! de Canace étais le Macarée!...
Au fond d'un noir cachot, par ton père enserrée,
Tu m'écrivais, Nannon, ta triste destinée :
Il arrive en courroux : « Jeune présomptueux! »
Dit-il, « fuis, porte ailleurs tes feux incestueux!.,. »

Je voulus défendre Nannette; des monstres m'environnèrent et elle disparut. J'avais lu, dans la journée, l'Héroïde qu'Ovide prête à *Canace* pour son frère *Macarée;* ils étaient fils et fille d'*Éole*, qui, comme on sait, fit exposer l'enfant que sa fille avait eu de son frère, et envoya un poignard et du poison à l'infortunée Canace. Ce n'est pas la seule occasion que j'aie eue d'observer que nos songes sont matériels (vérité démontrée, puisque les chiens rêvent) et qu'ils ne sont que le ruminement obtus de la pensée. Jamais il n'y a de raison foncière dans les songes; on n'y trouve qu'un assemblage disparate et confus de perceptions acquises durant la veille, non dans le même jour, quoique cela puisse être, mais quelquefois à vingt, trente, quarante ans les unes des autres, et même avant l'usage de la raison;

---

trop bien les mouvements de terreur qui agitaient le sommeil du *poète.*

(N. de l'Éditeur.)

perceptions dont nous avons cependant une sorte de mémoire implicite, mais non virtuelle à notre commandement.

Stulte! quid est somnus, gelidæ nisi mortis imago?
Ovid. l. II. *Amor*. v. 39.

Le 17 Septembre, je fis une SATIRE contre Degout. En voici l'occasion : Plusieurs ouvriers de l'imprimerie logeaient dans une auberge sur le Jeu de paume, tenue par un Italien, qui se nommait Anieli, espèce de personnage grotesque, très pantalon, très intéressé, qui amusait les sots par des contes singuliers, entre autres par celui qu'il avait été, dans sa jeunesse, changé en âne par son curé, faute d'avoir été à révélation, après un monitoire. Il montrait encore les stigmates des fers; car il prétendait avoir été ferré; on les voyait, et il est probable qu'il avait eu la patience de s'appliquer secrètement un fer rouge, pour se les imprimer dans le creux de la main et sous la plante des pieds. Cet original logeait, par goût, par similitude, par convenance, tous les charlatans, tous les opérateurs, tous les jongleurs, tous les escrocs, tous les mauvais sujets, tous les coureurs qui passaient par la ville. Il y avait alors chez lui un Jeu de banque, qui consistait à piquer dans un gros livre in-4°, sur les feuillets duquel était inscrit de cent en cent pages un lot; les autres feuillets, au lieu d'un lot, contenaient ce que le joueur devait donner au banquier. C'était peu de chose, puisque toutes les sommes réunies de quatre-

vingt-dix-neuf feuillets défavorables ne faisaient que le double de celle du lot gagnant. On jouait en piquant une épingle dans le livre fermé; on ouvrait aussitôt, et le joueur payait au banquier ou recevait de lui. Ce jeu nouveau eut beaucoup de vogue dans une ville où l'on n'a pas de spectacle, où l'on n'aime pas à lire, et où l'inutilité d'un bourgeois est considérée comme une sorte de noblesse. Le banquier, nommé ou surnommé Renard, fit assez bien ses affaires les premières semaines. Il avait avec lui sa femme, ses deux filles déjà grandes, un singe et le frère de sa femme, appelé François, qui tous lui servaient d'acteurs et d'actrices, quand il fallait baladiner dans les grandes villes. Le singe était sans contredit le premier et le meilleur acteur de la troupe.

Degout, depuis l'arrivée de la famille banquiste, ne paraissait presque plus à l'imprimerie; il passait tous son temps avec ces escrocs, et les achalandait par ses paris contre eux, qu'il perdait tous, et dont ils le dédommageaient. La raison de cette turpitude, c'est qu'il était devenu amoureux de la plus jeune des filles de Renard. Bien sûr que ces trois femmes n'étaient pas des Lucrèces, il choisit la manière d'être heureux la plus expéditive. Il badinait souvent avec Suzon la cadette, avec Marthon l'aînée, quelquefois avec la mère, pour se la concilier, et toujours il paraissait prêt à palper une facile victoire. Un soir il proposa discrètement à Suzette de le recevoir dans sa chambre. La petite personne,

qui ne vit pas la proposition accompagnée d'un certain éclat, se moqua de lui, en paraissant consentir; elle ne l'aimait pas d'ailleurs; il était laid et louche. Degout ne crut pas s'exposer en prenant au sérieux l'ironie de sa belle. (Aurait-il ignoré qu'il n'est pas de femme qui se défende aussi victorieusement qu'une catin non payée?)... Suzon couchait seule dans un cabinet sur l'escalier; Degout s'y glissa. Suzette vint se mettre au lit, et à peine endormie, elle se trouva serrée dans les bras d'un homme velu. Ce qui était un charme pour la voluptueuse Saint-Paul, fut un effroi pour Suzon; elle crut que c'était le gros singe!... Elle se débat... elle pousse des cris épouvantables... Degout se fit connaître enfin : — « C'est votre ami... c'est votre ami »... lui disait-il à voix basse, « vous savez bien que vous m'avez » promis tantôt?... » Suzette, encore plus effrayée après avoir reconnu Degout, n'en poussa que des cris plus horribles, appelant son oncle François, le plus proche voisin de son cabinet. François arrive, ayant aussi dans l'idée que c'était le singe, dont on avait déjà préservé l'aînée; mais... dont on n'avait pas aussi heureusement garanti la mère... Ainsi, heureusement pour Degout, ne voulant pas estropier son camarade de théâtre, parce qu'il coûtait cher et que, d'ailleurs, il était excellent comédien, il jeta sur Degout une sorte de filet, dans lequel on avait coutume de contenir le terrible animal, lorsqu'il était dans sa fureur érotique. L'ayant ainsi enveloppé, sans le voir, il le tira hors du cabinet sur le

carré, où pour le calmer, il lui administra, suivant l'usage, en ces occasions, une centaine de coups de fouet. Degout hurlait. Sa voix ressemblait apparemment à celle du singe, ou François ne l'écoutait pas... Toute la maison éveillée monta, Renard, sa femme, les imprimeurs, les étrangers ; Anieli arriva le dernier avec de la lumière : — « Qu'es aquo ? » Perchè ? perchè ?—Notre maudit singe, » répondit François, « est entré dans le cabinet de Suzette... » Si je ne m'étais pas éveillé, il l'aurait écouffée ! » A l'aide de la lumière on voulut examiner la figure que faisait le singe, et l'on vit... Degout en chemise !... Alors la fureur de Renard, de sa femme et de François redoubla; ils voulaient assommer le ribaud à coups de manche à balai. — « Ouno mo- » mento ! » leur disait l'hôte, « ouno momento !... » Allez boir si bostré singe est chez loui ? Allez » boir ! allez boir ! — Hé ! » lui dit Renard, « qu'allez-vous nous conter ? Ne voyez-vous pas ce » que c'est ? — Cé qué c'est, cé qué c'est ? C'est » oun homme; jé lé bois comme bous; mais céla né » dit pas qué cé n'estait pas bostré singé ! Allez » boir ! allez boir !... Bostré singé n'est peut-être » plous à bous ?... Allez boir !... Je bous plains, s'il » est rédébénou homme ! Allez boir, allez boir ! » La gravité grotesque du personnage, en pet-en-l'air comme un véritable Pantalon, fit éclater de rire tout le monde. Les camarades de Degout, qui le voulaient délivrer sans bruit, pressèrent Renard et François d'aller voir leur singe, et dès qu'ils eurent

tourné le dos, on délivra Degout, qui se sauva dans son lit, moulu de coups... Le singe ne se trouva pas dans sa loge; Renard, sa femme et François revinrent très effrayés! — « Hé vien? hé vien? hé » vien? » leur répétait glacialement Anieli, « que » bous disais-je-t-il!... Hem! hem! » Il faut dire ici que Lantrade, entendant Anieli répéter si souvent : — « Allez boir bostré singé! » l'avait tiré par son pet-en-l'air, et qu'Anieli lui avait adroitement donné sa double clef du singe. L'imprimeur avait été le prendre, avec les précautions qu'il connaissait, et l'avait mis dans la chambre de son maître, qu'il avait trouvée ouverte. Le singe, devenu libre, dès que Lantrade l'eut abandonné, alla au lit de Marthon qui n'était pas montée avec tout le monde. En sentant le singe, elle fit un cri épouvantable, auquel volèrent Renard, sa femme, François, et tout le monde. Marthon avait déjà plusieurs égratignures, lorsqu'elle fut secourue; on jeta le filet sur le véritable singe et tous les incrédules ne surent plus que penser. Anieli soutenait que c'était toujours le singe *rédébénou* homme et *rédébénou* singe, et les faits déposaient pour lui. Bref, on reconduisit le singe dans sa loge, dont on trouva la porte ouverte. Ce qui fournit à l'hôte de nouvelles preuves, dont il argumenta fortement, non seulement en faveur du singe-homme, mais de lui âne-homme. Il eut la gloire de persuader deux vieilles femmes et trois petits enfants. Tout tranquillisé, on se recoucha.

Voilà le sujet de la Satire. La matière en était

belle! Rütot, le lendemain, en me racontant cette véritable *Nuit de Straparole*, m'engagea vivement à la mettre en vers. J'eus bientôt rimaillé des faits aussi plaisants; mais, le travail achevé, je sentis combien il était peu convenable de tourner en ridicule d'une manière sanglante un ouvrier de la maison qui avait sur moi cette priorité sacrée, première et seule origine légitime de la propriété. Je la lus à Rütot seulement, et je tâchai que Degout n'en fût pas instruit. En voici quelques vers :

O Ciel! qui l'aurait cru! l'aimable volupté
Jamais fut-elle unie à la brutalité?...
A peine dans son lit s'était mise Silvie,
Que Morphée amoureux l'avait tôt endormie.
Déjà, pour éviter l'incommode chaleur,
Elle avait repoussé ce qui fait pesanteur.
Un bras de neige, un sein, sa cuisse potelée,
Par le tact, sans les yeux, parlaient à la pensée!...

C'en est assez pour d'aussi mauvais vers, sans coloris, sans images, parce que je n'avais jamais rien vu, et que n'ayant aucun usage, je ne pouvais avoir ni grâces, ni correction, ni le sentir du vrai beau.

Une singularité, c'est que la veille, 16, j'avais, de moi-même, fait une autre SATIRE *contre* ou *sur* TOURANGEOT, mais bouffonne, pour tourner en ridicule certaines expressions qu'il employait au lieu des véritables :

Faut, Messieurs, en deux mots, vous tracer une image
Du contraire parfait du Gallique langage.

Primo : sans nul égard, et sans rien ménager,
Pour dire ce qu'on mange, et l'acte de manger,
Méprisant le mot *fripe*, et celui de *pâture*,
Fièrement il vous crache un brillant *vivature*.
Son génie abondant fait tous les mots pareils,
Et souvent, pour *concile*, il prononce *conseils;*
Pour *secret* un *soupçon,* et pour le *patrimoine*,
Patriarche est le mot qui lui paraît idoine...

Voilà tout ce que je pouvais. Un jeune homme né à Paris, avec égalité de mérite, aurait beaucoup mieux fait... Ces deux pièces sont les seules de ce genre qui me soient échappées.

Le 23 Septembre, je fis une ACROSTICHE pour Rütot, qui l'envoya, dans une lettre de sa façon, à la veuve *Duguet*, dont il était amoureux. Elle se nommait FANCHON, et l'air est celui de Madelon :

F lore des fleurs est la déesse;
A votre teint rien n'est pareil :
N 'éconduisez pas ma tendresse,
C harmant objet, et mon soleil!
H a! si jusqu'à mon cœur
O n voulait bien descendre,
N ul n'en serait vainqueur,
Par ses beaux yeux :
Quelle autre peut le rendre
Heureux?

J'eus le plaisir d'entendre souvent chanter à Rütot ce pitoyable couplet : la beauté de sa voix déguisait la dureté des vers.

Je fis quatre petites pièces en Octobre. Je commence par les trois dernières, qui sont adressées à une Inconnue, de Paris. Voici à quelle occasion. J'avais fait un voyage à Sacy, aux environs des vendanges. Un vieillard, appelé Môdîné (le même dont j'ai déjà dit un mot), originaire de Sacy, d'où il était parti en polisson, s'était enrichi à Paris. Il estimait ma famille; mon grand-père lui avait donné l'argent de son voyage, et il regardait Pierre Restif comme l'auteur de sa fortune. Cet homme, voulant témoigner sa reconnaissance à mon père, lui proposa de marier l'aîné de ses fils du second lit, avec une fille très riche de son voisinage. J'arrivai le jour même de cette offre obligeante. Ma vue confirma Môdîné dans ses bonnes dispositions : il s'expliqua, en disant que la jeune personne était une fille unique, appartenant à de bonnes gens, qui seraient charmés de faire le sort d'un jeune homme de province, dont la famille les honorât, et qui joignît les principes aux bonnes mœurs. Mes parents ne pouvaient manquer de goûter ce projet, puisque je ne leur avais pas encore parlé de M[lle] Fanchette, ni des vues si obligeamment exprimées en dernier lieu par Madame Parangon. Je fus moi-même séduit par le portrait de l'héritière Parisienne; j'envisageai, dans le lointain, un changement de situation avantageux, et l'orgueil, l'orgueil qui se mêle à tout, me persuada que la fortune, en me favorisant, prouverait à mes Belles qu'elles ne faisaient que me rendre justice, et je jouissais fatuitement d'avance de leurs regrets. Cette idée

me riait parce qu'aucune d'elles (Madame Parangon exceptée, si elle eût été fille), ne pouvait remplir mon cœur tout entier. Je montrai beaucoup d'empressement à seconder les vues du vieillard Môdîné, qui promit un succès prompt et facile. Mes bons parents enchantés lui marquèrent des égards dont il fut à la fois confus et comblé. Je remis à un autre voyage à parler de Mlle Fanchette... De retour à la ville, je versifiai pour ma maîtresse inconnue. On ne saurait dire que ce fut ici une véritable infidélité : l'on ne préfère point ce qu'on ne connaît pas. J'étais mal à mon aise par trois raisons : la première, parce que j'avais du tempérament, et que ma délicatesse naturelle, mes principes, m'empêchaient encore de le satisfaire, comme Tourangeot ou Jean Lelong, avec toutes les servantes du quartier... La seconde, c'est que j'étais alors privé de celle qui eût rempli mon cœur comme épouse, si j'avais pu l'obtenir; car j'aurais encore alors préféré la main de Jeannette à celle de Mlle Fanchette elle-même ! Mais comment aller à elle, malgré mes frères, malgré mes parents, malgré les siens, et, j'ose le dire, malgré la raison? car je ne recevais aucunes nouvelles de Marguerite Pâris, qui seule aurait pu me protéger; et je n'osais lui écrire, de peur qu'elle n'existât plus, et que ma lettre ne fût renvoyée à mes frères. La troisième raison, et la plus forte, c'est que je souffrais quelquefois horriblement de ma jalousie, en voyant Madame Parangon au pouvoir d'un autre! C'est ma jalousie, autant et plus que tout autre sentiment, qui causera ces égarements

multipliés, qui vous étonneront, Lecteur! Avec tant de moyens pour être heureux, alors, je souffrais quelquefois un supplice horrible, dont je cherchais à me soulager *per fas et nefas*, comme disait Gaudet d'Arras, qui s'en apercevait souvent... Sans trois motifs aussi forts, toute ma conduite serait inconcevable. En effet, j'avais Madelon, Manon Prudhot, Edmée Servigné, qui était une autre Jeannette, l'espoir certain d'obtenir Mlle Fanchette : et j'agis comme si rien de tout cela n'existait pour moi!

Je fis d'abord une chanson à ma Belle :

Beauté que j'aime, avant de la connaître,
Des songes es-tu la douce illusion?
Ou serais-tu la franche expression
Du bon vouloir qu'un service a fait naître?
Rien de plus vrai; je verrai la fortune
Changeant mon sort, arrêter mes malheurs,
Et remplacer ses antiques rigueurs
Par la bonace, ainsi que fait Neptune.

Il y a quatre autres couplets, qui ne valent pas la peine d'être rapportés. Suivaient des vers, où je prie *Sophie de m'enflammer*. Viennent ensuite des STANCES, où je lui dis que, sans l'avoir vue, j'unis mon âme à la sienne, par un charme secret, dont je ne puis me défendre. « *Je ne sais pourquoi je suis devenu tendre depuis qu'on m'a parlé de vous; mais une douce langueur s'est emparée de mes sens et vous soumet mon cœur. Je vous vois, Sophie; vous êtes blonde, vous êtes d'une éblouissante blancheur; vous êtes grande; votre*

sourire est enchanteur; c'est la perle orientale que fait entrevoir votre sourire... O Sophie! nom charmant et doux! mon âme s'élance jusqu'à toi; elle plane sur la rue que ma Déesse habite. Elle se nomme Marguerite, et sur les perles vous marchez. Mon âme voit Sophie : en vain je la rappelle; mon âme ne peut plus la quitter. Ho! l'as-tu vue, la belle Sophie?... Mon âme vous a vue : arrivé dans Paris, je vous reconnaîtrai. Mêlez-vous avec vos compagnes, et je vous devinerai. » Tel était le sens de mes Stances, que je donnai à Môdîné, quand il repassa par la ville pour s'en retourner à Paris. Il fut enchanté de mes vers, et surtout d'une ACROSTICHE *(a)*, la première qu'il voyait, composée des lettres de son nom. [J'observe ici que ce nom exprime la pauvreté originaire de celui qui le porta le premier, puisqu'il signifie : *Qui n'a pas de quoi manger.*]

M on cœur qui vous adore, ô charmante inconnue,
O uvre au flatteur espoir tous mes sens enchantés.
D ans la seule Sophie, il me donne cent Beautés,
I rritant les désirs au fond d'une âme émue!
N e me néglige pas, ô toi, mon protecteur!
E t dis-lui qu'à l'aimer je mettrai mon bonheur.

Cette platitude parut au vieillard le chef-d'œuvre de l'esprit humain. J'ai su qu'il avait remis mes trois

(a) Restif fait *acrostiche* du féminin, et comme ce mot revient souvent dans la suite, nous ne corrigeons pas.
(N. de l'Éd.)

pièces à Sophie, qui les admira; cette jeune personne, naïve sans doute, fut persuadée que je l'aimais, sans l'avoir vue, et elle tâcha de m'aimer aussi, en se faisant faire mon portrait par le vieillard. Tout allait bien jusque-là. Mais le temps des bals de la Saint-Martin étant arrivé, Sophie dansa comme toutes les jolies filles de Paris. Un élégant danseur lui plut et la fit si bien danser, que malgré les parents et même malgré la jeune personne, qu'une plus ample connaissance avait dégoûtée, on fut obligé de la lui donner. Il avait été question de cacher ce malheur, et de continuer à me cultiver. Les parents le voulaient bien; Sophie le désirait; mais une tante dévote fit tant de bruit, qu'on craignit, et le scandale, et que M. Môdîné ne fût instruit, puisqu'on ne pourrait garder le secret nécessaire. On maria Sophie, dont le joli danseur dissipa la dot. Je termine tout d'un coup cette petite aventure, qui me donna un peu de chagrin; j'étais dans une trop grande fermentation, lorsque j'en appris le dénoûment. Hé! pourquoi aurais-je été vivement affecté? Je n'étais plus à moi-même. Jeannette occupait le fond de mon cœur, et m'empêchait de le donner tout entier. Madame Parangon possédait mes sens, mon enthousiasme, mon goût, ma vanité, ma reconnaissance, ma vertu, mon honnêteté, toutes mes qualités, toutes mes passions; tantôt elle excitait tumultueusement l'orage des désirs impétueux; tantôt elle me pénétrait de respect pour sa vertu; j'admirais frénétiquement ses perfections; tantôt (et c'était le plus souvent) je luttais

péniblement contre ma fougue amoureuse, ou contre le bon propos de la surmonter... Madelon me charmait par une sorte de ressemblance avec Madame Parangon, moins par la figure que par le costume de dame... Edmée me séduisait, comme l'image de Jeannette, par la modestie, la taille, les manières et la mise; c'était Jeannette que j'adorais en elle. Madame Parangon elle-même, par le genre de sa beauté, ressemblait à Jeannette plus encore qu'Edmée; c'était le même teint, le même sourire; habillées de même, on les aurait prises pour les deux sœurs. Colette et la jeune Edmée m'attachaient si véritablement à Jeannette que jamais, pendant tout le temps que je les aimai, je ne cessai de sentir tressaillir mon cœur au souvenir de la belle Rousseau, de m'occuper par intervalles (et jusque dans ces derniers temps), de la chimère d'un heureux mariage avec elle; en un mot, je ne l'aimais pas moins que lorsque je l'aimais seule; elle était pour moi le type de la beauté. Ce que je dis là n'est pas aussi rare, aussi extraordinaire qu'il le paraît d'abord! Combien d'hommes qui, s'ils rentraient en eux-mêmes avec autant d'attention que je scrute mon propre cœur, trouveraient qu'ils n'ont jamais aimé qu'une femme, quoiqu'ils en aient recherché, possédé plusieurs! C'était toujours le goût pour la première aimée, son genre de beauté, qui rendait les autres aimables... Qu'on ne soit pas surpris de ce qui va m'arriver, relativement à Madelon Baron; les sens et le désir du mariage m'entraînaient. Je

l'éprouve encore, ce désir du mariage : aujourd'hui 16 Nivôse (6 Janvier 1794), attaqué en divorce par l'infâme Agnès Lebègue, je médite une lettre pour demander en mariage Jeannette Rousseau, née le 19 Décembre 1731.

Une autre pièce de vers fut commencée à Sacy, le 9 Octobre, pendant les vendanges. Elle me fut inspirée par le mépris qu'ont assez ordinairement les jeunes gens de village qui ont séjourné à la ville pour les figures hâlées des jeunes filles qu'ils trouvaient jolies auparavant. Le teint délicat de Madame Parangon, de Mlle Baron, de Manon Prudhot, d'Edmée elle-même, quoique vigneronne, me faisait paraître grossiers les robustes attraits de mes jeunes compatriotes. Je formai le projet peu galant de les instruire de mes nouvelles dispositions à leur égard. Je commençai ma pièce, intitulée, ÉLÉGIE *sur les Beautés Saxiates*, et j'en avais déjà fait plus de cinquante vers, lorsque je fus obligé de chanter la palinodie. Un riche paysan, surnommé *Caquet*, et dont le vrai nom était *Bourdillat*, avait mis en apprentissage, à Vermenton, pour la couture, sa fille *Marguerite*, dont les beaux yeux, la chevelure dorée, la charmante figure, la taille parfaite changèrent absolument mes idées sur l'éclipse totale des attraits de Marie Fouard, Agathe Tilhien, Nannette Piôt, Reine Miné, etc. Donnons une idée de ces vers :

Séjour que j'ai quitté les yeux mouillés de larmes,
N'as-tu rien conservé de tes antiques charmes?

Hé quoi? n'offrais-tu donc à mes sens enchantés,
Quand je vivais chez toi, que de fausses Beautés?
Le sort qui me poursuit par mille et mille erreurs,
Pour de jeunes attraits m'offrait-il des horreurs,
Lorsqu'à mes yeux cillés, pleins d'une ardeur profane,
Ayant tous les appas, il offrit Marie-Jeanne?

Je m'arrête à ce blasphème... du 9 Octobre. Voici maintenant la palinodie; 26 Décembre :

Ha! quels doux mouvements ce sourire enchanteur
A depuis élevés dans mon sensible cœur!
Au moins de mon amour je ne fais point mystère;
Si je forme un désir, c'est celui de vous plaire...
Je suis rêveur, pensif, quand je ne vous vois pas;
Mais dès que j'aperçois vos ravissants appas,
Un trouble inexprimable, en chatouillant mes sens,
Annonce en mon vainqueur la fraîcheur du printemps.

Le reste était en prose : « *Ciel! que vois-je? Que de charmes? D'émotion et de joie je sens couler des larmes... Quelle est cette jeune bergère, cette naissante Beauté, dont la taille légère le dispute à celle des Nymphes des forêts? C'est Perle. O ma Patrie! console-toi*, etc. »

Au mois de Novembre, qui est celui de ma naissance, je fus souvent en verve. Je trouve une petite pièce datée du 1er et finie le 3 : c'est un Éloge de Thérèse Lalois, qui quêtait alternativement avec Emilie Laloge à Saint-Renobert. Ces deux jeunes personnes étaient d'Ouanne, village à quatre lieues d'Auxerre, le même où est mort, en 1776, mon ami *Jean Renaud*, en recueillant la succession du

curé son frère. Il n'est guère possible de donner une analyse de ces vers; c'est une DESCRIPTION très licencieuse, effet d'un tempérament robuste, réveillé par mille causes. Cette effervescence influait sur mon cœur et le dépravait; la fièvre trop ardente corrompt enfin les humeurs et tue le corps. Enfin voici quelques-uns :

Toi, Dieu, qui me régis dès ma plus tendre enfance,
Qui m'as toujours soumis à ta douce influence,
Charmant Fils de Vénus, j'invoque ton secours;
Tu dois être Apollon, au chantre des Amours.
Viens! présente à l'amant, et fidèle et discret,
Du temple de Cypris l'autel le plus secret!

Toi-même sois le peintre, à ces tetons d'albâtre,
De ma bouche sucés, que ma langue folâtre...
Peins la rose en bouton décorant son portail,
Ces * bruns et bouclés, ces ** de corail, etc. (*a*).

Il ne m'est pas possible d'aller plus loin. Et cependant ces vers extrêmement libres, où rien n'était ménagé, étaient tous donnés à Madelon, la seule personne qui les lût et qui les recevait en souriant.

Le 5 Novembre, je fis encore des vers à Mlle Lalois accolée avec Mlle Laloge, leur jurant en commun une fidélité à toute épreuve. Je les envoyai par

---

(*a*) Ces ποιλς bruns et bouclés, ces λευρες de corail.
(N. de l'Éd.)

Bardet, après en avoir fait copie pour Mlle Baron.

Oui, Laloge et Lalois, en ces heureux moments,
M'enflamment toutes deux par leurs appas naissants;
Je veux les réunir, que mon cœur les confonde,
Puisqu'en elles je n'ai qu'une brune, une blonde.

Mlle Baron rit de cette idée, que je n'avais qu'une maîtresse parce que je n'adorais qu'une blonde et qu'une brune.

Ce fut le soir du même jour que je commençai mon fameux Poème du SÉJOUR DES GRACES, dans le genre de celui qui m'avait causé tant de préjudice et de chagrins à Courgis! Je lui destinai un cahier que j'intitulai *Tertius Codex*. Je ne me proposais rien moins que de faire une galerie de portraits de toutes les jolies personnes de la ville, sans exception. Je commençai par les pensionnaires de Madame Hardouin, parce que c'était sa maison que j'appelais singulièrement : *le Séjour des Grâces*. Mlle LALOGE était l'héroïne du Ier Chant; THÉRÈSE LALOIS, du IIe; JULIE DUGRAVIER, du IIIe; PHILIS HOLLIER, du IVe; MADELON BARON, du Ve; MAINE BLONDE, du VIe; BERDON BARON, du VIIe; ANNETTE BOURDEAUX, du VIIIe; Mlle CAROUGE, du IXe; XÉRINE LEGUEUX, du Xe; la délicate DHALL, du XIe; et les deux sœurs BOURDILLAT, du XIIe. Je rendrai compte de ce qui fut exécuté de ces différents Chants, à mesure que l'occasion s'en présentera. Je ne vais qu'à la fin de 1752. Je ne parle pas de douze autres Chants, mis depuis seulement en projet.

Voici d'abord une ACROSTICHE, qui dédie le SÉOJUR DES GRACES :

ACROSTICHE : *A Mademoiselle.*

L 'Amour le commanda, et mes sens toujours prêts
A bien exécuter ses aimables décrets,
L aissent tout autre soin pour le Séjour des Charmes :
O n va me voir d'Amour pour plume avoir les armes...
G énéreuse et bravant les périls, les alarmes,
E n vous, ma belle amie, on voit tous les attraits.

Voici maintenant le début du Poème :

Palais de la Beauté, Séjour où l'on dépose
De vingt jeunes tendrons la fleur à peine éclose,
De peur que des mondains l'exemple dangereux
N'empoisonne leur cœur naïf et vertueux :
Des Grâces, de Vénus, votre enceinte tranquille
Est aujourd'hui le temple et le charmant asile.
Amour! Seconde-moi! C'est ici l'arsenal
D'où tes traits aiguisés portent le coup fatal!
Que ta brûlante ardeur aux flèches me subroge,
Pour dignement chanter l'élégante Laloge!...

Je l'ai déjà dit, l'obscénité du reste de ces vers, plutôt l'effet du manque de goût que de l'immoralité, m'empêchera presque toujours de les rapporter; lorsque j'en serai parvenu à leurs époques, j'en donnerai le sens. Cet ouvrage n'ira pas plus loin que le 11 Mars 1753, jour terrible. En me le rappelant, et tout ce qui a rapport à Madelon Baron, à cette fille trop tard bien connue, et que Gaudet

d'Arras me calomnia, qu'il me peignait comme elle l'a été dans le PAYSAN PERVERTI, mes larmes coulent et le remords me déchire encore!... O Madelon! fille aimable et digne d'un meilleur sort! pardonne! oh! pardonne! J'ai trop expié mes torts... Combien je t'ai pleurée!... Et je te pleurerai jusqu'à mon dernier soupir!... Revenons aux faits.

Après avoir découvert la demeure d'Edmée, j'allais tous les dimanches sur le rempart des Bénédictins, à l'heure où elle sortait pour la grand'messe, ou pour les vêpres de Saint-Loup, sa paroisse. Je me cachais pour la voir passer, soit derrière les haies, soit dans le parvis de l'église Saint-Germain. Je n'osais lui parler, par bien des raisons! Il y avait longtemps que je ne l'avais vue : me reconnaîtrait-elle? Ne serait-elle pas en colère de mon oubli, de ma négligence? Que pouvais-je lui offrir, moi, qui comptais pour lors sur mon inconnue de Paris, sur Mlle Fanchette, sur Madelon Baron, depuis sa chanson, où elle avait ajouté des choses si flatteuses pour moi?... Je craignais d'ailleurs de faire parler le monde : on sait comme il est, dans les petites villes de province, dont l'absence des spectacles rend les habitants casaniers, amateurs de frivolités, de niaiseries, etc. Moi, qui voyais familièrement des demoiselles élégantes, si l'on avait su que je parlais à une petite vigneronne, que je me promenais avec elle, on l'eût trouvé mauvais; les *demoiselles* m'eussent raillé; elles se fussent trouvées humiliées, quand je les aurais abordées; car telle était l'ancienne

aristocratie : elle pesait de la Noblesse sur les Bourgeois ; de ceux-ci sur l'Artisan, et de l'Artisan sur le Cultivateur. Ainsi donc, attiré d'un côté par un charme irrésistible vers l'image de Jeannette Rousseau, je me contentais de la voir, d'éprouver, en la voyant, une sensation délicieuse, et je ne lui parlais pas. Sans des explications continuelles, ma conduite serait incompréhensible. Edmée m'avait sans doute aperçu : mais timide et modeste, cette aimable fille n'en avait pas fait semblant. Catherine, sa sœur, n'était pas aussi timide : elle me remarquait depuis quelque temps. A la fin, elle m'attendit, au détour du chemin étroit qui conduit au rempart, justement devant la maison de son frère. Elle me regarda en souriant. Je ne lui parlais pas; elle se détermina donc à commencer : « C'est Monsieur que nous » avons vu en Vaux, ma sœur Edmée et moi ? — » Quoi ? Mademoiselle Catherine, vous me recon- » naissez ? — On n'oublie pas les personnes hon- » nêtes. — Je suis bien flatté de votre ressouvenir ! » — Vous passez assez volontiers dans notre quar- » tier ? — Oui : cet endroit est solitaire, sans être » trop éloigné; j'y viens lire, et prendre l'air. » Edmée, que je n'avais pas encore aperçue, était dans le fond de la maison, avec sa belle-sœur : — « Ma petite, » lui dit Catherine, « viens donc ! voilà » ce Monsieur de Vaux qui nous fit tant de politesses » quand nous étions avec Madame Châtelain ! Dis- » lui donc bonsoir. » Edmée parut en rougissant, moitié cachée par sa belle-sœur, qui l'accompagnait;

ses beaux yeux noirs étaient baissés, et ses joues demi-voilées par ses longues paupières. Qu'elle était belle! que j'aurais été heureux, si mon cœur avait été libre!... Elle me fit une révérence profonde; je la saluai en l'embrassant. Elle était tremblante. Je fus attendri, comme jamais je ne l'avais été. Un bras passé autour de sa taille, je lui dis quelques douceurs. Catherine et la belle-sœur nous laissaient causer; mais j'entendis cette dernière qui disait à Catau : — « Oui, va ! ce sera pour elle ! » Je me retournai : — « Si j'avais une fortune à lui » offrir, elle serait ma femme demain. » Mais je » suis pauvre, sans état; que lui offrirais-je? Ma mi- » sère? » A ce mot, Edmée leva sur moi ses yeux humides; son regard fut si touchant!... O mon âme, je ne ne pus te contenir dans mon sein! tu bondis! Je sentis qu'Edmée avait toutes les vertus, unies à la tendresse!... Edmée ne parla pas; elle me regarda. Mais Catherine, la bonne, la franche Catherine, frappa dans ses mains : — « Hô ! ma p'tite » sœur! tu l'aras! tu l'aras! Nous arons quecque » chose, s'il n'a rien, lui!... Tout ce que je crai- » gnais, moi, c'est qu'il ne fût riche! » Je quittai la main d'Edmée, pour aller me jeter au cou de Catherine : je pleurai; elle pleura, la bonne fille!... Edmée était dans un embarras à ne savoir que devenir : mais qu'elle était charmante!... Je revins à elle, et lui prenant la main que je baisai : — « Ja- » mais, » lui dis-je avec une sorte d'effroi, « je ne » serai à vous ! Jamais vous ne serez à moi!... Je

» ne suis pas fait pour être heureux, et vous êtes » destinée à l'être! — Qui en empêche ? » dit Catherine d'un ton pénétrant qui ne lui était pas ordinaire. — « Je vais vous le dire, filles dignes d'au-» tant d'estime que vous avez de vertus et de » beauté; et vous verrez que je suis honnête garçon » en vous parlant comme je vais le faire. Depuis » que j'ai entrevu M[lle] Edmée, le jour qu'elle » chanta le couplet : *Ombrages frais*... — Ha! c'est » lui qui t'a répondu! » s'écria Catherine; « je » m'en doutais quasi! » Edmée rougit encore, et cette découverte parut lui faire plaisir... Je continuai, sans presque m'interrompre: « C'est pour » elle seule que je reviens tous les dimanches et » fêtes dans ce quartier solitaire... C'est vous dire » qu'elle ne m'est pas indifférente!... Mais voici ma » situation. Je suis de village, et fils d'un père » qui a quatorze enfants; on m'a fait renoncer aux » travaux de la campagne, faute d'avoir un bien » suffisant à m'y donner à cultiver; j'ai pris un » métier à la ville : celui que j'ai choisi me con-» damne à rester compagnon toute ma vie. Il ne » peut y avoir ici qu'un maître; s'il me renvoie, ou » qu'il ne juge pas à propos de beaucoup travailler, » je suis obligé d'aller ailleurs, et ma compagne » aurait le désagrément de courir de ville en ville, » comme une aventurière. Un pareil sort n'est pas » digne de Mademoiselle Edmée... Et si... (l'idée » m'en fait frémir!) obligé de passer plusieurs villes » sans y trouver d'ouvrage, l'argent venait à man-

» quer?... Non, non, je n'ai pas un état assez sûr » pour être heureux avec elle, et elle heureuse avec » moi... Et si, loin de son pays, je devenais ma- » lade?... si je mourais?... Ne parlons plus d'un » mariage, qui ferait son malheur... Ha! que n'ai- » je un sort indépendant, assuré! je me renferme- » rais dans votre quartier, dans votre classe; je se- » rais vigneron à mes heures de loisir; je ne profi- » terais de mon instruction que pour charmer ma » solitude et la vôtre, par la lecture des chefs-d'œu- » vre Français... Un autre n'envisagerait que lui- » même, et vous aimant avec passion, comme je le » fais, ne songerait qu'à se satisfaire; le reste l'in- » quiéterait peu. Mon apprentissage doit encore » durer deux ans et demi; l'on ne pourrait pas con- » clure avant ce terme, et peut-être profiterais-je » de cet intervalle pour chercher à triompher de » son innocence et de sa candeur. » Je me tus. Un silence profond régna pendant quelques instants. Edmée abandonnait une de ses mains dans la mienne; je tenais de l'autre celle de Catherine. Celle-ci me regardait; la belle-sœur avait l'air surpris. Edmée tenait ses yeux fixés sur le carreau. — «Que » dis-tu à ça, ma petite sœur? » demanda enfin Catherine... Silence... — « Et vous, Mademoiselle » Catherine? » lui dis-je à mon tour. — « Ho! » moi, je sais bien ce que je répondrais pour moi. — Hé bien, quoi? » lui dit sa belle-sœur. — « Ha! » je répondrais que ça n'y fait rien : quand on » s'aime, on s'aime; et c'est bien fort!... Mais je

» ne parle que pour moi. — Mademoiselle Edmée » sent la force de ce que je viens de dire, » repris- » je... — « Si vous l'aimez, et qu'elle vous aime, » reprit encore Catherine, « on s'aide l'un l'autre à porter les embarras de la vie. — « Non! » dit enfin Edmée en retirant sa main de la mienne; « non! » un homme se tire seul d'une situation pareille, et » une femme ne ferait que le mettre au déses- » poir! » Elle se tut... Je la crus fâchée.— « Aima- » ble fille! » (lui reprenant la main), « je sens tout » ce que je perds!... Si vous saviez comme vous » m'avez occupé sans cesse! Si vous saviez pour- » quoi je n'osais vous revoir? comme je revenais » malgré moi journellement sur ce rempart, après » vous avoir reconnue! comme je vous suivis un » soir à la promenade, le même où je fis entendre » l'air d'Hébé!... Non, je n'ai pas le courage de » chercher à vous rendre malheureuse, pour me » satisfaire! —Ne dites pas ça, » reprit-elle, « pour » m'empêcher de vous en vouloir!... Non, Mon- » sieur Nicolas, je n'en suis pas capable!... bien au » contraire!... Et je vous dirai ce que sait bien ma » sœur, à qui je l'ai dit cent fois, depuis Vaux, et » surtout depuis que je vous revois dans notre » quartier : quand jamais nous ne nous serions de » rien, aucun homme ne me sera... comme vous » m'êtes... Je lâche ce mot, un peu libre, à cause » de votre honnête sincérité, et parce que j'ai en- » tendu parler de votre famille, et de vous-même, à » Monsieur *Pifou* le tonnelier, qui est de Vermen-

» ton; d'après quoi je suis sûre que vous ne pou-
» vez chercher à me tromper. Et tant s'en faut que
» je vous en veuille, que, par la suite, je dirai jour-
» nellement : Voilà l'honnête garçon qui m'a dit la
» vérité : il est le seul qui en ait fait autant; et il
» sera le seul à jamais pour qui j'aurai une estime
» entière... »

Mon Lecteur, vous avez une âme, et vous connaissez la mienne? Jugez des mouvements de mon cœur! Tout fut oublié; je ne voyais plus qu'Edmée... Mais admirez mon sort, qui souvent tient du romanesque! Madame Parangon vint à passer en ce moment, avec Manon Bourgoin, Manon Gauthier, une dame Corhaux, et la fille aînée de cette dernière, jeune personne peut-être trop belle pour être aimable. On parlait de moi. — « Monsieur d'Arras
» m'a dit, » contait Manon Bourgoin, « que Mon-
» sieur Nicolas vient lire souvent le dimanche sur
» ce rempart. En effet, cet endroit est tranquille et
» solitaire. — Mais, » dit la jeune Corhaux, « il
» y doit être assailli par les lézards! Voyez donc,
» Mesdames, comme ils courent au soleil, sur ces
» vieux murs? — Le lézard est l'ami de l'homme, »
lui dit sa mère. — « Lui, peur des lézards! » dit Colette. « Dans notre pays, il court après les ser-
» pents, les attrape et les tue... — C'est Madame
» Parangon! » dis-je aux trois sœurs; « je vais me
» glisser par votre jardin, et ces dames me trouve-
» ront lisant. » Je sortis par une porte de derrière, je traversai la haie, et j'allai m'asseoir près du rem-

part, sur un gazon encore vert, le long duquel on devait passer. J'affectai l'air concentré dans ma lecture, lorsqu'on m'aperçut, et j'entendis la jeune Églé Corhaux qui disait : — « Le voilà! — Hé » oui! » répondit Manon Bourgoin. — « Ne lui » parlons pas! » dit Colette; « à moins qu'il ne » nous aperçoive. — C'est un jeune homme bien » sage! » disait Manon Gauthier en passant; « mais » sa's-vous qu'il est mon cousin?... Je ne m'en » doutais guère, lorsqu'il vint en apprentissage » avec son âne, qu'il me demanda la permission » d'aller entretenir un moment dans la soirée... » Comme on se trompe aux apparences! je croyais » que l'âne et l'apprenti étaient les deux frères! » Ma cousine rit seule de sa remarque; mon œil hypocrite plongeait en dessous; je voyais et j'entendais tout. Les dames passèrent, et je fus censé ne pas les avoir aperçues, encore que Manon Bourgoin se fût avancé si près du bord, que, si j'avais levé les yeux, la direction de mes regards aurait été sous ses jupes. Je courus aussitôt à l'une des embrasures fusilières du parapet, pour les voir sur la promenade. Les grâces de Colette m'enchantèrent; Églé Corhaux, née Parisienne, m'offrait l'image de Mlle Fanchette; je m'enflammai plus que jamais pour les deux sœurs, et, au lieu de retourner auprès d'Edmée, je regagnai notre maison.

Je trouvai Manon Prudhot à sa porte. Nous ne nous parlions plus, depuis que j'avais paru négliger l'offre d'entrer chez son père : elle m'évitait, et je

ne la recherchais pas. Je la saluais en rentrant, sans m'arrêter. Elle m'appela par un signe de la main : « Vous faites très bien des vers, » me dit-elle, « et » j'en ai vus dernièrement que vous avez adressés » à une demoiselle. D'où connaissez-vous donc » Mademoiselle Paintendre? — Je vous assure, » Mademoiselle, que ces vers, s'ils sont de moi, ne » sont pas pour mon compte : un ami m'avait prié » de les faire, et les a copiés; j'en suis sûr, car il » m'a rendu l'original. — Je croyais qu'ils expri- » maient vos sentiments. — Non, Mademoiselle. — » La personne s'en est plainte, et les a portés à » M. le Curé, comme venant de vous. — On avait » apparemment intercalé des vers ; mais la demoi- » selle les ayant montrés aux demoiselles Baron, qui » en avaient de ma main une copie exacte, elles » m'ont justifié. — Madelon Baron vous justifie » toujours : vous êtes très heureux d'avoir son en- » tière approbation ! Je vous souhaite avec elle tout » le bonheur que vous pouvez désirer. »

Manon Prudhot me quitta la première : peut-être vit-elle dans mes yeux que j'étais impatient de me retirer. J'allai me renfermer dans l'imprimerie, où je me mis à traduire. Ma situation demandait, en ce moment, que je me remplisse des pensées d'un autre, ne pouvant m'entretenir que péniblement avec moi-même. Avant d'aller plus loin, il faut rendre compte en deux mots des suites de la plainte de la fière Paintendre, pour des vers faits depuis plus de six mois, mais dont Breugnot venait d'en-

voyer fraîchement une copie insolente et falsifiée. Le Curé *Salomon* l'apporta, dès le lendemain, à M. Parangon, qui lui rit au nez. En voyant l'écriture, il l'assura que ces rimes étaient de Breugnot, pour lors à Châtillon. Mais comme mon aveu avait été rendu à M[lle] Paintendre, elle avait donné tous ces renseignements, en parlant de la copie faite aux sœurs Baron. Le curé paraissait bien instruit. — « En ce cas, » répondit M. Parangon, « ce n'est » pas la demoiselle qui est offensée, c'est *Phœbus-* » *Apollo*, auquel il est donné là bien des soufflets! » et qui les rendra par des ruades de *Pegasus*! car ces » vers-là sont bien mauvais! et j'aimerais cent fois » mieux, pour l'auteur, qu'ils fussent méchants. » Le pasteur s'en retourna peu satisfait... Quant à moi, je fus vivement réprimandé de n'être pas meilleur poète. Je crus m'excuser en disant que j'avais fait exprès des vers ridicules, pour qu'on fût persuadé qu'ils venaient de Breugnot. — « Ils ne le » sont pas assez, » reprit le rusé Parangon, très bon connaisseur; « ils ne sont que plats, et la platitude » ne fut jamais une malice. » Le soir, comme je sortais, la belle Paintendre était sur la porte avec les sœurs Baron. Elle m'appela : « Garçon ? garçon ? » Je m'éloignai sans lui répondre... A mon retour, Madelon me dit : « Je ne vous l'aurais jamais par» donné, si vous étiez venu à son impertinent ap» pel! — Croyez, Mademoiselle, que j'y aurais été, » sans le respect que j'ai pour vos bontés. » Madelon me donna un petit coup sur la joue, en di-

sant : — « Allez, mauvais sujet... A propos? et » votre chère Prudhote, qui vous a sans doute » grondé, hier? » Je revenais pour lui répondre. Elle me renvoya de la main, en ajoutant : — « Allez, » allez! je ne veux pas vous parler ce soir. » D'où me venaient les bontés de Madelon? Ah! de l'attention que Mme Parangon daignait me donner! C'est à elle seule que je devais tout mon prix! On me croyait du mérite, parce qu'elle paraissait m'en supposer. Telles j'ai vu depuis ces filles entretenues par des voluptueux célèbres exciter l'enchère des gourmets libidineux : tel aussi j'étais recherché des plus aimables personnes, parce que la Déesse de la beauté avait jeté sur moi un favorable regard!...

J'avais avalé doucement la confusion que M. Parangon m'avait faite : mais je voulus me venger de Mlle Paintendre par une chanson que je composai sur les bords de l'Yonne, au-dessous de la corderie de Milon. Elle est sur l'air : *Vous m'entendez bien?* Je tâchais d'y tourner en ridicule la dénonciation au curé : mais je n'attaquais que Mlle Paintendre; je respectais Manon Prudhot à cause de notre ancienne liaison. En voici deux couplets :

Mais que de trouble et de tracas
Cela ne me cause-t-il pas?
On employe curé, vicaire,
Hé bien?
Pour découvrir le téméraire...
Vous m'entendez bien?

Que vous me donnez de chagrin,
Mademoiselle en tendre pain?
Car on dit que vous êtes tendre,
Hé bien?
Jusqu'à... jusqu'à vous laisser prendre...
Vous m'entendez bien?

Je n'irai pas plus loin que cet infâme couplet, si fort goûté par Buisson, et si hors de mes principes! j'en eus des remords... Je perdis le soir exprès une copie de cette chanson, faite de la main de Gaudet d'Arras, qui la corrigea. Ma copie tomba devant la porte de Buisson, qui ne manqua pas de la trouver en rentrant; il ne se coucha pas cette nuit; il éveilla quelques bandits comme lui, qui jouissaient de beaucoup de liberté, et ils allèrent beugler dans la nuit mes couplets, que Buisson s'attribua; car il était avide de cette misérable gloriole. Ils n'oublièrent aucune des fenêtres des personnes qui s'y trouvaient désignées... Mais je reviens au dimanche soir.

Madame Parangon rentra vers les sept heures et demie, avec ses quatre compagnes. Je ne me montrai pas : je travaillai jusqu'à l'instant où Colette me parut seule. Alors je me hâtai de descendre. — « Quoi! vous étiez là-haut? — Oui, Madame. — » Nous avez-vous entendues rentrer? — Oui; mais » vous voyant en compagnie, je suis resté à tra- » vailler. — J'aime votre façon de vous conduire : » elle est unique, mais elle est bonne. — Vous » l'approuvez, Madame; jamais je n'en changerai. — » Nous vous avons vu tantôt. — Moi? Madame!

— » Sur le rempart; votre temps est bien employé! » j'ai foi aux mœurs d'un garçon toujours occupé... » Vous n'avez donc pas besoin de délassement? — » Moi, besoin de délassement, avec la vie douce » que je mène chez vous!... J'ai un père honnête » homme et laborieux, dont les travaux sont plus » rudes, et qui ne les interrompt jamais. — Oui, » Monsieur Nicolas, votre père est honnête homme » et laborieux : on le voit à l'éducation qu'il vous a » donnée; il a quatorze enfants; c'est une grande » charge! Mais presque toujours les nombreux en» fants tournent à bien : j'ai confiance dans votre » avenir. — J'accepte avec transport cet heureux » augure, Madame! —Songez bien que je m'occupe » du projet que je vous ai confié. Tout ce que je » vois me confirme dans ma résolution. — Ha! » Madame! vous voulez être ma protectrice... ma » créatrice!... » Je me tus; mes yeux étaient humides. — « Votre sensibilité me charme... Mais, Mon» sieur Nicolas, vous avez les passions bien vives! » et il faut les régler. — Elles le seront, Madame, » réglées, dès que l'ange aimable qui doit épurer » mes mœurs, les aura toutes réunies dans un seul » lien... Croyez qu'elles le seront... Elles auront un » objet... Mais, jusqu'à ce moment fortuné, elles » vaguent malgré moi; et il est heureux qu'elles » vaguent un peu! car... je ne saurais vous dire » cela. — Je ne vous le demande pas... Ainsi, mes » vues vous font toujours également plaisir? — Leur » exécution est le seul bonheur auquel je puisse

» prétendre... — En ce cas, je ne trouve pas mau-
» vais... — Achevez, Madame... daignez achever...
» Est-ce une permission que vous allez me donner?
» — Je ne sais si elle vous flatterait? — Si elle
» vous regarde, Madame... — Oui. — Elle me flat-
» tera, Madame; elle me comblera de gloire et de
» joie! — Hé bien, je vous la donne : c'est d'aimer
» comme amie et comme sœur, la sœur de votre
» future... Car Fanchette sera votre femme, ou... je
» perdrai la vie auparavant. — La vie! la vie! »
m'écriai-je d'un ton grave et fort... vous ne la per-
» driez pas seule! » J'étais dans une sorte d'égare-
ment en prononçant ces mots; il frappa Madame
Parangon! Mon ton l'étonna! Elle parut se trou-
bler. Elle vint à moi, me prit les deux mains dans
les siennes : — « Qu'avez-vous? » me dit-elle;
» vous paraissez hors de vous? — Deux mots que
» vous avez prononcés m'ont fait voir tout l'Univers
» dans une solitude affreuse! » Elle me quitta les
mains (je crus la voir!), et, levant ses regards vers
le ciel, puis les laissant tomber : — « Ho! le pauvre
» garçon! » s'écria-t-elle... « Monsieur Nicolas...
» sûrement ma jeune sœur sera très heureuse avec
» vous! Si je m'en croyais, je la demanderais à
» mon père; elle demeurerait ici... Mais plus d'un
» obstacle m'a toujours arrêtée... M. Parangon est
» trop empressé... autour d'elle... malgré mes
» remontrances... Il faut différer... Si... l'on vous
» mariait... » (Hélas! ce parti était le seul, et ma
généreuse amie ne le prit pas!... C'est que je ne

devais jamais être heureux!) Le dirai-je? les libres caresses du gros Parangon à la jeune Fanchette, m'effrayèrent : je fus moi-même pour le retard... C'est que j'étais naturellement jaloux; j'ai toujours douloureusement éprouvé cette passion funeste, la fumée et le poison de l'amour!

Tout le monde étant arrivé, notre entretien fut interrompu... Après le souper, Madame Parangon fut emmenée par Manon Bourgoin. Je sortis sur la porte; et je ne vis personne, ni Madelon Baron, ni Manon Prudhot. Je courus jusqu'à la demeure d'Edmée pour lui faire des excuses de n'être pas revenu. L'on était au lit. De retour à la maison, je trouvai dans la salle la jolie Toinette, notre chambrière, qui épelait dans un livre. Elle était charmante! Sa vue calma la fermentation qui m'agitait. Les Morvandaises sont jolies, et surtout bien faites; mais leur éducation est très négligée! Le Morvand est à deux cents ans de la civilisation actuelle : Toinette, quoique d'une famille honnête, ne savait pas lire. — « Vous lisez, Toinette? » Elle ne me répondit pas, et me remit le livre. Je crus qu'elle me demandait une lecture; je ne demandais pas mieux; car pour la première fois, je craignis la tentation avec cette superbe fille. Je lus donc le *Mysis et Glaucé*, roman Grec, imprimé à la maison. Toinette debout, les deux mains appuyées sur les pommes de ma chaise, tâchait de me suivre des yeux. Elle fut attendrie, comme autrefois l'avait été Aimée à la lecture de l'*Épitre d'Ariadne*, mais par un autre motif : je le

répète; Madame Parangon me donnait un prix aux yeux de tout ce qui l'approchait : « Ce que vous » lisez-là, et qui est si beau! est dans ce livre-là?... » me dit naïvement Toinette. « Ho! qu'on est heureux » de lire comme vous! » Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire. Elle s'assit, passa un bras sur le dossier de ma chaise, et je continuai jusqu'à une jouissance énergiquement décrite. En ce moment, ayant regardé Toinette, je la trouvai pâle! elle était presque évanouie... Je m'arrêtai. Elle fit un soupir en me serrant la main et me disant : — « Je ne sais ce qui » m'a prise! Je n'ai jamais été comme ça! » Elle fut ainsi quelques minutes; puis elle parut toute honteuse. On aura bientôt l'explication de ce phénoméne.

Le dimanche suivant, à l'heure où l'on sortait des vêpres de Saint-Loup, j'arrivai dans le quartier des jeunes Servigné. A la place Saint-Germain, je trouvai mes deux cousins *Mairat,* fils de ma bonne tante d'Accolay, qui arrivaient de Paris, où ils avaient travaillé toute l'automne à fossoyer, après avoir conduit des trains de bois flotté. Ils étaient proprement arrangés en hommes de rivière. Ils me saluèrent en me demandant où ils auraient des vêpres? Je leur indiquai la cathédrale, où je promis de les aller joindre dans une heure... Comme ils me quittaient, Catherine, qui sortait de l'église, nous aperçut. Elle avait sous le bras un joli petit livre de Prières, que je regardai : « C'est le livre d'Edmée, » me dit-elle; « j'ai perdu le mien. » Je serrai le petit livre et je lui

dis : — « Si vous voulez me le laisser, je vous en » rendrai un pareil pour vous, et un autre pour votre » sœur ! Mais je garde celui-ci : je vous les apporterai » ce soir. — Il est à vous, » me dit-elle ; « mais » l'échange n'est pas égal ; je paierai le mien. — » Nous verrons cela, » repris-je. « Allons ensemble : » je venais pour jaser un peu avec vous. Mais j'ai » rencontré deux de mes cousins, qui reviennent de » Paris, où ils avaient mené des trains ; car ils sont » facteurs, et je suis obligé de les aller retrouver » aux vêpres de la cathédrale, où ils doivent m'at- » tendre. Ce sont deux bons enfants, que j'aime beau- » coup ! — Ces deux grands garçons qui vous par- » laient tout à l'heure ? — Tout justement ! — Vous » avez raison : il faut les aller joindre. » Je la quittai, quoique j'eusse encore du temps devant moi ; mais je voulais avoir les deux livres avant d'aller à la cathédrale. Je pris par la rue *des Jésuites,* au bout de laquelle je trouvai Mlle Edmée, qui revenait des vêpres de *Notre-Dame-là-d'hors,* avec Mlle *Dalis,* fille du charpentier, et cousine de M. Parangon. Je la saluai respectueusement sans m'arrêter.

Ce fut en route qu'il me vint subitement en idée que Jean Mairat, l'aîné de mes deux cousins, pourrait très bien convenir à Catherine, qui serait un excellent parti pour lui... M. Parangon se trouvait à la maison ; je lui dis qu'ayant rencontré deux de mes cousins germains, je souperais probablement avec eux, et je lui demandai les deux livres, dont il me fit présent avec beaucoup d'honnêteté, croyant

que c'était pour mes cousins. Ils m'attendaient à la cathédrale, où je les joignis. Après vêpres, nous allâmes pour goûter dans le quartier d'Edmée et je leur montrai les deux sœurs, sans en être aperçus. Je dis à l'aîné qu'Edmée avait un amoureux : ce qui fit qu'il me témoigna beaucoup d'inclination pour Mlle Catherine. Mes idées n'étaient pas encore bien nettes sur ce que je voulais faire; mais elles ne tarderont pas à s'éclaircir... Après le goûter, qui était un souper pour des villageois, ils me dirent adieu et retournèrent à leur auberge.

En les quittant, j'allai porter les deux livres à Catherine. Je la trouvai avec sa sœur. Elles avaient vu passer mes deux cousins, Jean et George. Catherine me dit : — « Ça fait de grands et beaux hommes » que vos cousins? » Je lui répondit que Mairat l'aîné m'avait pareillement dit d'elle qu'elle faisait une agréable fille. Catherine rougit : ce qui était aussi rare pour elle que fréquent à sa sœur. — « Et » vous, Mademoiselle Edmée, » dis-je à celle-ci, « que » pensez-vous de mes deux parents maternels? — » On n'en peut juger que par vous, ne les connais- » sant pas... Du reste, je suis de l'opinion de ma » sœur. » Je lui remis son livre enveloppé, en lui disant que je le lui rendais. Je jetai l'autre sur le tablier de Catherine : elle le voulait payer; mais je lui dis en riant que c'était le premier présent que je faisais à ma cousine. Ce qui la fit encore rougir. Je m'esquivai pour la laisser à ses réflexions. Edmée avait voulu me retenir par mon habit : je lui saisis la

main, que je baisai. Ce fut avec la sensation délicieuse de mes lèvres collées sur cette jolie main que je m'enfuis. Je ne vis personne en rentrant; je redoutais Toinette : je me mis au lit de bonne heure, et j'eus ce songe célèbre qui fournit une des scènes du *Paysan perverti*.

Je crus être avec Edmée, sur les bords fleuris de l'Yonne; elle s'était mollement penchée dans mes bras. — « Voilà ma main, » me disait-elle; « elle » est à toi; c'est le gage de mon cœur. » Je la reçus, et lui pris un baiser..... Je restais ainsi dans une voluptueuse immobilité. « Je te suivrai au bout du » monde, » reprit-elle. « Habille-moi en homme : » j'apprendrai ton état avec toi; nous travaillerons » ensemble; notre gain sera double. Le bien de » mon père, un jour, sera notre asile. — Oui, tu » as raison : je me donne à toi, mon Edmée... Et » nous aurons encore un compagnon, Jeannette » Rousseau. — Et sans doute ! » dit Edmée; « elle » sera ma sœur. » Elle me donna un baiser, que je lui rendis transporté de joie. Elle me disait tout bas : — « Si tu me manques, tu manques ton bon- » heur; tu ne le retrouveras plus. » Je crus l'entendre; je voulus triompher de sa vertu... Elle s'abandonna mollement... Je m'éveillai... Je me crus chez Edmée... Je la voyais... Je la sentais; la jouissance avait eu un charme inexprimable... Ha ! j'avais alors une fée bienfaitrice, qui me procurait une réalité préservatrice de l'illusion !... Ce n'était pas ma déesse, la pureté même; c'était une fille

généreuse, la même qui m'avait sauvé la honte d'être l'amant heureux de Jeanneton. Elle allait chez Maîne Blonde, sa voisine et son amie; elle lui empruntait une jolie petite chambre, qui donnait sur une des anciennes tourelles de la ville, dont on avait fait un jardin, par le treillage duquel on montait facilement à une fenêtre toujours ouverte du grenier où était mon cabinet à coucher. Je vis Madelon se retirer, en la prenant toujours pour Edmée, par un effet de ma prévention. Mais debout, mes idées s'éclaircirent. Je compris alors tout ce que je devais à la sensible Baron. Lecteur, je ne ressemble point aux autres hommes, surtout à vous, âmes corrompues des villes! Je me jetai à genoux; j'adorai Madelon comme une bienfaisante divinité, qui me donnait le plaisir et le bonheur, sans me les faire acheter.... Ce rêve eut un charme dans toute la force du terme; et je l'éprouve encore par le ressouvenir! mais avec cette ivresse délicieuse, ce ravissement des sens, que les objets environnants affaiblissent pendant la veille; je l'éprouve, cette sensation universelle, tempérée par une langueur et une mollesse de mouvements qui n'existent que dans les songes.....

A mon lever, je récapitulai mon Songe en vingt vers, sans embellissement, sans verve (je n'en mettais jamais dans les faits, de peur de nuire à la vérité; la verve m'aurait fait un jour illusion à moi-même). [Voyez ces vers, Drame de la Vie, page 1208].

Le charme continuant dans l'après-dîner, mais pour Madelon seule, je fis un couplet, que je ne cessai de répéter en travaillant :

Jésus aimait Madeleine,
Et moi, j'aime Madelon ;
De Jésus l'une fut pleine :
L'autre a mon affection ;
    Non, de fortune
    Il n'en est qu'une,
C'est d'avoir sa possession.

C'est après l'aventure que je viens d'indiquer avec Mlle Baron, qu'on verra peut-être avec étonnement l'Élégie que j'adressai à cette belle fille le 12 Novembre, et où je lui demande avec modestie :

« *D'où vient elle ne se contente pas d'être belle; d'avoir mille charmes dans les yeux, dans la voix, dans sa taille légère? Je conviens que je me plaindrais alors, si elle ne joignait à tous ces attraits réunis, à son teint de lis et de roses, un divin sourire, et même des caresses délicieuses, mais qui ne sont qu'un appât, nous offrant mille biens qu'il ne nous donne pas. Je m'y plains, de ce que me permettant de lui dire que je l'aime, elle reste indifférente; et je lui demande si elle imagine qu'ils soient aisément pansés, les cœurs que ses traits ont blessés? Vous m'avez vu soupirer, cruelle! Et dans cet instant de langueur, vous avez cru facile de subjuguer mon cœur? Vous m'abordez avec une douceur perfide; vous me pro-*

diguez, d'un air timide, de feintes faveurs... Ah! vous n'étiez qu'une Circé, dont la bonté cruelle ne veut subjuguer la faiblesse mortelle, que pour la dépouiller de sa raison... Vous employez l'art! Que faites-vous? d'un seul regard, quand j'aurais des lions la fureur, d'Hercule le courage, vous m'auriez soumis... Un doux souris m'invitait à l'aveu de ma flamme.., Quoi? sans éprouver d'amour, tu feignais de brûler du feu qui me dévore... Mais c'est moi qui me trompais encore... J'ai cru te voir tendre; j'ai cru te voir sourire; j'ai cru... Je me trompais... Pourquoi mes yeux ne m'ont-ils pas trompé, cruelle, comme ma vanité? Les perfides! pour te trouver belle, ils ne furent toujours que trop clairvoyants!... O Beauté que j'adore! pardonne mes emportements! Je te croyais tendre, parce que j'étais sensible : c'est d'après mon cœur que j'avais jugé le tien... Ah! plains-moi seulement, quand tu verras couler mes larmes. Dis : « Il est malheureux pour moi; c'est l'effet de mes » charmes... » O ma Belle! que je périsse de tes coups!... Mourir par toi n'est rien, si c'est à tes genoux... Mourir d'amour pour toi! ah! c'est un sort que j'envie! Quel usage meilleur puis-je faire de ma vie? Oui, si je savais te causer un soupir, je chercherais, plutôt qu'offenser, à mourir! Et mon ombre heureuse alors, de mon corps séparée, suivrait partout tes pas, s'unirait à ta pensée. Nous aurions bien deux âmes; mais nous n'aurions qu'un corps. Et je gagnerais à nouer ce beau lien, puisque ce corps à deux, Baron, serait le tien... Mais, Ciel! qu'éprouvé-je? quels transports! Ah! déjà je descends devers les sombres bords!... Je me sens éperdu d'amour et de

tendresse!... Je me meurs!... Quand me suivras-tu, ma maîtresse?... Car tu me suivras... Oui, ma Madelon, tes beautés moissonnées, peut-être, hélas! à la fleur de tes années... Malheureux! voudrais-tu donc sa mort?... Non, non! brille encore, charmante fleur du printemps! Mais sache qu'il est une loi, par le Destin portée, qui veut, lorsque par d'amoureux transports un amant est entré dans l'empire des Morts, qu'à l'âme de son amante son âme soit mêlée, jusqu'au moment où par la seconde mort de nouveau séparées, elles fassent encore deux amants dans les Élysées... Ah! plutôt ici bas vivons, heureux amants! Pour l'éternel bonheur il est assez de temps. Sans voile, après la mort, les âmes se contemplent. La pensée voit la pensée, et du Vrai c'est le temple. Dans le séjour présent sont de douces erreurs, qui donnent du ressort par leurs dehors menteurs. Mais nos Ombres, un jour intimement liées, dans un parfait contact joindront leurs destinées. »

Voilà ma pièce, où j'ai laissé la rime et quelque mesure. Mais on peut la voir telle que je la composai, dans le DRAME DE LA VIE, pages 1209-10.

Je donnai mes vers à Madelon, dès qu'ils furent copiés, c'est-à-dire, le 27 Novembre, le lendemain du jour où je les avais finis. Je dis, en les donnant : — « Vous chantez comme les fées; je fais des vers » comme je puis, et je pense comme vous m'y » forcez... » Je ne sais si elle comprit parfaitement mon style provincialement *oraculeux;* mais voyant

un papier entre ses doigts, elle sourit et parut empressée de le lire.

Il ne faut pas croire que cette pièce, de plus de cent cinquante vers, fût la seule qui m'occupât en Novembre. Ma conduite m'étonne aujourd'hui ! Je travaillais à mon SÉJOUR DES GRACES, où entraient M[lles] Laloge, Lalois, Dugravier, Hollier; ou devaient entrer les ÉLOGES séparés des demoiselles Baron, Maîne Blonde, Carouge, Annette, Douy, Bourdillat, Léger, Gremmeray, Nombret, Gendot, Dhall, Morillon, Meslot, Tangis, Mailly, Servigné, Marianne Roullot, Ferrand, Linard aînée, Imbert aînée, Bourdignon, sœurs Duchamp, Hélène Luidivine, Valois, Laconche, Lambelin, Edmée Julien, Hérisson, Maufront, Sophie Xavagny, Drin, Goton chambrière-Hollier, Marote et Toinette... Car, en disant à toutes ces filles que je les aimais, je disais ce que je pensais; mes *déclarations*, mes *apostrophes admirantes*, ou *désireuses*, étaient autant de vérités. Et si je n'avais pas sous les yeux les originaux datés, cet enchevêtrage de goûts, de passions même extrêmes, j'aurais peine à me persuader que je ne confonds pas les évênements. Mais les voilà, ces antiques cahiers, depuis quarante à quarante-cinq ans dépositaires fidèles de toutes mes pensées, écrires à mesure pour moi-même, non pour tromper les autres; je les dérobais à tout le monde, Madelon Baron exceptée; car ne m'en croyant ni amoureux, ni aimé, je lui montrais toutes mes fredaines. J'avais pour but principal de me ménager des *Anni-*

versaires, goût que j'ai eu toute ma vie, et qui sera sans doute le dernier qui s'éteindra. L'avenir est pour moi un gouffre profond, effrayant, que je n'ose sonder : mais je fais comme les gens qui craignent l'eau; j'y jette une pierre : c'est un évènement qui m'arrive actuellement; je l'écris, puis j'ajoute : « *Que penserai-je dans un an, à pareil jour, à pareille* » *heure ?...* » Cette pensée me chatouille; j'en suis le développement toute l'année; et comme presque tous les jours sont des anniversaires de quelque trait noté, toutes les journées amènent une jouissance nouvelle. Je me dis : — « M'y voilà donc, à » cet avenir, dont je n'aurais osé soulever le voile, » quand je l'aurais pu ! il est à présent; je le vois; » tout à l'heure il sera passé, comme le fait qui » paraissait me l'annoncer ! » Je savoure le présent; ensuite je me reporte vers le passé; je jouis de ce qui est comme de ce qui n'est plus; et si mon âme est dans une disposition convenable (ce qui n'arrive pas toujours), je jette dans l'avenir une nouvelle pierre, que le fleuve du temps doit, en s'écoulant, laisser à sec à son tour... Voilà quelle est la raison de mes dates, toujours exactes dans mes cahiers, et de celles que je fais encore tous les jours. Mais, dans mes douze années de mort, à la fleur de mon âge, de 1755 à 1765-66, je ne datais rien, ou peu de chose... La variété de mes sentiments et de mes amours, leur force, que la varieté n'affaiblissait pas, prouvent combien les romans les plus accrédités sont loin de la vraisemblance, avec leur suite bien

raisonnée, qui ne se dément jamais ! Fatale symétrie, qui jette dans l'erreur une infinité de jeunes gens des deux sexes, et les rend malheureux, en transformant, à leurs yeux, en monstres immoraux, des êtres très naturels ! Je dis, et je le crois vrai, que mon *faire*, dans cet Ouvrage, le rend beaucoup plus utile que les meilleurs romans...

Le 11 Novembre, j'avais fait des vers à Mlles Laloge et Lalois, où je leur dis : « *Qu'elles m'enchantent, qu'elles me ravissent. Je leur avoue que je fus toujours sensible, même pour tes Beautés les plus communes, et je les prie de tirer la conséquence, claire selon moi, de l'excès de ma passion pour elles, qui sont les plus belles personnes du monde :*

Filles du Dien d'Amour, pour enchanter mes sens,
Que vos traits sont vainqueurs et vos attraits puissants !
Trouble que votre vue à votre amant inspire,
Entretiens dans mon cœur un continuel délire !
Par vous deux échauffés, mes sens toujours brûlants
Me peindront ma Laloge et ses traits ravissants;
Ils peindront de Lalois l'air, les atours et les grâces,
Et quoiqu'enfin mon cœur dise que tu surpasses,
Laloge, néanmoins, il l'aime également :
Il veut mettre au Parnasse un couple si charmant...

On sent trop que, tout en parlant ici d'égalité, je laisse voir une sorte de préférence pour Mlle Laloge, qu'en effet j'ai toujours mise bien au dessus de l'autre ! Mais je ne le disais pas. Je les prie, dans les

vers non rapportés, « *de croire que je mets à leurs faveurs un prix égal, et que je ne voudrais pas violer leur tendre et vive amitié, en désirant de l'une la faveur que je ne brûlerais pas d'arracher à l'autre.* » On verra par la suite, que tout me réussissait alors. Je ne fus point honni; et, par un inconcevable prodige, la délicate, la belle, l'honnête, la sensible, la vertueuse Laloge, fut une autre Julie Barbier pour moi! Destinée à un vieillard son oncle, me croyant plus malheureux, plus dénué que je n'étais, elle me rendra père... La jeune Lalois, égarée...

Le 18 Novembre, tandis que je travaillais à mon 1er Chant du SÉJOUR DES GRACES, dont Mlle Laloge était l'héroïne, j'eus un Songe du matin, dans lequel la belle et majestueuse XÉRINE LEGUEUX était prête à m'accorder ses faveurs. Je ne voulus pas qu'elle l'ignorât. Je rimai mon bonheur (réel au fond) en dix-huit vers, dont je fis deux copies, une pour la rêvée, l'autre pour la réelle, et je les envoyai par mon camarade Bardet. Comme c'était un joli enfant, il était bien reçu pour lui-même, et contribuait ainsi au succès de mès vers; à peu près comme les biscuits du patissier *Rouget* faisaient valoir les rimes de l'abbé *Cottin*. Je ne fais pas de réflexions sur cette conduite imprudente, qui n'eut pas de suites désagréables, parce que rarement les jeunes filles en veulent à ceux qui les louent, et que Bardet était un adroit petit coquin, qui faisait ses commissions en paraissant jouer devant la porte. Mais si par hasard mes vers étaient tombés entre les mains des pères,

des mères, ou des frères, il aurait pu en résulter des suites très graves... Voici le SONGE :

Dans ce temps où l'ivresse est encor dans les sens,
Où les deux yeux ouverts, le cœur encor sommeille,
Où les soins, la douleur, les soucis cuisants,
N'assiègent pas encor l'âme qui se réveille :
Par une douce erreur,
Entre mes bras pressée,
Mon errante pensée
T'exprimait mon ardeur;
De mille doux baisers je mouillais ton beau sein.
Tu voulus arrêter mon amoureux dessein :
Mais en ce doux moment, ma flamme impétueuse,
Par une autre Beauté réellement heureuse,
S'échappe en écumant de plaisir et d'amour,
Et tout s'évanouit, chassé par le grand jour!

Un ÉLOGE de Mlle ANNETTE BOURDEAUX, alors âgée de quinze ans, rimé avec de grandes licences, et adressé à Mlle Madelon Baron, me surprend plus que tous mes autres vers érotiques. Il est destiné à entrer dans mon grand ouvrage :

A Silvie (Madelon Baron).

Souffrez que mon Phœbus, indulgente Silvie,
Vous peigne une Beauté dont mon âme est ravie!
Si, pour prendre mon cœur, pour captiver mes sens,
Vous jugez ses attraits faibles, impuissants,
Vous me verrez gaîment, rendant l'attaque vaine,
A vos ordres briser les anneaux de sa chaîne.

Je me contente de l'exorde; je ne donnerai que l'analyse du reste : je dis que « *la jeune beauté que je vais décrire, a le port noble et fier, avec un doux sourire; car sa gaîté toujours est soutenue d'une noble fierté. Sa taille délicate est fine et joncée; sa démarche est vive, son action animée. Sur ses habits, l'or, l'argent ne brillent pas; dans leur simplicité, la grâce tient lieu d'éclats. Un bonnet galant, chef-d'œuvre du goût plutôt que de l'art, couronne un front brillant sans fard, et fixe de ses cheveux les tresses dorées. Un collier de jais contraste avec les lis de son cou. Un fin et clair tissu voile à demi son sein. Son corset pour sa taille fine est inhumain. Une jupe fleurie qui crée un Amour à chaque pas, dérobe a nos yeux de ravissants appas; et cette cuisse comme à Vénus potelée, et cette jambe par les Grâces moulée... A mille beautés, à mille appas vivants, atours, vous ne substituez que des empêchements!... Et ce soulier mignon, qui couvre un pied d'Hébé, de Vénus, tout provocant qu'il est, vaut-il ses charmes nus?...* »

Croirait-on, qu'après ces détails, je repasse à nu tous les appas d'Annette?... Mais c'était ma marche, dans les Pièces intitulées ÉLOGES, ainsi que dans LE SÉJOUR DES GRACES.

Je commençai ces vers le 26 Novembre, en finissant l'*Élégie à Mademoiselle Baron*, rapportée plus haut, et je les donnai copiés à la seule Madelon, le 8 Décembre. Comment était-il possible que je présentasse des rimes licencieuses, faites à la louange

d'une voisine, à une jeune personne charmante, et qui m'aimait? J'en avais plusieurs raisons : la première, c'est que, souvent excité par les discours de Gaudet d'Arras, qui me répétait que Madelon était coquette, je ne me gênais pas avec elle; la seconde, ma vanité : je ne voulais pas perdre les fruits de ma veine; et n'osant donner mes vers à l'héroïne, je les montrais à celle dont j'étais sûr, afin qu'ils fussent vus :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.
Pers.

La troisième, c'est que, depuis quelques mois, la conduite de Madelon, à mon égard, était si obligeante, que je prenais en elle une confiance entière; elle était mon ami, comme depuis le fut Loiseau, et plus tard Thérèse;... je lui disais, je lui découvrais tout; nous avions de fréquents entretiens, où je lui ouvrais mon cœur, un seul coin excepté, celui qui recélait l'image de Madame Parangon... Lorsque Mlle Baron eut lu mon Éloge d'Annette, sans paraître le désapprouver, il me vint en idée de le donner à Colombat mon ami, dès lors le prétendu de cette jeune fille, qu'il a depuis épousée; je lui en parlai; je le lui lus, et il parut transporté de joie de mon offre. Mals auparavant de lui permettre de les copier, j'eus le bon sens de consulter Mlle Baron; et je vis alors combien cette aimable personne réunissait d'honnêteté à son indulgence pour moi. Elle me fit

remarquer tout ce qui était inconvenable dans mes vers, surtout en les voulant faire donner par l'intermédiaire de son futur, à une fille aussi jeune : elle compta les fautes qui pouvaient un jour me donner du ridicule, elle comptait les indécences, mais d'une manière si polie, si intelligente, et tout à la fois si retenue, que je fus persuadé, sans être confus. Je la remerciai; je lui dis, dans un petit mouvement dont je ne fus pas maître, qu'elle venait de parler comme une Madame Parangon. Elle sourit. J'ajoutai mille autres choses, qui lui marquèrent mon attachement. En effet, j'en éprouvais pour elle un qui n'était pas violent, emporté, mais qui, depuis le premier instant de sa connaissance, avait toujours été en croissant. Que pensera-t-on de cet attachement de Mlle Baron pour un petit apprenti imprimeur? Il avait, donc bien du mérite? Car voilà Aimée, Madelon, Edmée Servigné, Tiennette, Manon Prudhot, Toinette, la céleste Parangon surtout, qui paraissent le chérir! Quelle en était la cause? Je crois la trouver. J'avais l'âme honnête, expansive, sentimenteuse; de beaux yeux, les lèvres appétissantes, une figure noble et Romaine, apportée dans notre sang par les femmes *Quatrevaux*. C'est à mes yeux et à mes lèvres que je devais le premier goût inspiré... Quant à Madelon, outre cette cause, il y en avait plusieurs autres : ma bonhomie de village; ma bonté native; ma candeur; ma famille honnête et de bonnes gens, la mieux alliée, la plus probe du pays; et par dessus tout cela, l'attention si flatteuse que daignait m'ac-

corder Madame Parangon... Interrompons ici l'analyse de mes vers, pour dire un mot de Colette.

Ce fut le 8 Décembre au matin que je finis l'Éloge d'Annette. Ce jour fut un des plus beaux de ma vie, le plus heureux, le plus romantique peut-être.

C'était fête : Madame Parangon était parée, mais avec un goût, une élégance que je ne lui avais jamais vus. Elle s'était aperçue de mon admiration à dîner. Il gelait. Elle sortit dès qu'on eut quitté la table, et je la vis entrer chez sa sœur Madame Minon la procureuse, avec laquelle elle fut à Vêpres. Je restai; je renvoyai tout le monde : on ne demandait pas mieux, Toinette elle-même, qui avait une visite à rendre à la belle Villetard, femme du commissionnaire de vins, amie de sa famille. Je fis grand feu dans la salle, et je me mis à lire. L'ouvrage qui me tomba sous la main fut le *Cid* de Corneille. Je le lus pour la première fois, et ce fut avec enthousiasme. J'étais réellement amoureux de *Chimène*(*a*), en le finissant. Je tisonnais, en savourant ma lecture, je rêvais, quand j'entendis ouvrir la porte coupée. Je fus presque fâché d'être interrompu... On pousse la porte verte, et je vois, à travers la porte de toile, une dame qui s'arrête, comme si elle eût hésité d'en-

---

(a) Restif écrit Ximène pour Chimène, comme plus haut Xavagny pour Chavagny. Ce dernier nom est orthographié *Chavagny* dans le *Drame de la Vie*, page 1210.

(N. de l'Éd.)

trer... Je me lève : c'était Madame Parangon! Je tressaillis... Je débarrassai un petit fauteuil cramoisi, que je lui présentai. — « Vous avez bon feu, heu-» reusement! car je suis transie. » Je vis qu'elle avait froid aux pieds, mais qu'elle craignait, ou de gâter sa jolie chaussure, ou de l'ôter devant moi... Elle était si belle, j'étais si transporté, que, sans réfléchir, je tombai sur les deux genoux, et lui ôtai les souliers sans les déboucler... — « Au moins, don-» nez-moi donc mes mules? » Elles étaient sur la tablette, et je n'eus qu'à tendre la main. Je les présentai à son pied; mais elle le retira. Je me levai, pour placer ce que je venais d'ôter... « Asseyez-» vous donc. » Je m'assis. Un profond silence. « Vous lisiez? Je vous ai dérangé. — Je venais » d'achever le *Cid*... Ha! que Chimène fut malheu-» reuse! mais qu'elle était aimable! — Oui! elle » était dans une cruelle position! — Ho! bien » cruelle! — Je crois en vérité que ces cruelles po-» sitions-là... augmentent... l'amour? — Bien sûre-» ment, Madame! Elles l'augmentent à un point... » — Hé! comment le savez-vous, à votre âge? » Je fus embarrassé; je rougis... Un moment après, je pris sur moi de dire : — « Je le sais aussi bien » que Rodrigue. — Cela ne se peut pas! — Je vous » l'assure, Madame. — Vous n'avez jamais eu » d'amour... malheureux. — Madame veut dire » heureux. — Heureux, ou malheureux... Vous » êtes un enfant. — Par la raison, non par le cœur. » — Il dit cela d'un air pénétré... Pauvre garçon!...

» Trouvez-vous que le *Cid* soit une bonne pièce?
» — Madame, si elle est mauvaise, je n'en sais rien;
» je ne m'en doute pas; je suis aussi bête que l'au-
» teur. » Ce mot fit éclater de rire Madame Parangon : — « Ha! » dit-elle, « si l'on vous entendait!
» aussi bête que Corneille, qu'un grand homme! —
» Je m'en suis douté que c'était un grand homme,
» au plaisir que m'a fait sa pièce. — Qui vous a plu
» davantage, de Chimène, ou de Rodrigue? — Ha!
» Chimène... Et vous, Madame? — Rodrigue. » Je réfléchis un moment : une idée lumineuse se présenta. — « Je sais pourquoi. — Pourquoi? — Mais... » Je n'osais pas le dire. Je me fis longtemps presser. A la fin, je dis : — « J'aime mieux Chimène, Ma-
» dame, parce qu'elle est de votre sexe. En vé-
» rité, à chaque fois qu'elle parle, je lui donne votre
» air, votre ton, vos traits, votre parure... votre...
» beauté... » Elle rougissait; je m'enhardis : « Te-
» nez! vous êtes l'Estampe de la pièce, comme
» celles qu'on a mise dans les *Épîtres amoureuses*
» *d'Ovide*. — Cette idée est jolie. — Je ne sais pas
» si Madame voudra me dire la sienne? — Mais
» moi, quand je lis... Rodrigue... je me le repré-
» sente jeune, naïf... ayant le cœur tendre et pur...
» non sans défauts, mais n'en ayant que d'excu-
» sables. — Ha! Madame!... » Et je m'arrêtai. — « Vous alliez dire quelque chose? — Oui... Madame. — Je voudrais le savoir? — Ce n'était rien,
» Madame. — Ha! voilà un demi-mensonge!...
» Allons! — Puisqu'il faut le dire, car je vois bien

» que vous commandez..., je voulais dire : Que ne » ressemblé-je à Rodrigue? — Mais on se ressemble » de plus loin... Je vous souhaite les vertus de Ro» drigue, et surtout son bonheur... Mon Dieu! » qu'il fait chaud ici! — Ouvrirai-je la porte, Ma» dame? — Non. Je vais resortir... » (*Se levant.*) « Écoutez-moi, Monsieur Nicolas. Il faut être ap» pliqué, comme je sais que vous l'êtes, économe, » laborieux... Ne pourrait il pas se trouver une » Chimène?... Vos parents sont honnêtes gens, esti» més; votre père est ami du mien... — Ho! Ma» dame! mon père respecte infiniment le vòtre! — » Et... mon père aime bien votre père!... » Elle fit quelques tours dans la salle, m'envoya lui chercher une pelisse rose toute neuve à l'appartement, sans doute pour se chausser en mon absence, me donna la bleue à reporter, et quand je redescendis, elle sortait... O Dieu! que de grâces!... Je l'admirais transporté, quand je la vis revenir. — « J'ai oublié quel» que chose. » Elle monta rapidement au premier, en me laissant son manchon. Comme elle redescendit très légèrement, elle me trouva en adoration devant tout ce qu'elle avait quitté. Elle feignit de ne rien voir, et, parvenue à la cheminée, elle me dit : « Si l'on me demande, je suis chez Manon Bour» goin... Songez un peu à la Chimène dont je vous » ai parlé. » Elle souriait, en sortant. — « O femme » adorée! » m'écriai-je, qu'elle n'était encore qu'à deux pas. Je crois qu'elle entendit; car elle ralentit sa marche. Mais aussitôt elle la redoubla... J'étais en

extase, quand Toinette revint. Je rentrai avec elle, et je me mis derrière le paravent, pour travailler jusqu'au soir... O l'heureuse après-dînée, qui me fera verser de douces larmes à Paris, en 1756!

Le 10 Décembre, je commençai l'Éloge de Mlle Carouge, que je finis le 17. Les tours y sont un peu variés, le charme le plus apparent de cette Belle étant une naïveté séduisante, certaine nonchalance dans le parler, dans la marche, qui allait au cœur. La pièce est courte :

Toi, divin Apollon, que j'invoque sans cesse,
Je t'implore aujourd'hui; la flamme qui m'en presse
Veut décrire un objet, par sa naïveté,
Plutôt que par les traits de sa dive beauté.
Amour! inspire aussi tous les talents divers
A l'amant qui toujours te consacra ses vers :
En chantant les appas d'une Beauté naissante,
Carouge et sa candeur, c'est l'Amour que je chante.

« *Gaie avec innocence, simple avec agrément, à la voir, on croirait pouvoir tout impunément. Une aimable paresse, née de la volupté, mère de la tendresse, lui donne ce tour enchanté, qui seul vaut tous les appas... Elle a l'air enfantin, le ton vif et badin : mais quand une flamme insolente, audacieuse, ose devenir licencieuse, une noble fierté, qui siège dans son cœur, montre alors sa pudique rigueur... Ha! quels charmes divins cette main sait défendre!* » Et je les décris, après cette espèce de transition.

Tandis que j'étais occupé de la *naïve indolence* de

la jeune Carouge, un sujet qui m'intéressait de plus près exerça ma veine : la pièce intitulée : SONGE ÉVEILLÉ, est datée du 17 Décembre. Ce récit présente deux choses : ma corruption avancée, et la vue du premier spectacle théatral auquel je me sois trouvé... (Mais, quel spectacle! c'était *la Crèche*, que tout le monde connaît, puisqu'on la montrait chaque année à Paris, à la porte du *petit Pont de l'Hôtel-Dieu*). Le proverbe dit : *Tout nouveau, tout est beau* ; les marionnettes devaient nécessairement étonner un jeune paysan, très neuf dans les arts, quoique déjà si avancé dans la carrière du plaisir! Je devais être dans l'extase!... Mais avant la levée de la toile, et pendant la pièce, jouée dans une salle où l'on était pressé, il arriva des choses inattendues. Voici la série des faits :

Un soir, après souper, c'est-à-dire à huit heures un quart, Tourangeot, voyant avec nous Aimée Châtelain, qui était venue de Joigny, lui proposa une partie de Crèche, avec la jolie Toinette, Jeannette Geolin, maîtresse du domestique Jean Lelong, la Marie, Bardet et moi. Les maîtres soupaient en ville; Jean resta pour garder, et nous emmenâmes sa maîtresse, ainsi que deux petites ouvrières qui survinrent, la Parisienne Fleury, et la jolie Luce. Arrivés, nous nous plaçâmes. Je fus entre Aimée et Toinette, également chéri de toutes deux comme un garçon honnête, et le favori de la personne la plus respectée de toute sa maison. Elles me dirent mille choses gracieuses, comme à l'envi, en atten-

dant la levée de la toile; elles se faisaient mutuellement mon éloge, et l'encens me passait sous le nez... Aimée, dans un petit mouvement d'amitié, m'embrassa. Je le lui rendis... plus d'une fois. On était si pressé, si mal éclairé, que personne ne prenait garde à nous. Toinette en riait; Tourangeot en était jaloux; Marie paraissait étonnée! Luce et Fleury perçaient la toile de leurs regards curieux; Bardet polissonnait... On était assis sur des gradins; quand la pièce commença, tout le monde se leva. Je mis Aimée devant moi; Toinette qui était grande, mit devant elle Luce et Fleury; Bardet, pour mieux polissonner, montait sur les épaules de Tourangeot, qui tenait Marie. Tandis que nous regardions, une jolie brune, fille du traiteur Xavagny, à laquelle Toinette interceptait la vue d'une Égyptienne qui dansait, se fatiguait beaucoup pour voir. Je m'aperçus de ses mouvements, et je lui présentai la main, pour la placer entre nous; je la soulevai même, et le hasard (je le proteste) conduisit ma main... Nous étions dans une vinée assez mal close. Au milieu de l'Adoration des Mages, scène qui faisait extasier tout le monde, une toile se détacha; le vent souffla violemment, et toutes les lumières furent éteintes... Voici la vérité; si j'étais plus coupable, je l'avouerais également : Sophie Xavagny m'avait laissé où le hasard m'avait placé. Mais Aimée s'en aperçut; soit honnêteté, soit pour m'éviter les desagréments que pourrait me causer une pareille liberté, si les parents venaient à en être instruits, elle me prit les

deux mains, et m'embrassa... Je sentis un frémissement délicieux... Je pressai sa taille contre ma poitrine... La lumière revint, et j'observai si Sophie Xavagny me boudait : elle me sourit. Je la réunis avec Aimée, et les pressai toutes deux... J'ai depuis revu Sophie, que cette aventure m'a rendue chère... Mais, qui pourrait exprimer l'effervescence qu'elle mit dans mes sens ! Ce fut la première fois que je pris du goût pour l'adultère... La nuit même, j'eus le songe que voici :

SONGE ÉVEILLÉ

Aventure arrivée hier, 17 Décembre 1752, aux Marionnettes de la Crèche, où j'étais avec Aimée, Tiennette, Sophie Chavagny et Tourangeot.

Agréable sommeil, que souvent tes erreurs
Donnent de vrais plaisirs, sous des voiles menteurs !
Dans un lieu fréquenté par les Ris, les Amours,
Tous sans cesse occupés à divers malins tours,
Par un hasard heureux l'Amour m'avait fait place
Auprès d'un jeune Objet dont l'éclat tout efface.
Pressé par mes désirs, j'employais mille efforts
A l'embraser du feu de mes brûlants transports,
    Et la foule ondulante,
    A tout autre incommode,
    Loin d'être embarrassante,
    Me servait à ma mode.
Par le reflux unis se pressaient nos deux corps ;
Bras, main, cuisse, genou, tout palpait ses trésors !

Alors la jeune enfant, par la foule étouffée,
Dans mes bras amoureux fut un peu soulevée;
Un vent impétueux,
Pour me la donner belle,
Dans ce moment heureux
Éteint notre chandelle...
Dieux malins des Amours, que me prépariez-vous,
Par tous ces mouvements ripostés et si doux?
Elle se tourne enfin :
Je trouve mon visage
Vis à vis de son sein.
Dieu! quel heureux partage!...
J'étais un peu courbé, dans ma position :
Il me fallait changer de situation;
A nu sur mes genoux j'assouplis cette Belle,
Et je la saccadai, quoiqu'elle fût cruelle.
De sa pudique main
J'écartai l'entremise,
Et, levant sa chemise,
De mon suc le plus fin
Sa conque est arrosée...
Ha! grands Dieux! quels plaisirs! La Belle, subjuguée,
Si cria : « Au voleur! » ne le fit qu'en pensée.
Profitant de son trouble
Et de l'obscurité,
Je lui montrai le double
De ma témérité.
Dans mes bras fortement je la serre, l'embrasse;
Ensemble nos deux corps s'unissent, s'entrelacent :
Inutiles efforts!
La chemise, nouée,
Me fermait la trouée
Des amoureux transports!

Transporté de fureur, dans ma lubrique rage,
J'allais multiplier les assauts, le ravage,
Quand la Belle changea de place avec une autre...
Me voilà démonté!
Mais mon corps agité
Sous celle-ci se vautre;
Je lui trousse la jupe,
Et mon siège j'occupe
Au soyeux carrefour.
Je ne fus pas la dupe
Du changement de four :
J'enfilai sur le champ ce nouveau pucelage,
Quoique se débattant et retardant l'ouvrage...
Puissants Dieux! quels plaisirs je ressentis alors,
Parmi ses soubresauts et ses mourants efforts!
Mais ceux tués par l'Amour, revenus à la vie,
De mourir de nouveau ne perdent point l'envie :
Je sentis, courageux, renaître mes transports,
Et pour mourir deux fois je tendis mes ressorts.
Grands Dieux! que de plaisirs je goûtai dans ce jour!
Par combien de tributs s'exhala mon amour!
Mais paraît la chandelle
En ce moment heureux;
C'est Laloge la belle
Qui vient d'avoir mes feux!
Dieu! quel étonnement! et que cette surprise
Eut pour moi de douceur, dès que je l'eus remise!
Je lui dis quelques mots; à sa vive rougeur,
Je compris qu'à son choix je devais mon bonheur;
Elle me connaissait; elle s'était livrée,
Sachant combien d'amour j'avais l'âme altérée...

Enfin, nous contemplons d'insipides spectacles,

Où pour nos Auxerrois se trouvaient cent miracles.
Mais enfin cet ennui brièvement cessa,
Et dans l'obscure nuit, la foule qui pressa
Sur de nouveaux appas porta ma main errante :
Je les reconnaissais pour ceux de mon amante...
De nouveau je goûtai les mêmes passe-temps
Qui m'avaient procuré jà de si doux moments.
Ma Belle je retiens fixement à sa place;
Avec elle en deux bonds sitôt je m'entrelace...
Vivement fut riposté
Et comme la Beauté
Du sein et de la gorge
Répondait au grand feu que martelait ma forge,
Je ne me doutai pas qu'en allant si bon train
J'eusse changé d'engrain :
Mais, parvenus dehors, c'est Edmé' Châtelain
Qui, se croyant aimée
Et se voyant troussée,
Fit avec moi gaîment la moitié du chemin!

On peut être content à beaucoup moindre chère :
Pourtant, le croirait-on?
Même soir, j'eus Goton,
La gente chambrière
De la divine Hollière :
Car loin d'être excédé de mes premiers travaux,
Ils n'avaient qu'irrité mon ardeur insatiable.
Goton s'en revenait; elle fit un faux pas :
Et moi qui ne voyais, dans tout Objet aimable,
Qu'une proie assurée
A mes heureux appeaux,
Je donne deux assauts
A Goton renversée.

Puis je resserrai mes pipeaux,
Car ce dernier exploit termina la journée.

Et ces vers si libres que je commençai dès le lendemain 18, et qui ne furent achevés que le 22, étaient destinés à Madelon Baron, qui les eut le 23, tels qu'on vient de les lire. La pièce est de cent douze vers. Et je donnais à une fille charmante, trop bonne pour moi, sous le titre de *Songe éveillé,* ces dégoûtantes ordures! Et j'étais celui que mon vieux et digne cousin Droin *des Villages* appelait *la fille modeste!...* Mais ce songe avait été en partie une réalité. L'ardeur de mes caresses avait touché Aimée; ce fut même un élan d'admiration qui occasionna ce qu'on va lire. Entre deux amis de sexe différent, quoi qu'on puisse dire, la plus belle et la plus solide preuve d'estime, c'est la *commiscéabilité.* Aimée réfléchit que j'étais vertueux; elle présuma que j'avais cette fleur virginale qu'il est si doux de perdre... Elle dit, elle pensa, sans le penser ni le dire : « Ce pauvre garçon! il faut qu'aux dépens de mon honneur, de mon innocence, de ce que j'ai de plus cher, il faut que je lui fasse connaître ce qu'il ne connaît pas... » Elle ne songea ni au crime, ni à l'infidélité. Pour le danger de son mari, elle me connaissait trop bien : il n'existait pas... Elle coucha, non dans la cuisine avec Toinette, mais dans la chambre de Bourgoin, prote absent pour quelques jours... Nous montâmes ensemble. Elle me fit entrer, pour causer d'Edmée Servigné; elle se propo-

sait de renouer tout cela. Je lui parlai de mes cousins... Elle me parut pensive... Un moment après, elle m'embrassa... Nous restâmes ensemble jusqu'à deux heures, que je remontai à ma guérite... Cette faiblesse d'Aimée fut la seule avec moi, et je suis sûr qu'elle n'en a jamais eu d'autre avec personne.

En entrant dans mon lit, je le trouvai échauffé! j'eus de grandes inquiétudes! Il paraît que c'était ma sylphide ; qu'elle avait fui en m'entendant monter; mais qu'elle n'était pas venue écouter au second où j'étais. Ma vie est étrange!

1753 Ces aventures accidentelles suspendaient la composition de mon Séjour des Graces, qui était mon occupation fondamentale. J'allais reprendre le Chant d'Émilie Laloge, laissé au vingtième vers, lorsque, l'idée fortement frappée de ce que je devais à Maîne Blonde, qui, sans le savoir, donnait passage à ma sylphide, pour venir jusqu'à moi, je voulus *célébrer ses charmes*. Maîne était une petite personne pleine d'esprit et de grâces, vive, légère, ayant un goût exquis, une jolie voix; mais elle était de la plus petite stature; sa figure cependant était noble, et ses grands yeux les plus beaux du monde, après ceux de Madame Parangon. Mes vers commencent par une Invocation à l'Amour :

« *Amour! tendre Amour, dont les phrases heureuses plaisent bien mieux aux cœurs, que des Muses harmonieuses les plus brillants accords, réponds a mes transports!*

Le Dieu qui l'Univers échauffe chaque jour,
N'a point les tendres vers que sait dicter l'Amour.

Ce ne sont plus des flèches, de Maîne ce sont les charmes, qui du Fils de Vénus aujourd'hui sont les armes... Mais, Muses, pardonnez; pardonne, blond Phœbus! je peindrai mal les attraits de ma Belle, je chanterai mal le pouvoir de l'Amour, sans le secours des Filles de Mémoire et du Dieu du Goût...» Je décris ensuite « *la taille, le maintien, le sourire charmant, l'air vif et mutin;* » puis « *les yeux, la bouche, la gorge et tous les autres appas...*» Je place « *l'Amour sur le sein de la jolie Maîne, dont il suce le bouton de rose,* » et je lui suppose différents amusements qui sans doute me tentaient... Je termine en disant que « *Maîne fut pétrie par l'Amour, qui l'ayant de grâces formée,*

Ce Dieu, de son flambeau l'a lui-même animée. »

Une Acrostiche, MAINE BLONDE, servait d'Envoi. Madelon Baron reçut d'abord la pièce; mais je ne consultai pas ma sincère amie, pour l'envoyer à Maîne; je me contentai de pressentir celle-ci, par un petit couplet, sur un air connu :

Quand si gentille
Petite fille,
Un tout parfait
Vous fit Nature,
Elle pensait
Qu'elle sculptait
En mignature.

Bardet porta ces versicules le soir; il les glissa dans un livre que lisait la petite personne, et qu'elle venait de quitter, pour parler à quelqu'un. En reprenant son livre, elle vit la petite chanson, qu'elle mit aussitôt sur l'air. (Bardet l'épiait à l'écart.) Elle sourit, et Bardet vint me dire : « Elle est bien aise. » Je lui remis aussitôt la grande pièce, et une autre personne étant entrée auprès de Maîne, il eut encore l'adresse de la mettre sous le livre sans être aperçu. Maîne, en revenant à sa place, trouva le paquet. Elle l'ouvrit avec empressement, et comme son nom était en tête, en toutes lettres, *Éloge des charmes de Mademoiselle Maîne Blonde*, elle fit un cri de surprise!... Mais ensuite, ayant regardé autour d'elle, sûre de n'avoir été vue de personne, elle les serra. Maîne eut de la bonne volonté pour moi, dès qu'elle sut que j'en étais l'auteur; mais elle n'eut occasion de me la témoigner qu'en 1760.

J'avais fini le 15 Janvier la pièce à Maîne, et dès le 16, je mis sur le métier celle qui aurait dû marcher la première; c'est l'Éloge de Madelon Baron (1). Mais je crois que j'avais eu quelque raison politique, en commençant par d'autres, à l'accoutumer aux licences de mon pinceau, dans son propre portrait. Par une suite de ma politique, j'y joignis celui de sa seconde sœur la potelée Berdon. Je débute par des excuses à Madelon « *d'avoir tardé si*

(1) Voyez ces vers dans le Drame de la vie, p. 707 et suivantes.

longtemps à célébrer ses charmes; je voulais auparavant exercer mes armes; un sujet aussi parfait ne devait pas être le début d'un écolier... » Je feins ensuite que « *je m'embarque sur une mer orageuse; mais c'est après un orage,* » ajouté-je aussitôt, « *que la mer abandonnant la plage, offrit Vénus toute nue à l'adoration des Mortels. Dans nos cœurs reconnaissants élevons-lui des autels; partons pour l'amoureux pèlerinage, et que Cythère soit le but du voyage. J'en entreprends un beau: c'est au* SÉJOUR DES CHARMES, *qui de* MADELON *depuis quelque temps porte le nom. Ce merveilleux Séjour a deux soleils : de Madelon ce sont les beaux yeux, dont la lumière est toujours pure; mais les feux qu'ils allument, brûlent et consument, si la Déesse ne les tempère avec la tendresse.... J'allais étourdiment parcourir ce beau lieu, quand à l'oreille me dit l'Amour : Viens; c'est à mon flambeau qu'il faut voir ce Séjour...* » Le petit Dieu me fait tout examiner, et cette description a l'air géographique, mais l'idée en est galante, et les expressions techniques la rendaient un peu moins libre que les autres Éloges. Elle est parsemée de remarques délicates : « *Chez Madelon le vermillon de la rose l'emporte sur la blancheur des lis, quand l'Amour domine; s'il se retire, la Vertu, vierge toujours aussi blanche que pure, le remplace, et la blancheur des lis l'emporte sur le vermillon des roses...* » Je peins ensuite la colère et ses effets, la dureté, le refus, la sévérité. J'en infère que, dans ces états, Madelon étant moins belle que dans l'amoureuse langueur, elle doit la préférer : « *Voyez-vous dans le contentement qui suit*

l'amour couronné. Votre teint alors vivement animé, de cet éclat brillant dont Flore se pare, vos beaux yeux fixés sur votre amant, lancent des feux tempérés par un nuage de larmes de plaisir prêtes à s'échapper. L'Amour, enchanté de son ouvrage, ne peut se lasser de vous voir et de vous montrer à mes yeux éblouis... » Je me jette alors dans des détails, sans doute très flatteurs pour la Belle; car elle est charmante! Je scrutais ses charmes, et je n'en oubliais aucun; tout est loué par un homme épris, à qui rien n'échappe, et qui peint avec cette naïveté des Morvandais, nos voisins, qui disent tout haut, devant tout le monde, à une jolie fille, qui n'en rougit pas : « MARI'? VOU AINT UN BO 3 15 14! bén 16 15 9 12 21, bén roujô, car ô l'ai vü (a)... « *A l'aspect de certains appas, l'Amour lui-même perd contenance; il oublie qu'il est mon guide pour ne songer qu'à ses droits, qui s'étendent sur toutes les Belles; l'Amour y prend le droit de prélibation, et les possède tant qu'il veut, sans que les amants puissent s'en plaindre, ou seulement en être jaloux... Je vis l'Amour heureux* » (sans doute pour avoir occasion de décrire une jouissance complète); *il revint à moi, qui gardais les manteaux : —* « *Psyché,* » *me dit-il,* « *est moins belle!* » *et il me le prouva, en spé-*

(a) Encore des chiffres, qui cette fois représentent les lettres, voyelles ou consonnes, dans l'ordre numérique de l'Alphabet. Traduisons (toujours en Grec, par respect pour les Dames) : « Marie? vous avez un beau χον! bien ποιλυ, » bien rougeaud; car je l'ai vu... » *(Note de l'Éditeur.)*

cifiant la perfection de tous les appas qu'il avait palpés. « Mais le Destin me rappelle aux cieux ; c'est à toi que je cède cette Beauté digne des Dieux... » Ainsi parla mon Guide, en quittant le SÉJOUR *où depuis les Mortels vont adorer l'*AMOUR. *Voilà comme vous êtes à moi, belle Madeleine, en tout temps obligée à soulager ma peine. Dites, cruelle, comment venir à bout de le braver, ce Dieu, auquel vous devez tout?* »

Je n'ai rien fait de plus voluptueux et de plus libertin, de plus tendre et de plus vif, si ce n'est peut-être les vers brûlants que m'inspira Colette, dans les temps qui précédèrent mon attentat... Hélas! Une main barbare, qui m'a bien fait d'autres torts, les enleva de mes cahiers mutilés! il n'en est resté qu'une faible indication sur les couvertures!... L'ÉLOGE DE MADELON fut achevé le 24 Janvier. Avant de le donner, il me vint dans l'idée que ses sœurs pouvaient surprendre ces vers; je crus prudent d'y joindre l'ÉLOGE DE BERDON, qui d'ailleurs, par sa beauté, méritait bien une place distinguée dans le SÉJOUR DES GRACES. Trois jours suffirent pour ce petit ouvrage :

L'Amour revint bientôt, ramenant avec lui
Les Grâces, les Plaisirs, et tout ce qui m'a fui.
Dans un endroit charmant, où sous d'épais feuillages
Je goûtais la fraîcheur que donnent les ombrages,
Je me sens assoupir; je veux faire un effort;
Mais un Dieu le voulait, ferme l'œil et m'endort.
Au Séjour des Plaisirs, où je vais sur ses traces,
Je me trouve bientôt entouré par les Grâces.

J'admirai cent Beautés, et Jeannette, et Manon,
L'élégante Lalois, l'aimante Madelon,
Les deux sœurs Bourdillat, la divine Laloge,
Et toutes les Beautés dont l'Amour fait l'Éloge :
Blonde, Legueux, Bourdeaux, la jeune Dugravier,
Roullot, Carouge, et la touchante Hollier.
Je les considérais, lorsque, tournant la tête,
J'aperçois une Beauté, que Cypris même fête...
C'était BERDON...

Suivait la description de tous ses charmes, où j'exprime, avec affectation,

Qu'en toutes ses beautés, ouvertes ou bien closes,
Le lis l'emporte ici dessus l'éclat des roses...

Je terminais par la double Acrostiche :

M on cœur tendre, enclin aux amours,
A vait dès sa jeunesse,
D emandé pour triple secours,
E sprit, beauté, tendresse.
L 'Amour sourit, ce Dieu malin
O ubliant sa finesse :
N on, non, dit-il, d'un air lutin,
E t laissa la tendresse.
B ien échappé au malheur,
E t qui rends mon cœur fidèle,
R ien, sans toi, n'a de douceur
D ans la chaîne la plus belle;
O n a tout, avec un cœur
N ourri d'une pure ardeur!

Et Madelon trouva délicieuse cette plate chanson-acrostiche, que sa voix harmonieuse embellit toute l'aprés-dînée, et plusieurs jours de suite. Cela fut au point que Madame Parangon me dit en riant : « Vous » avez sans doute donné à Mademoiselle Madelon » ces deux couplets, qu'elle chante sans cesse ? » Je la priai d'observer que c'était l'acrostiche de Madelon et de Berdon sa sœur, ce qui la satisfit.

Cette première acrostiche, composée des noms des deux sœurs, servait d'envoi à la double pièce, que je remis à Madelon. Mais du 16 Janvier au 27, il était arrivé des choses importantes, dont je n'ai pu faire mention, afin de ne pas interrompre le fil. Revenons au 20 Janvier, qui était un dimanche, veille de Sainte-Agnès, patronne des filles de la paroisse Saint-Renobert, dont Madelon était première marguillière. A dater de ce jour, l'intimité entre Mlle Baron et moi va devenir complète, et telle enfin que nos intérêts seront absolument confondus.

Le dimanche matin, 20 Janvier, j'avais été fort ému par la vue de Madelon, à qui je n'avais pas encore vu de tournure aussi provocante. En passant devant moi, tandis que j'étais sur la porte coupée, elle me dit : « Vous n'allez pas à la grand'messe, » indévot? » Et elle s'éloigna rapidement, sans attendre ma réponse. Ses grâces, sa marche voluptueuse, qui avait je ne sais quoi d'embarrassé, ainsi que sa taille, excitèrent en moi une orageuse tempête de désirs. Je pensai : « Qu'elle est aimable ! Quel » bonheur d'être l'unique et chéri possesseur d'une

» fille si belle !... » J'oubliai, comme cela m'arrivait souvent, tous les projets que l'on fait; l'objet présent m'occupa seul, comme un véritable sauvage. Je courus travailler à mes vers pour elle, avec une exaltation que je n'avais pas encore éprouvée. Je ne sortis de mon enthousiasme qu'à l'appel pour le dîner.

Après la levée de table, tout le monde s'en alla, et je me trouvai absolument seul, vers les deux heures. Je me rappelai que la fête des filles était le lendemain et que Madelon en était la coryphée. Il me vint dans l'idée de lui faire des vers de circonstance. Je cherchai une mesure, afin qu'elle pût les mettre sur un air qu'elle aimât; je n'en vis pas de plus agréable que celle de sa chanson, si flatteusement amplifiée, de l'automne précédent : *Je cherche un cœur plein de franchise*. Il me vint en idée d'y faire une sorte de réponse sur le même air, par une acrostiche, avec un vers intermédiaire, dont AGNÈS serait le mot apparent. Je m'assis devant la petite bibliothèque de Madame Parangon; ma tête se monta, et je rimai :

A gnès dans son cœur jeune et tendre,
Vous le savez, belle Timandre,
G rava les préceptes divins :
Comme on peut, imitez les Saints;
N e mettez à cette entreprise
Lenteur, ni dégoût, ni remise,
E t suivez des dogmes humains !
Quelle est donc cette rigueur,
S i pour un amant fidèle

Vous devenez cruelle?
M adelon, quand son malheur
A vous seule est votre ouvrage,
D e le punir le courage
E ntre-t-il dans votre cœur?
L isez au sien son pur hommage :
O ù jamais fut-il plus pur?
N ul onques ne fut plus sûr,
Pour rendre
Agnès-Timandre
Tendre,
Et son cœur amoureux!
Recompensez Silvandre,
Qui sous la cendre
Couve ses feux,
Et lui faites comprendre,
Qu'enfin Timandre,
Cœur généreux!
Lui veut apprendre,
Sans plus attendre,
A se rendre
Heureux!

J'achevais de parodier la fin, et le dernier mot n'était pas encore écrit, lorsque j'entendis ouvrir la porte coupée. Il était environ trois heures; les vêpres de la paroisse, où Madelon avait quêté pour sa Sainte, venaient de finir, et l'on allait à ceux des Cordeliers; je crus que Toinette rentrait; je ne me dérangeai pas; j'achevai d'écrire... On était derrière ma chaise, comme je relisais, en chantonnant, pour voir si rien ne manquait à la mesure. Je me retourne :

c'est Madelon, plus belle encore que le matin. Je fis un cri de joie et de surprise! « Quoi? vous n'avez » pas été à vêpres? — En vous y voyant si belle » j'aurais été trop ému... Mais je ne m'occupais que » de vous. — Que relisiez-vous-là? — Voyez! » — Je lui remis mes vers, avec ce titre : A Mademoiselle MADELON BARON : ACROSTICHE, *pour le jour de la fête des filles, sur l'air, etc.* Madelon rougit, en lisant. En achevant, elle me rendait le papier. — « Mais... il est à son adresse. — Je n'y songeais » pas... ». Elle le plia et le serra. Je lui pris les mains; je l'embrassai. Elle se défendit faiblement. — « Je vous adore! » lui dis-je, après un baiser ravi sur ses lèvres. — Je n'en crois rien! — Je vous » adore, repris-je après deux nouveaux baisers. — » Non! je ne vous crois pas! — Je vous adore, je » vous aime plus que ma vie... Vous le verrez dans » peu de jours... — Non! » (d'un air charmant), « je ne vous crois pas! » A chaque assurance d'incrédulité je prenais un baiser sur ses lèvres... Enfin je la pressai dans mes bras... Puis la quittant, à l'instant où ses yeux se couvraient d'un nuage de volupté, je courus fermer au verrou le dessus de la porte coupée. En un clin-d'œil, je la rejoignis, et la pressant vigoureusement dans mes bras nerveux, je comprimais tout ce beau corps. — « Je vous adore! » répétais-je. — Non! non! » volage!... vous ne m'aimez pas!... » Avec quelle adorable langueur elle s'exprimait!... Sa bouche n'évitait presque plus la mienne. Madelon

n'avait jamais été si belle, et ses soupirs répétés gonflaient son tour de gorge. Un profond soupir s'échappe de ma poitrine. Les lèvres de Madelon pressent les miennes... Nous restâmes unis; nous ne parlions pas, nous jouissions l'un de l'autre... Les désirs cependant excités par les charmes, par les caresses, par la parure provocante de Madelon, étaient parvenus au comble... Si j'avais paru quelques instants dans l'immobilité de l'extase, c'était que mon bonheur était assez grand; je ne désirais rien. Mais cet état ne peut se prolonger; le bonheur est comme l'éclair : un désir satisfait, un autre lui succède, pour ne briller qu'un instant... Mon imagination était alors, depuis plusieurs jours, toute occupée de Madelon; cette Belle y était vivement empreinte, avec tous ses charmes, sujet de mes vers actuels... Pressée avec une tendre véhémence contre ma poitrine, elle me dit, d'une voix mourante : — « Laissez-moi... si vous êtes... un séduc-
» teur. — Ton amant te jure un amour éternel! » m'écriai-je hors de moi... « Comble mes vœux!
» fille adorée! et ne crains rien! en triomphant,
» je deviens ton esclave à jamais!... » Madelon soupira; elle me rendit un baiser, et n'apporta plus que les obstacles d'une pudeur expirante... Que je fus heureux!

Les vêpres des Cordeliers ne duraient que trois-quarts d'heure. Il fallait prévenir le retour du monde, et cependant Madelon *bis terna Venere fuit locupletata,*

dans ce court intervalle!... (*a*) Je ne pouvais la quitter. Mais les filles, dans ces occasions, plus soigneuses de leur réputation que de leur vertu, ont la puce à l'oreille. Le grand horloge sonne douze petits coups, avant l'heure; Madelon se déroba dès qu'elle l'entendit, et lorsque le marteau frappa quatre fois la grosse cloche, elle était dans sa chambre..... Elle me laissa plus amoureux d'elle qu'auparavant. C'est à cette heureuse disposition naturelle, qui me rendait plus tendre par la jouissance que par le désir, que j'ai dû quelquefois la possession d'un cœur; mais, qu'y ai-je gagné? La perte de ma fortune...

Après le départ de Madelon, je m'assis, pour réfléchir à mon bonheur... Aucun remords... je n'en éprouvai pas : « Elle est fille, » pensais-je, « et moi » garçon, je l'épouserai. Mes parents verront en elle » un parti avantageux et convenable à tous égards; » elle est charmante : ils l'adoreront; elle m'aime, » et je serai le plus heureux des hommes... » Puis faisant un triste retour sur moi-même : « Ah! si » elle pouvait effacer de mon cœur une passion » funeste!... » Je m'applaudis de m'être lié (car j'étais alors assez honnête homme pour croire que les faveurs de Madelon venaient d'en faire ma femme). Ma joie ne pouvait se renfermer au dedans de moi.

(*a*) *Bis terna,* deux fois triple. Cela rappelle un peu les *novem ontinuas fututiones* de Catulle.

N. de l'Éd.)

Mais je n'étais pas indiscret : mes meilleurs amis n'avaient jamais de confidence, lorsque le secret n'était pas à moi seul : car on verra par la suite que je ferai mes confidences à Loiseau, sans être indiscret.

Tandis que j'étais occupé de ces agréables réflexions, j'entendis tout à coup la voix harmonieuse de Madelon se développer avec un éclat ravissant! Elle venait d'étudier ma rocailleuse Acrostiche, et elle l'embellissait, au point de la rendre douce et touchante. Je fus ravi! surtout à ces vers, où elle se plut à faire quelques additions :

Et lui faire comprendre,
Q'enfin Timandre,
Cœur généreux!
Toujours plus tendre,
Lui veut apprendre
Par le plaisir,
A bien choisir,
A bien entendre,
L'objet de ses feux,
Qui doit le rendre
Heureux!

Je fus attendri, et dans mon admiration, je courus à la fenêtre qui donnait sur celle de la chambre de Madelon, pour lui montrer les transports de ma reconnaissance... Elle n'y répondit qu'en redoublant ses chants, avec l'accent le plus tendre... En ce moment, j'entendis rentrer. C'était Toinette. Je

courus à sa rencontre, l'épanouissement de la joie sur le visage.

D'abord, j'avais cru que c'était Madame Parangon, et pour la première fois, je me félicitai que ce fût une autre. « Ah! Toinette! » m'écriai-je. — « Mon » Dieu! qu'avez-vous donc? — Rien, rien, ma » chère Toinette, mais je suis bien content! — Ho, » tant mieux!... Vous avez reçu quelque bonne » nouvelle? — Oui, oui. » Et je tirai une ancienne lettre de mes parents, où je lus ce que je voulais qu'elle entendît; car je sentis que je venais de me trop avancer. — « Vous êtes un bon fils, et bien » sensible à la satisfaction de vos père et mère! » me dit-elle. — « Je sors, Toinette; mais je ne serai » pas longtemps. Faites ce que vous avez à faire; et » si vous voulez aller au salut des filles, je serai de » retour. — Oui, je le voudrais. Mais vous êtes » bien bon! Ne vous gênez pas! » Je baisai la main de Toinette, ce qui n'était pas dans ma manière d'agir avec elle, et je sortis, courant comme un fou, pour aller sur l'Ile d'Amour célébrer mon bonheur. Lorsque j'y fus arrivé, m'y trouvant bien seul (la foule n'y était pas au mois de Janvier, par un froid piquant), je me mis à chanter, mais *incondite,* comme j'imagine que chanterait un sauvage vivement affecté : je poussais des cris! je lançais les mots, expression de ma joie, comme un volcan vomit la lave et les pierres brûlantes... j'étais heureux! Voilà le bonheur, et non la froide apathie : c'est l'élan d'une âme qui laisse échapper et se déborder avec violence les

délices qu'elle ne saurait plus contenir; ses organes n'ont plus la force de servir de barrière au fleuve de sa volupté; les digues se rompent, il déborde... et ce moment est un plaisir aussi vif que celui dont la Nature accompagne l'expansive et céleste faculté qui propage la vie!... Tel l'Être-Principe, après une immense révolution, où il a tout absorbé, reclasse par l'énergie de sa surabondance, soleils, comètes, planètes, et tout l'univers... J'ai senti le bonheur, moi, faible mortel!... Être heureux, c'est être un Dieu. Hé! combien d'infortunés mortels n'ont jamais joui de cet instant de divinité!... Ha! lorsqu'à mon heure suprême, je verrai la hache levée, prête à frapper : — « Frappe, ô Mort! » lui crierai-je; « j'ai » reçu ma portion de bonheur!... Frappe, ô Mort! » le forçat expirant sous sa chaîne a été moins mal- » heureux que moi! Frappe! mes jours sont rem- » plis; j'ai reçu ma portion de malheur!... » Mes rapides mouvements étaient passés; je commençais à me calmer, et je marchais concentré, m'occupant délicieusement des dernières ondulations du plaisir, quand j'entendis sonner le *salut*. La cloche me rappela Madeleine, qui allait y briller... pour la dernière fois!... et je courus à la maison, afin de tenir ma parole à Toinette. Je la laissai partir : mais aussitôt je fermai la porte, et j'allai voir quêter Madelon...

Ce n'est point une idée; elle était au-dessus d'elle-même, et jamais je ne vis rien de si beau dans la Nature! Son teint était la plus belle des roses; ses yeux avaient l'éclat... du bonheur!... Elle vint

auprès de moi... J'étais seul heureusement, dans la chapelle de la Vierge; je lui baisai une main, sans doute exprès abaissée de mon côté. Elle me dit : « Ha! que je vous aime là! Demandez-lui pardon! » — Hé non! je la remercie... » Ha! quel souris charmant me valut cette réponse!... Après le salut, j'attendis Madelon sur notre porte coupée. Elle me dit, en s'arrêtant à peine : « Délicat, modeste, spirituel, » sensible, faisant tout à propos; voilà mon amant. » Et elle rentra. Je n'eus que le temps de lui dire, comme elle fermait la porte coupée : — « Et votre » époux. »

Rentré, je me mis à traduire, jusqu'à sept heures; car le travail ou l'étude était un besoin pour moi : le soir, je ne pouvais me souffrir moi-même, lorsque j'avais *perdu le jour*, comme disait Titus; je voulais voir, à chaque journée, un petit progrès, un petit avancement; c'était la source de mon contentement intérieur. (Comment, avec ces dispositions naturelles, n'ai-je pas valu mieux?)... A sept heures, content de moi, puisque j'avais fait quelques pas dans l'instruction et dans mon ouvrage, je sortis un instant; j'allai jusqu'à la porte de Mlle Blonde; je revins sur mes pas, comme poussé par un pouvoir secret. J'aperçus Madelon, qui sans doute m'avait entendu sortir, appuyée sur sa porte coupée. Je courus à elle; je saisis sa main, que je baisai avec transport! « Ha! Monsieur Nicolas! Nous avons » fait... — Femme adorée! vous avez fait mon » bonheur... Je l'avouerai; j'étais indécis; je suis

» fixé, depuis tantôt;... je le suis à jamais!... — A
» jamais, » me dit-elle, « je suis à toi. — Jurons-le
» par Dieu même! » repris-je, en mettant sa main
sur mon cœur. — « Je te le jure par Dieu même!
» — Et moi, par Dieu même! je vous jure ma foi,
» ma constance, mon absolue fidélité. Je suis votre
» adorateur; celle qui m'a donné le bonheur, est
» ma Divinité! — Va, » dit-elle, « et sens combien
» je te dois! Tu m'empêches de me repentir!... O
» mon aimable ami! je t'avais jugé, en te voyant
» dès la première fois, et je m'étais dit : Je ferai son
» bonheur, par l'amour, ou il ne le voudra pas!...
» Tu as toujours eu mon estime; tout mon cœur,
» tout moi-même est à toi... Mais ma bonne appelle.
» Adieu!... » Je la quittai, plus heureux encore qu'à
l'instant où je l'avais possédée.

Au lieu de rentrer, je courus à la place *Saint-Étienne* exprimer par des cris inarticulés les sentiments qui me suffoquaient. Gaudet passa; il m'entendit, et vint à ma voix : « Qu'as-tu? que fais-tu
» seul ici? — Rien, » lui répondis-je; « j'avais trop
» chaud; je prends le frais. — C'est comme moi.
» On joue à la maison; je ne joue pas, moi; mais
» je voyais le jeu de ma procureuse, appuyé sur le
» dossier de sa chaise, sa gorge, ses bras, sa main
» potelée... Elle me grillait : j'ai cherché Marie;
» elle était occupée; je suis venu respirer ici...
» A propos? sais-tu que Breugnot est arrivé de
» Châtillon?... Il ne fait qu'un cri de ton nom. —
» Breugnot! » m'écriai-je avec une sorte d'indigna-

tion; mais je la modérai; « je le verrai avec... » plaisir... Allons le trouver. » Nous n'avions que deux pas à faire, son tuteur demeurant dans la place même. Nous frappâmes, et ce fut Breugnot qui nous ouvrit. Il me revit avec transport, et nous conduisit dans sa chambre. Il m'apprit qu'il était devenu amoureux, à Châtillon, « de la perle des » filles, ou du moins une bonne parcelle » (ce furent ses expressions). Il avait encore rabêti dans cette petite ville; je le trouvai doublement grossier et doublement sot. Il me demanda des vers pour se réconcilier avec sa sœur, qu'il n'avait pas encore vue, quoiqu'ils fussent dans la même maison. Il me pria qu'ils fussent en même temps tournés de façon à faire sa cour au chanoine, leur tuteur volontaire, vénérable et pieux vieillard, depuis dix ans le plus ancien de son chapitre : cet honnête homme avait recueilli le frère et la sœur, restés orphelins en bas âge. Je lui promis ce qu'il demandait; mais je pris du temps. Mes cahiers renferment deux pièces faites pour lui. La première est une fable pour la réconciliation :

Je l'éprouve avec joie, et dans ce jour heureux,
De l'amour fraternel je retrouve les feux!
Que de cette amitié pure, tendre et fidèle,
Dont l'ivresse et l'extase enchantent tous mes sens,
Ma sœur daigne en ce jour, où l'an se renouvelle,
Recevoir les effets et respirer l'encens!
Celui qu'offre un bon frère est toujours digne d'elle.

Une tendre alouette avait pris pour époux
De l'espèce l'oiseau le plus beau, le plus doux :
Il fut pour sa moitié complaisance et tendresse.
Tranquilles, ils vivaient dans leur fidèle amour :
Mais, hélas! des douleurs ce monde est le séjour!
Tandis qu'au double fruit de leur vive tendresse
    Elle donne son tendre soin,
    Le père, qui voltige au loin
    Pour les enfants et pour la mère,
Tombe aux rets d'un chasseur à la main meurtrière.
        Attentive, inquiète,
        La sensible alouette
        Attendait son retour :
Mais c'est bien vainement que son cœur le souhaite :
        Il a perdu le jour!...

« *L'alouette meurt de douleur, et les deux petits restent orphelins. Alors un râle bienfaisant les élève, leur sert de père, et leur prodigue ses bontés...* » J'en tire la conséquence « *que les deux enfants de parents si tendres, les élèves d'un protecteur si généreux, doivent se chérir.* »

Cette pièce est datée du 15 Février. La seconde est du 3 Mars, pour un présent qu'il offrait à sa sœur; je lui fais dire : « *Que le sentiment qui le porte à donner cette faible marque de son amitié est aussi grand que le présent est petit. Il est le symbole de tout moi-même; et s'il est de si petite valeur, c'est afin que tu saches, ma sœur, qu'il ne faut jamais que le signe efface la réalité. Je ne te donne si peu qu'afin de ne paraître pas avoir fini de te donner. Je te dois*

toujours autant : une bagatelle ne saurait diminuer ma dette. » C'est une amplification.

Tu reconnais ton frère à ce tendre langage;
Au plus tendre retour ton naturel t'engage...
Plût au Ciel que pour fruit de mes empressements,
Je pusse auprès de toi couler tous mes moments!

Breugnot repartit pour Châtillon avant le 11 Mars et je ne l'ai plus rencontré.

On a vu combien la fin de Janvier devait être occupée! Une révolution presque entière venait de se faire dans la situation de mon cœur; car je m'interdis toute idée relative à Madame Parangon, jusqu'après le 11 Mars. Cependant je trouve que je donnai quelques instants à l'Éloge d'une jeune beauté, le parfait opposé pour la taille, mais non pour les grâces de M[lle] Maine Blonde : c'est M[lle] Xérine Legueux. Nous le commençâmes le 29 Janvier, à deux; mais il n'est pas achevé. Une note que je trouve à l'interruption en donne le motif en ces termes : « *J'ai fait ce commencement d'Éloge, en concurrence avec Buisson; mais ce jeune homme, ayant obtenu le grade de lieutenant de vaisseau, et quitté la ville, j'en restai au point où j'en étais la veille de son départ.* » Cette Note est du 25 Février. Mais ce n'était ici qu'une pièce d'émulation.

Il vient de temps en temps à la ville où nous sommes, de ces malheureuses, chassées ou lasses de la capitale, qui en sortent pour aller pourrir ail-

leurs. Elles portent ainsi dans les provinces une double contagion. Le 24 Février, Gaudet, Lemaire, jeune Parisien nouvellement arrivé, son camarade; Nombret, cousin d'Annette et frère d'une charmante sœur, avec quelques autres jeunes gens, m'entraînèrent à la poursuite d'une infortunée de cette espèce. La curiosité fut mon seul motif. Mais s'il est vrai que je n'eus pas le malheur d'être tenté, je le dois à l'avilissante idée que nous ne ressemblions pas mal à une troupe de chiens qui suivent une chienne... Les manières, le langage, tout était à l'unisson... Mon oreille était souillée des infâmes propos de Lemaire, libertin accoutumé aux mauvais lieux de Paris... La pièce que je fis, à cette occasion, les exprimait avec horreur; mais elle est si rayée qu'il est impossible de la lire.

Tout en aimant ma chère Madelon, je continuai mon SÉJOUR DES GRACES, dont je lui donnais les Chants, à mesure que je les achevais. Le premier, qui est pour Mlle LALOGE, fut achevé le 22. Il y a de la poésie; le genre de beauté de cette aimable fille prêtait un charme à mes vers. Après le début et l'acrostiche, rapportés pp. 712 et 713 du DRAME DE LA VIE, je continue :

Mais non, non, viens, Amour, et décris ton ouvrage,
De ses charmes touchants trace-nous l'assemblage;
De ton savant pinceau viens décrire à nos yeux,
Avec cet air affable et son souris gracieux,
Ce port majestueux, cette action touchante,
Ce tour voluptueux, sa marche provocante,

Ce teint épanoui, qui montre frais éclos
Le lis, l'œillet, la rose, et les brillants pavots.
Sa bouche du corail le vermillon efface ;
Son teint par son éclat œillet et lis surpasse.
Sous un tissu trop fin est un trésor d'appas,
Que malgré la pudeur, la mode n'abrite pas...

Je parle « *de Zéphyr qui dérange le voile et montre deux monts de neige, qui d'amour sont le siège, comme leur doux mouvement est son bercer.* » Je loue la blancheur et le satiné de sa peau... Puis tout à coup extasié, je m'écrie à la vue de nouveaux charmes, aussi naïvement que minutieusement et flatteusement décrits. (C'est le charme que mon exaltation prêtait à mes indécences, qui les empêchait de révolter des jeunes personnes honnêtes, comme Émilie, Madelon, Thérèse Lalois). Je loue sa jambe, son pied mignon, « *dont la délicatesse joint une forme élégante à sa petitesse...* » Je décris ensuite sa parure de la tête aux pieds, en repassant tous ses appas. Comment une jeune fille n'aurait-elle pas été flattée, en voyant l'impression que faisaient sur un garçon ardent son innocente coquetterie, et mille petits détails qu'elle croyait perdus?... Le bonnet, le collier, la collerette, l'échelle de rubans, la robe traînante ou troussée avec grâce, la jupe, le bas, le soulier, la boucle, rien ne m'échappait, tout était apprécié... Je passe, après cela, aux qualités du cœur et de l'esprit, aux dons de la nature; son aimable ingénuité, l'enjouement de son caractère, son éga-

lité d'humeur, sa douce sensibilité; et ce ton modéré, qui reprend sans aigreur, alors même qu'elle exerce une rigueur... Je célèbre les grâces qu'elle étalait à une partie de promenade, où je l'avais vue l'été précédent, sa démarche de nymphe et sa légèreté. Je décris jusqu'à l'effet du zéphyr sur sa parure, devenue aérienne et céleste.

C'est ainsi que furent disposés les Éloges des belles pensionnaires de Mme Hardouin, et celui de Mlle HOLLIER, que je leur avais assimilée. Mlle Émilie Laloge était une beauté Parisienne, c'est-à-dire extrêmement délicate; mais elle avait les plus vives couleurs; elle était un peu moins grande que Mme Parangon; mais elle lui ressemblait par ce noble sérieux qui succédait au plus charmant sourire, et l'empêchait de devenir familier. C'était la plus belle fleur que j'aie vue de ma vie, par son éblouissant éclat. Son frère, un de mes camarades, était le plus joli garçon de la ville, et je l'aurais préféré à Dhall et à Pierrefitte... Mais il faut remettre la suite de mon SÉJOUR DES GRACES, et tout ce qui regarde Émilie, après le 3 Mai, l'été prochain devant couronner mon aventure avec elle. Je vais enfin ne plus m'occuper que de Madelon.

Le 11 Mars est une des époques de ma vie, qui ont éloigné de moi l'aisance et le bonheur... Celle-ci m'attendrit encore vivement trente années après! Le 16 Février 1784, à trois heures et demie, dans mon lit, où je travaille, je ressens le coup aussi douloureusement que le premier jour : si je l'écrivais

le 11 Mars, je ne pourrais tenir la plume; les anniversaires m'émeuvent trop violemment...

Je voyais Mlle Baron tous les soirs, depuis le 20 Janvier; mais elle ne vint plus me trouver dans la salle, les dimanches et fêtes. J'en fus dédommagé par le joli passage, que facilitait le cabinet et le petit jardin de Maîne Blonde : Madelon, en lui montrant son Éloge, et lui découvrant que j'étais aussi l'auteur des petits vers, l'avait dévouée à mes intérêts. Ce qu'il y a de singulier dans ces excursions nocturnes de ma *femme*, c'est qu'elle ne me disait mot, et que je lui laissais remplir son rôle de fée, sans faire semblant de la reconnaître et sans prononcer un mot : ce qui paraissait lui plaire... Nous nous vîmes beaucoup pendant le carnaval, et toujours en compagnie. Dans nos fréquents pourparlers du soir, pendant la danse, nous décidâmes que si elle ne devenait pas grosse, nous attendrions la fin de mon apprentissage; que si elle l'était, elle m'avertirait au premier indice, et que pour ne pas l'exposer à rougir, on concluerait, sous un prétexte tout simple : celui de quitter mon état pour en prendre un autre plus avantageux, que son frère de Dieppe me procurerait. Nous ne nous appelions plus que *mon cher petit mari, ma chère petite femme.* Nous nous communiquions toutes nos pensées, toutes nos résolutions; nous n'avions plus rien de caché l'un pour l'autre. Je l'adorais : ma reconnaissance était si vive, qu'elle me paraissait de l'amour... Mais c'est que Madelon était si belle, si tendre!... Quand les

hommes sont inconstants, c'est presque toujours la faute des femmes, soit parce qu'elles se refroidissent les premières, soit parce qu'elles négligent les moyens de plaire... [*J'en restai hier ici, suffoqué de douleur; je ne pouvais plus écrire. 16 Février 1784.*]

Le 7 Mars arriva. Je vis Madelon sur sa porte coupée, à midi, avant de se mettre à table. Elle me fit signe. Je courus à elle. « Cher ami! » (ces mots sacrés sont les derniers qu'elle m'ait dits), « je crois » qu'il faut commencer à prévenir tes parents; je » veux être ta femme. Mon frère, qui est à Dieppe, » m'a répondu : « Si tu épouses le jeune homme dont » tu m'as parlé, j'aurai une place avantageuse à » donner à ton mari, dans les bureaux de la ma- » rine... » Sûre de toi, autant que de ton mérite, » j'ai répliqué : qu'il nous la gardât pour après Pâques, » temps auquel je lui donnerais un beau-frère dont » il serait content... Je t'ai nommé; j'ai fait ton » portrait pour la figure; surtout j'ai parlé de ton » caractère, de tes qualités, de tes vertus; je suis » instruite plus que tu ne l'imagines, par la fille qui » était chez Madame Parangon, lors de ton arrivée, » et par la jolie Tiennette; je le suis par Madame » Parangon elle-même, par M. Bourgoin, par Toi- » nette... Écris à tes parents, mon ami, et montre- » moi ta lettre, avant de l'envoyer : j'y mettrai cer- » tains détails qui ne la gâteront pas. Je ne prévois » aucuns obstacles; en prévois-tu? — Non! non, » pas le moindre! » Et je lui baisai la main, quoi- » qu'il passât trente personnes. « Je vais écrire, »

ajoutai-je. « Adieu ! » me cria Madelon ; « voilà Bar-
» det qui vient vous avertir qu'on est à table. Adieu,
» mon ami ! »

Je la quittai le cœur serré, ou du moins dans un si grand trouble, que j'étais hors de moi !... Je mangeai peu. — Madame Parangon me dit par deux fois : — « Qu'avez-vous ? » Je baissai les yeux sans répondre. Au sortir de table, je retournai sur la porte. N'y voyant pas Madelon, qui ne pouvait encore avoir dîné, je remontai rapidement à mon travail. L'idée d'écrire sur-le-champ à mes parents m'étant venue, je pris une plume, du papier, et j'allai dans mon cabinet. Je n'avais écrit qu'une ligne, lorsque Toinette arriva : « Madame veut vous
» parler. » Jamais les ordres de Colette ne m'avaient été importuns ; ils ne me le furent pas même cette fois-ci ; je descendis plus rapidement que je n'étais monté.

« Qu'avez-vous donc, Nonsieur Nicolas ? » me dit-elle. Je gardais le silence... « Je suis instruite...
» Madelon vous a parlé tout à l'heure ? — Oui, Ma-
» dame... — Je sais tout : elle m'a tout dit... Je ne me
» plains pas de vous... Mais vous oubliez facilement
» ce que je vous confie ! — Moi, oublier... Toutes
» vos paroles sont gravées dans mon cœur... Mais,
» là... je l'avoue à celle que je ne regarde pas
» comme une femme, mais comme une Divinité...
» là, je suis devenu l'époux de Madelon... L'hon-
» neur m'engage, et je serais indigne de celle dont
» vous m'honoriez, si... — Je vous entends, et

» vous approuve... Mais fallait-il... Je ne vous ferai
» pas d'inutiles reproches : vous n'avez plus qu'un
» moyen d'être honnête homme; il faut l'em-
» ployer... Je ferai pour vous, dans cette occasion,
» ce que je ferais pour mon frère... Monsieur Nico-
» las, je le vois, et je le savais dès auparavant, la
» vertu tient à bien peu de chose! Il faut ne pas se
» permettre le moindre écart, si l'on ne veut tomber
» dans les fautes les plus... Allez : laissez-moi... je
» vais agir pour vous. »

Je me retirai, encore plus ému qu'après mon entretien avec Madelon. J'étais... dans une situation inconcevable, déchiré, content, craintif, éprouvant le remords, et ne pouvant me repentir... Oui, je souffrais cruellement, mais d'un supplice que je n'aurais pas voulu qui cessât... Mon ouvrage était pressé : le temps qui venait de s'écouler avait consumé celui destiné à écrire ma lettre à mes parents; je ne me dérangeai pas jusqu'à huit heures.

Après le souper, Madame Parangon sortit. Je ne vis pas Madelon, non plus que ses sœurs. Je ne sais par quelle espèce de timidité, je ne m'informai pas d'elle à la jeune Marote, sa chambrière. Ce que m'avait dit Madame Parangon m'occupait et me troublait; j'imaginai qu'elle était chez Mme Baron. Enfin, je ne doutais pas que je n'eusse Madelon cette nuit, comme presque toutes les autres, depuis le 27 Janvier, jour où je lui donnai son ÉLOGE joint à celui de sa sœur... Cependant, je voulus rentrer, pour écrire ma lettre; il me fut impossible de quit-

ter la porte; au moindre bruit j'y revenais, brûlant de revoir Madelon... que je ne devais jamais revoir!... J'allai dans l'escalier de l'imprimerie, à la fenêtre d'où l'on découvrait celle de Madelon : j'y vis de la lumière, mais le rideau était si exactement tiré, que je n'entrevis que quelque mouvement de personnes qui ressemblaient à des ombres.

En ce moment, tout le monde rentra chez nous. J'aurais donné la moitié de ma vie pour voir Madelon un instant, et lui dire que Madame Parangon consentait à notre mariage. Je me couchai, dans l'espérance de l'entendre bientôt, et je ne dormis pas... Vaine attente! j'eus l'anxiété de cœur, supplice horrible, que j'ai si souvent éprouvé depuis!... Vers le matin, je fis un songe, que je trouve inscrit en Latin dans mon QUARTUS CODEX (je n'étais pas assez à moi pour écrire en vers; ce langage est celui de l'exaltation *contente:* il n'est pas assez sérieux pour l'émotion *douloureuse*). Il me sembla que je voyais Maîne Blonde sur un arbre, et me faisant signe d'aller avec elle. J'y courais, lorsque je vis Madelon tomber de l'arbre. Aussitôt ses deux sœurs Manon et Berdon s'avancent en deuil et fondant en larmes. Je m'élance vers l'endroit où Madelon venait de tomber; elle était disparue... Je m'écrie!... Berdon veut m'éloigner; tandis que sa jeune sœur Manon, à genoux, demandait grâce pour moi... Je cherchais Madelon en pleurant... Je me trouvai dans les campagnes de Sacy, et je pensais : Comment Madelon est-elle venue ici avec ses sœurs?... Je

m'éveillai dans une inquiétude fatigante... « C'est » un songe, » me dis-je alors à moi-même. « Ha! » quel bonheur, de ce que ce n'est qu'un songe! » Hé! c'était une réalité!

Le lendemain 8, personne ne me parla dans la matinée. A midi, j'allai sur la porte, pour voir Madelon. Marote sortait en courant. Je m'approchai; je ne vis personne dans la boutique. Les voisins me regardaient; j'avais l'air triste; ils me croyaient instruit. Le soir, à souper, je ne vis pas Madame Parangon. Je sortis sur la porte, en quittant la table; j'aperçus Manon Baron : j'allais à elle, pour entrer ensemble, et m'informer. Elle me fit signe de ne pas avancer... Timide naturellement, je fus interdit. Mais ne soupçonnant que des choses éloignées du vrai, je rentrai chez nous. Je voulus écrire ma lettre. Une idée me vint de suspendre, jusqu'au moment où j'aurais parlé à Madame Parangon. Je fis cent tours dans la boutique et devant la porte, jusqu'au retour de tout le monde : j'étais dans une sorte d'engourdissement; je me demandais pourquoi je ne voyais pas Madelon? et je ne pouvais m'en donner de raison à moi-même. Remonté à mon cabinet, j'observai la croisée de sa chambre : le rideau en était aussi exactement fermé que la veille, et je voyais également les ombres aller, venir, s'agiter. Je ne m'étonne plus des préjugés, de la superstition : ils naissent de cet état de stupeur, qui précède les grands maux!

Le 9 au matin, Toinette m'aborda, quand je des-

cendis : « Mademoiselle Baron est bien malade de-
» puis deux jours. — Ha ciel ! malade ! » Et j'y courus, sans écouter Toinette, qui voulait me retenir. Mme Bonne-Baron, en me voyant entrer, vint à moi et me prit les mains : — « Qui est malade, » lui dis-je, « Madame ? — On vous le dira : mais vous
» ne pouvez voir la malade. — Hé ! pourquoi, Ma-
» dame ? — Elle n'a pas sa raison. — Pas sa raison !
» — Non, elle ne l'a pas. — Laquelle est malade ?
» — On vous le dira... j'ai prié Madame Paraugon
» de vous le dire. — Ha ! c'est Madelon ! c'est mon
» amie ! — Calmez-vous ! Allez ; je vous ferai aver-
» tir. » Je me retirai lentement, la main sur le front, les yeux baignés de larmes ; je les cachai à Mlle Prudhot, en baissant ma main, et parvenu à notre porte, je m'élançai chez nous...

Je trouvai Madame Parangon dans la salle ; mais elle n'était pas seule, et je saluai par une inclination profonde, sans parler. Je courus au travail... J'allais avec une rapidité qui tenait du prodige ! Toute mon activité, dans la tempête que j'éprouvais alors, s'exerçait dans mes doigts. Bourgoin le prote me regardait sans parler ; la sueur gouttait de chacun de mes cheveux. « Vous vous tuez, » me dit-il ; « il y
» a du temps ! — Du temps ! il est fini !... » Je ne savais ce que je disais.

A l'heure du dîner, je descendis. J'étais défait. J'allai à la porte de Madelon. Marote me dit : « Elle
» est entre les bras de ses sœurs ; elle est plus
» calme... Mais elle repose, ou va reposer... O la

» chère!... — Ne la nommez pas! » lui dis-je, en lui mettant la main sur la bouche. Marote fut effrayée; elle me crut fou. Elle avertit Mme Baron. — « Ne » la verrai-je pas, sans être vu, s'il le faut? » dis-je à la *Bonne*. — « Non! non! pas encore. » Je sortis sans lui répondre.

Madame Parangon était seule, lorsque je repassai dans la salle : elle me dit : « Elle est un peu mieux. » Je me jetai sur sa main : — « Vous ne m'avez jamais » dit que des choses bonnes et consolantes! Vous » êtes un ange!.. Et moi... Ha! jamais vous ren- » drai-je ce que vous dois!... » Je m'enfuis à l'imprimerie, en achevant ces mots. M. Parangon y monta; il dit à Bourgoin, en me montrant : « L'ou- » vrage ne sera pas fait; voyez cela. — Il l'est. — » Par qui donc? — Par lui : ce matin, en trois » heures, il a fait l'ouvrage d'une journée. » J'entendis cela : — « Je puis être troublé, » leur dis-je; « mais mon devoir ne doit pas en souffrir. » Je faisais autre chose, et j'allais comme le matin. M. Parangon emporta l'épreuve, et ne me prit pas pour la lire avec lui.

A huit heures du soir, je volai à la porte de Madelon. Ne trouvant personne dans la boutique, je montai. Je l'aperçus, étendue sur son lit : ses cheveux noirs et bouclés ombrageaient son front, qu'ils me cachèrent. Elle dormait; ou elle était accablée, ou elle était morte... Sa *bonne* et ses sœurs vinrent à moi troublées. On me permit de regarder Mlle Baron, mais on m'empêcha d'en approcher. — « C'est

» elle! ha! c'est elle! » dis-je à Mme Baron et à ses deux sœurs, qui avaient été ses seules gardes. Je me mis à genoux, et levant les yeux au ciel : — « Mon » Dieu! sauvez-la! et donnez-moi des larmes! » La *bonne* m'adressa la parole : — « Nous lui dirons » comme vous avez été sensible, et... elle vous en » remerciera. » Elle dévorait ses pleurs et contraignait ses sanglots; Berdon et Manon me regardaient sans parler, d'un air d'étonnement et de pitié. — « Ha! vous desserrez mon cœur! » leur dis-je; « il » m'étouffait; je vais pleurer! » Et je fondis en larmes... Mes sanglots trop forts m'obligèrent à m'éloigner. On ne me permit pas de remonter; et si l'on avait prévu ma visite, je ne l'aurais pas rendue : Marote n'était sortie que pour un instant.

Je ne dormis pas; des songes affreux me troublèrent... A trois heures du matin, je m'éveillai d'un demi-sommeil, en étouffant; on pesait sur moi!... Je vis une femme, le visage décoloré, le front ombragé de cheveux noirs... C'était Madelon!... Je pousse un cri! je m'élance vers elle... je l'étreins dans mes bras... je trébuche et tombe auprès de la fenêtre du toit... Hélas! hélas! était-ce une illusion de mon imagination troublée? ou... Maîne Blonde, émue de compassion, venait-elle m'avertir de mon malheur, en l'adoucissant?... J'ouvris la fenêtre qui donnait sur celle de mon épouse... d'où je l'avais vue, le jour, l'heureux jour!... d'où je l'avais entendue chanter :

Je cherche un cœur plein de franchise...

J'y vis de la lumière : les ombres allaient et venaient avec une agitation extrême, et dans un morne silence... Je ne pouvais sortir : je me recouchai. Mes paupières s'appesantirent; mais ce fut pour entendre ces mots effrayants : « *Adieu!... Adieu!...* » *Adieu!... Tu ne me verras plus...* » C'était la voix de M[lle] Baron l'aînée, de mon épouse... J'achève de m'éveiller; je saute du lit; je m'habille. Le jour pointait; je restai quelque temps à la fenêtre. Les lumières étaient éteintes chez les demoiselles Baron; tout paraissait tranquille; un rayon d'espérance succède à l'effroi. Le jour augmente, et je vais me mettre au travail.

Jusqu'à midi, tout le monde garda le silence avec moi. Je n'avais pas déjeuné : à l'heure de se mettre à table, je descendis; je n'allai pas même sur la porte, comme les jours précédents; rien ne m'attirait. En quittant la table, où tout le monde était triste et silencieux (car Madelon était la plus proche voisine; elle était également chérie des deux sexes, de Madame Parangon, de M. Parangon lui-même, avare d'attachement et d'amitié). En quittant la table, j'allai sur la porte; j'avançai timidement la tête; enfin je regardai. La porte des demoiselles Baron était fermée. Je restai immobile. Mais la vérité ne se présentait pas encore. Je rentrai; je montai à l'ouvrage; mes yeux se fixèrent seulement sur la fenêtre de Madelon, qui était entr'ouverte. Je demeurai quelque temps en contemplation, appuyé sur la rampe. Madame Parangon, qui ne m'aperce-

vait pas, traversa la cour; je crus voir ses larmes couler... je frémis!... Mais je crus m'être fait illusion; j'allai travailler jusqu'à huit heures. On soupa tristement; j'étais accablé de fatigue et de sommeil. Je dis à Madame Parangon, en quittant la table : — « Madame, croyez-vous qu'elle aille un peu » mieux? — Non. — Ha ciel! — Vous n'êtes pas » bien : allez vous reposer. Je vais chez elle, pour » vous et pour moi... Cela sera mieux que si vous » y alliez. » J'hésitais... « Je vous le demande... » Je n'eus rien à répliquer. Je montai dans mon cabinet. Un sommeil profond, et semblable à la mort, assoupit mes sens jusqu'au lendemain six heures.

C'était le dimanche 11 Mars!... Je m'habillai dans un trouble moins étouffant; mais j'étais plus affaissé. Cependant, ingénieux à me rassurer, je fis ce raisonnement : — « Si elle était désespérée, quelle » raison aurait empêché de me laisser la voir?... » *Cela sera mieux...*, c'est-à-dire plus décent; on » craint les discours, l'éclat, ou de la faire rougir » elle-même de ce qu'elle peut avoir dit pendant » son délire. » Ce raisonnement répandit un baume salutaire dans mon cœur... En ce moment, le son plaintif des cloches frappe mon oreille : — « Quel- » que infortuné a cessé de vivre, » pensais-je, « et » vient de tomber dans le gouffre sans fond de » l'éternité!... » Descendu, je cherche à qui parler. Toinette semble me fuir; Madame Parangon est au lit; Bardet vient de sortir, et Tourangeot n'est pas rentré. Ne pouvant parler à personne dans la maison,

je sors enfin. Manon Prudhot était sur la porte; elle rentra, en me voyant, mais c'était alors son usage. Annette sortait de chez les demoiselles Baron; elle me vit, et passa rapidement. La jeune Marianne Roullot, presque enfant encore, Maîne Blonde, et sa voisine la belle Bourdignon, avaient la larme à l'œil... Je pris sur moi de traverser la rue. A deux pas de la maison, j'aperçus, dans la cour du *Palais*, Tourangeot, qui sortait du magasin où il célébrait quelquefois des orgies. Il avait l'air moins Tartare que de coutume. Il m'aborda : — « Je te plains! » me dit-il, en me prenant la main; « elle est morte » d'hier, à trois heures du matin... On ne pouvait » le croire... Mais elle va être enterrée... — Morte! » Qui morte? » dis-je en pâlissant. Il ne répondit rien; mais montrant du doigt la porte de Madelon, il resta quelques instants dans cette attitude (à ce que je crois). Je ne sais ce qu'il devint; j'ignore ce que je devins moi-même. Il me quitta, ou je le quittai... Mais je sais que je gagnai la *Porte du Pont;* que j'allai jusqu'à l'église moitié ruinée de Saint-Gervais (où j'avais fait mes adieux à Marguerite!), que je m'assis sous une voûte en ruines; que j'y poussai des cris lamentables, qui ne furent entendus que des oiseaux, qu'ils effrayaient... Lecteur! nous en sommes au 11 Mars 1753! Je ne guérirai jamais du mal qu'il me fit... Il était dix heures du matin, quand j'arrivai à Saint-Gervais; j'y demeurai dans un état de désespoir, ou d'anéantissement, jusqu'à quatre heures après midi, que ma douleur, devenue plus

tendre, me permit de verser des larmes, au lieu de crier... Je sentis tout ce que je perdais; mais vers les trois heures, l'idée d'une consolation puissante se présenta enfin à mon esprit... Hélas! j'ai eu d'autres malheurs, et il ne s'est présenté aucune consolation! (1)... Ce fut à cet instant que mon âme attendrie, venant à se jeter dans les bras de Madame Parangon, je ressentis une douleur plus onctueuse : je tirai mon troisième cahier; je voulus y consacrer des vers à mon désespoir, et à la mémoire de Madelon... J'écrivis. Mais, ou mes larmes effaçaient, ou le désordre de mes idées m'empêchait de les pouvoir lier. Je poussai des cris, en pensant : « Ha! Madelon ne lira pas ces » vers!... » Je pleurais alternativement, et j'écrivais, lorsque j'avais épuisé les larmes... Quand aujourd'hui, au bout de quarante et un ans, j'imprime ces mêmes stances douloureuses, inscrites sur le même Cahier où je les composai, à demi effacées par mes pleurs, et que je pose la main où ma main fut posée, je sens un frémissement, à chaque fois répété; mes larmes coulent encore; une vertu secrète est attachée à ce papier; il me rend présents, et ces jours de douleur, et celle qui les causa, et celle qui versa dans mon âme affaissée un sentiment de consolation... Ha! je les ai perdues toutes deux! Je regarde cette page qui les contient, cette page

---

(1) Je me trompais : j'ai le C^{en} Arthaud.

écrite sous la voûte de l'église ruinée... mes yeux s'y fixent; j'y lis le nom de Madelon Baron; mon imagination me reporte au delà de ces temps... si regrettés de ma jeunesse, pour me ramentevoir douloureusement tout ce que j'ai perdu, puis revenir sur tout ce que j'ai souffert de perfidies, de trahisons, d'ingratitude, de calomnies, d'injustices, d'atrocités, d'abominables noirceurs, de révolte de la part des miens... (Je ne l'avais pas mérité; j'ai toujours été fils respectueux). Ho comme mon cœur se gonfle, à cette triste revue!... Ho comme je pleure!... Mais ces larmes n'ont plus d'amertume; une ancienne douleur les a mûries; elles ont la douceur de l'huile; elles assouplissent mes fibres roidies, et redonnent quelque énergie à mon cœur déjà flétri...

Les STANCES sur la mort de MADELON sont sacrées; et quoique le rythme, pris de stances de Régnier, n'en soit pas agréable, je n'y puis rien changer. C'st l'Adieu à ma première épouse, à la seule qui m'ait rendu heureux à la ville!

Grand Dieu! Philis n'est plus!
A la fleur de ses ans, hélas! je l'ai perdue!
Par des cris superflus,
Je demande au Destin : *Qu'est-elle devenue?*

Inflexible Trépas!
Ne fais rien à demi! viens! le coup qui la tue
Ne m'effrayera pas,
Si ton glaive me rend *ce qu'elle est devenue.*

O Mort ! funeste Mort !
C'est par toi que Philis, pour jamais disparue,
Excite le transport
Qui me fait m'écrier : *Qu'est-elle devenue ?*

Nature ! tu te tais !
Écho seule répond et redit, éperdue,
La plainte que je fais :
Lieux où je la voyais... qu'est-elle devenue ?

Tu n'es plus, ma Philis !
La tombe, pour jamais, va soustraire à ma vue
Le bien qu'elle m'a pris !
Et me rendra bientôt *ce qu'elle est devenue !*

Je fondais en larmes en écrivant ces stances, et je fonds en larmes en les relisant; elles font sur moi le même effet que le premier jour. Le titre en était : REGRETS *sur la mort de Mademoiselle* MADELON BARON. Il est mis après coup... La Note qui les termine est encore postérieure au titre : *Hos Versiculos, die sepulturæ dominica scripsi lugendo, ad fanum Sangervasii extra muros, eadem sub camera, subter qua æternum Vale Margaritæ Paridi olim dixeram !*..... La date est, *Die 11ª Martii, hora tertia serotina.* Je crois que le titre et la note sont du 16 Auguste suivant : on doit voir à quelle occasion, lorsque nous y serons parvenus.

La douleur que j'éprouvais était la première de ce genre que je ressentisse : c'était la douleur d'un homme qui perd sa femme, un établissement qu'elle

eût rendu facile, doux, avantageux. (Et Madame Parangon le savait; c'est ce qui l'avait déterminée à me seconder dans les derniers temps). C'était une jolie fille, que j'allais rendre mère... qui périssait avec une partie de moi-même... qui venait en sylphide me trouver, pour me sauver des écarts de la jeunesse... qui, en se substituant, m'avait préservé de l'horreur de posséder Jeanneton... qui... avait trouvé la mort, en venant me donner le bonheur trois jours auparavant. Elle était tombée, pour avoir mal assuré l'échelle, le soir de ce dernier entretien, si pénétrant, où le contact de nos âmes avait été si parfait! Et j'ignorais la cause de sa maladie! Et Gaudet d'Arras (sans doute par amitié) me débita des fables calomnieuses! Un doute horrible, exprimé par la manière dont je rapporte la mort de *Manon,* dans le *Paysan Perverti,* me fut insinué... Ha! ce ne fut point par Madame Parangon! Je sens, à présent, pourquoi je ne pus la voir; pourquoi l'on ne me permit pas de recevoir les derniers adieux de ma femme, qui m'aurait annoncé que j'étais père... Madame Parangon va me dire un mot; on l'appréciera.

Je recommençai mes cris, après avoir achevé mes vers; j'éprouvais une peine inconcevable. Il semblait que je prévisse que ma perte ne devait jamais être réparée, contre tant d'apparences contraires qui existaient alors!... Au fort de ma douleur, j'entendis une marche de femme. Je ne criai plus; je me concentrai. On s'approche : je lève les yeux, et je vois... Catherine Servigné!... Elle m'avait entendu, parce

qu'elle était à visiter une des vignes de son père, à peu de distance de l'église. Elle s'aperçut que je pleurais; elle en ignorait la cause, et cette bonne fille, respectant ma douleur, se retira sans me dire un mot. Sa rencontre m'occupa néanmoins; elle fut une diversion favorable. Au bout d'un quart d'heure environ, je me levai, je sortis de sous la voûte; mes genoux tremblaient; je me soutenais à peine. Je m'arrêtai, promenant mes regards dans le cimetière, ou plutôt dans le sainfoin qui portait ce nom; car on le fauchait réglément, et à peine y déposait-on un corps tous les quarante ans. J'aperçus les deux sœurs Edmée et Catherine en deuil; je les saluai, et elles vinrent à moi. « Ha! vous êtes en » deuil! » leur dis-je. — « Oui, de mon pauvre » frère, mort sans enfants. Il y aura, cet automne, » deux ans que vous l'avez vu à Vaux avec nous. » En me parlant, elle me montrait de la main le village de Vaux, qu'on découvrait de l'autre côté de la rivière... Mon cœur se gonfla par une multitude de souvenirs! Je pleurai de nouveau. — « Ha! la » mort! la mort! » m'écriai-je, « elle enlève tout, » excepté moi! — Consolez un peu Edmée, » reprit Catherine, « car elle aimait bien son frère! — » Moi, la consoler!... Ho! pleurons, pleurons, ma » pauvre Edmée; pleurons; oui, pleurons... ceux » qui ne sont plus! » Et mes larmes redoublèrent. Celles d'Edmée coulaient grosses comme des perles, avec de petites contractions de sa jolie figure, qui excitaient encore les miennes. Catherine

pleurait comme nous; tous trois nous pleurions à l'envi, nous tenant la main, et marchant en silence... (O Dieu tout-puissant! que les larmes sont délicieuses, versées avec les cœurs bons et honnêtes! Je n'en ai plus d'unis avec le mien; mais sans doute il en existe encore...)

Nous arrivâmes à la ville. Le jour finissait: j'étais à jeun. (O ma première épouse, j'ai célébré ton jour funèbre dans les larmes, le jeûne et la douleur, comme il convenait de le célébrer à l'homme qui perdait en toi son bonheur!...) Je quittai les deux sœurs à la poterne *Saint-Pèlerin*, et je me rendis chez nous, en traversant la place *Saint-Étienne*, la rue *Notre-Dame* et la *cour* extérieure des *Cordeliers*. Je rentrai par la porte de la tremperie. Toinette m'aperçut; elle accourut à moi : « Madame est bien inquiète! On ne vous a pas vu de » la journée... Tourangeot est bien imprudent!... » Elle me tenait les mains. Madame Parangon sortit de la salle : « Venez, » me dit-elle, « venez auprès » de moi. » Nous montâmes dans la chambre haute, où l'on avait allumé du feu. Nous nous assîmes. « Avez-vous dîné? — Ho! je... ne m'en » souviens pas... — Non. — Je crois aussi que non. » Mais je n'ai pas faim... » Elle sonna. Toinette accourut, avec un potage. Madame Parangon cherchait à me distraire, avec une bonté qui ne pouvait manquer de produire son effet. Je m'efforçai de répondre à ses engageantes sollicitations, et je mangeai quelque chose.

J'étais assez calme, lorsqu'un chant funèbre... Je vole à la croisée. Madame Parangon m'en retire par le milieu du corps. Je cédai; mais je me prosternai le visage contre terre, et ne me relevai que lorsque je n'entendis plus rien... Que n'aurais-je pas donné pour être seul!... Madame Parangon me fit replacer auprès du feu; elle me tenait les mains, et me parlait comme à son frère. Nous pleurions, et ce langage, dès qu'il eut commencé, fut le seul... Jamais, jamais femme ne sut consoler comme celle-là!... Mais ses mains, et quelquefois ses regards, me parlaient; deux fois je pressai dans les miennes la main qu'elle me laissait... Huit heures sonnèrent. Nous descendîmes dans la salle. Toinette me força de prendre un bouillon, puisque je ne pouvais manger. M. Parangon arriva : il jeta sur moi un coup d'œil presque attendri, et j'entendis qu'il disait à Bourgoin : « Après ce qui lui arrive, je doute que » jamais il soit heureux!... » Le prote m'aimait, quoique mon rival : il avait échoué auprès de Madelon, à laquelle il fut un jour sur le point d'arracher des vers que je venais de lui donner; mais elle prouva qu'on n'ôte pas aisément, à la fille la plus délicate, ce qu'elle veut retenir. Il me donna les marques de l'intérêt le plus obligeant : « Vous » étiez bien heureux! » me dit-il; « mais c'était le » mérite récompensé; il ne l'est pas toujours. »

La cruelle nuit que celle qui suivit cette terrible journée! Hélas! elle était cependant adoucie par les bontés de Madame Parangon, de cette déesse

tutélaire de mon cœur; par la vue de l'aimable Edmée; par les soins empressés de Toinette; je n'étais environné que de figures aimables et d'âmes pures... O Dieu! combien depuis j'ai passé de nuits cruelles, sans consolation! L'année 1757, plus fatale encore, m'ôtera l'ange que la Divinité m'avait donné pour éclairer ma jeunesse, guider mon imprudence... Je devais avoir un ami parfait, je devais avoir *Loiseau!* Et, depuis, il ne m'est plus resté que l'Ange sévère et terrible chargé de punir mes fautes!...

Le lendemain, Toinette était au chevet de mon lit, à l'heure où je m'éveillai. « Reposez-vous, » me dit-elle, « Madame l'a dit. — Ma chère Toinette... » dites à celle... que nous respectons tous, combien » je suis sensible à ses bontés et à vos soins!... » Toinette! bonne fille, » ajoutai-je, « aussi bonne » que jolie, je ne crois pas que jamais vous ayez » une pareille maîtresse? — Ho! non, je vous as- » sure! » Elle se retira tout émue, et je descendis. Je travaillai; mais les forces me manquaient. Bourgoin me dit : « Rien n'est pressé; reposez- » vous. » Je continuai de travailler en silence. Sa cousine Manon monta, sous un autre prétexte, mais pour me voir, de la part de Madame Parangon, qui ne l'osait, et de Gaudet d'Arras, qui ne voulait pas se montrer, dans le premier moment; ajoutez la bonne volonté que Manon avait elle-même pour moi. Elle entra dans mon *rang* (1). « Vous devriez

(1) Atelier de compositeur.

» être au lit. — Non, non! » lui dis-je. Et je lui pressai la main contre mon cœur. Mes larmes coulèrent; elle ne put retenir les siennes (car, qui n'aimait pas Madelon?). Elle se retira, ne pouvant plus me parler.

Un quart d'heure après, je vis entrer Gaudet d'Arras. (Il faut observer que j'étais seul dans l'imprimerie, avec le prote, qui venait même de descendre avec sa cousine, les ouvriers faisant le lundi)... Il vint à moi, les bras ouverts, en s'écriant: « Cher ami! cher ami! Ha! ha! que je suis peiné!... » Une de ses sœurs m'a dit devant la bonne » (la belle-mère), « sainte et vénérable femme; car on » est sainte lorsqu'on est bonne belle-mère à l'ex- » cès; elle m'a dit que votre mariage était dé- » cidé!... C'est une véritable perte, et pour le » caractère, et pour la fortune, et pour la tendresse, » et pour la beauté... car elle t'aimait au delà de » l'imagination! c'est une épouse enfin que tu as » perdue!... Pleure-la!... quel barbare voudrait » t'empêcher de la pleurer?... » Je ne pleurais pas, en entendant louer Madelon; ma douleur fut suspendue; j'éprouvai de la joie au comble de la douleur, flatté que j'étais d'en avoir été tendrement aimé! d'entendre le pur et bel hommage rendu à mon amie, à mon épouse!... Je regardais Gaudet d'Arras de l'air de l'attente, les yeux fixés sur lui, la bouche entr'ouverte... Il reprit la parole, sans doute en se méprenant aux causes de mon silence: « Tu as perdu ton amante, mais non pas tes amis,

» tes amies! je t'en connais dans les deux sexes!...
» — Ho! » m'écriai-je, « ne me console pas!...
» Loue-la; mais ne me console pas!... Tu avais
» suspendu toutes mes peines en la louant; pour-
» quoi me les rends-tu? — Mon ami » (me serrant
la main), « tu as une amie que tu craindras d'af-
» fliger! » Son ton ferme fit impression sur
moi...

En cet instant, Manon Bourgoin rentra auprès de nous. Gaudet d'Arras la prit dans ses bras, et la serrant contre son cœur : — « Ma chère âme! » lui dit-il, «sa douleur me fait sentir à quel point je vous
» aime!... Ha! s'il ne souffrait pas trop, sa douleur
» serait un bien pour moi! — Êtres charmants!
» vous seuls nous donnez le bonheur! O mon
» amie! sa douleur est d'une effrayante vivacité; il
» vient de me l'exprimer par un mot qui part de
» l'âme : *Loue-la*, m'a-t-il dit, *mais ne me console*
» *pas*!... » Il ajouta : « Mon cher Nicolas, des-
» cends avec nous; Madame Parangon est seule;
» son mari vient de sortir... » Je me laissai entraîner; car ils me prirent chacun par une main; ils m'habillèrent comme un enfant et m'emmenèrent. Nous montâmes dans la chambre haute, où nous nous assîmes tous quatre. J'étais à côté de Madame Parangon. Gaudet d'Arras dit les nouvelles courantes; ensuite, venant à celle qu'il avait sans doute dessein de raconter, il baissa le ton : « Il ne
» faut pas croire tout ce qu'on dit; on calomnie
» souvent. Par exemple, l'aimable fille que nous

» pleurons tous trois, presque aussi vivement que » notre jeune ami la regrette, l'est jusque dans le » tombeau. On débite par la ville que la maladie » qui a causé sa mort est l'effet d'une surprise; » qu'elle était avec Leroy, clerc de procureur, lors- » que Deschamps, clerc de notaire, est entré tout » d'un coup, et les a vus... dans une situation... » C'est une abominable fausseté! Je n'en voudrais » d'autre preuve que son attachement pour notre » ami... » J'écoutais avec horreur cet exécrable discours, quoique j'ignorasse encore que c'était en venant à moi que Madelon avait trouvé la mort!... Madame Parangon le désapprouvait par son air; Manon ferma la bouche de son amant avec sa main... Hé bien ! tout faux qu'il était, cet horrible récit, il diminua l'*honnêteté* de ma douleur; il en changea un peu la nature, quoique je ne m'en aperçusse pas. C'est que Gaudet d'Arras, qui pourtant ne l'avait pas controuvé, connaissait parfaitement le cœur humain. Depuis cet instant, je reçus bien plus avidement les consolations de Madame Parangon... Gaudet d'Arras reprit la parole : « On donne » encore deux autres causes; car ayant dit la pre- » mière, qui est la plus grave, je me trouve obligé » de rendre compte des deux autres. On assure que » la demoiselle était... grosse de notre ami (ceci » n'est d'aucun poids pour lui, puisqu'il sait la » vérité), qu'elle s'est blessée, et qu'elle en est » morte... Enfin, on dit encore, en supposant la » vérité de cette dernière version, qu'à l'instant où

» elle comptait sur notre ami, elle l'avait surpris
» en infidélité avec la plus hideuse des créatures;
» et que lui en ayant fait reproche avec trop de
» hauteur, il lui aurait cité quelqu'une de ses anec-
» dotes à elle-même; qu'alors, voyant qu'elle ne
» pourrait le mener, comme elle s'en était flattée,
» elle était tombée dans le désespoir, et s'était...
» empoisonnée. — Grand Dieu!» m'écriai-je trans-
porté, « en ton nom, je maudis à jamais cette exé-
» crable ville, cette parricide infâme, qui déchire
» ses propres enfants! O ville-Médée! je te voue à
» la haine immortelle du genre humain!... » Je m'étais levé; je les fis trembler tous trois, et Gaudet d'Arras sentit qu'il avait été trop loin; ma fureur pouvait tourner contre lui-même; il adoucit ce qu'il venait de dire, en donnant les marques d'estime les plus fortes à la mémoire de Madelon. Mais ce qu'il y eut de plus décisif que tout cela, ce fut un mot de Madame Parangon : — « Je sais la vérité; les
» méchants ont dénaturé les faits, et la fille hi-
» deuse était un trait sublime dans l'intention de
» Madelon. » Gaudet d'Arras baissa les yeux... Et moi, j'ai rapporté son discours, afin de donner une idée de la méchanceté de mes compatriotes, en général les plus vils, les plus acharnés calomniateurs, et une de mes raisons pour les mépriser. On connaît la véritable cause de la mort de Madelon; je n'en ai pu douter ; ainsi la première version est une calomnie atroce : la seconde est empoisonnée, et la troisième n'a pas le moindre fondement. Qui pou-

vait donner de la jalousie à Madelon? Son délire en marquait?... Ha! elle n'avait de jalousie que relativement à Madame Parangon, et cette jalousie-là n'était pas douloureuse!... Reste, infortuné, dans une cruelle incertitude, jusqu'au moment où le voile sera déchiré! c'est un horrible tourment! mais ce n'est pas le plus terrible de ceux que tu as éprouvés!...

Le soir, après le souper, je me trouvai seul avec Madame Parangon... Quelle douleur sa présence n'aurait-elle pas adoucie?... Elle me parla bonnement; elle me rappela son projet; mais avec cette délicatesse de femme, qui présente ce qui peut consoler, dépouillé de tout ce qui pourrait blesser la susceptibilité la plus chatouilleuse... Aussi, je ne sentis que sa bonté... Et ce mot lâché, elle ne me parla que de Madelon; elle la loua; elle me raconta mille petites confidences qu'elle lui avait faites à mon sujet, les huit derniers jours de sa vie, c'est-à-dire depuis quelle ne pouvait plus douter qu'elle ne fût enceinte; Colette spécifia l'article de Jeanneton, mais en glissant; elle n'appuya que sur les motifs de dévouement et de générosité de Madelon; motifs qui la déterminaient également à recevoir mes vers, dont elle savait que l'obscénité s'épurerait avec l'âge. Elle défendit son honneur, sa réputation, d'une manière ferme, assurée; elle me la justifiait, comme si elle eût été vivante, elle m'assura qu'elle l'avait toujours estimée, et que depuis sa confidence entière, elle l'avait admirée. Elle ajouta ces mots

sentencieux, bien dignes de la plus vertueuse et de la plus raisonnable de toutes les femmes : — « Monsieur Nicolas, quand un homme a aimé une
» femme, il doit consacrer sa mémoire et sa réputation, en être le chevalier pour la maintenir
» pure. Si l'on parvenait à ternir la renommée d'une
» femme qui fut à vous par le cœur, on fouillerait
» votre âme, on l'avilirait, on la dégraderait; les
» intérêts, les mœurs, la vertu de ceux qui se sont
» aimés, sont inséparables à jamais... » J'écoutais, hors de moi. — « Oui, Madame! » dis-je en levant et portant la main vers le ciel, « et je vous le jure!
» — Vous avez l'âme encore naïve et bonne, » me dit-elle, avec un sourire d'attendrissement, « con-
» servez-la telle encore longtemps... Du moment où
» vous aurez perdu votre naïve bonté, vous serez
» vicieux et malheureux... [Quel meurtre! » ditelle à demi voix, « qu'il soit venu à la ville!... J'en
» suis cause et peut-être en serai-je punie?] Mais
» non, » ajouta-t-elle en m'adressant la parole; « non! jamais vous ne serez volontairement... ce
» que je redoute que vous soyez!... Allez reposer...
» Je ne vous regarde pas comme un jeune homme
» ordinaire : aussi je vous passe bien des choses, et
» je vous parle comme à mon frère... Votre ser-
» ment de tout à l'heure m'a bien plu... Si quelque-
» fois vous causez des peines, d'autres fois aussi
» vous en dédommagez... Nos pères étaient amis,
» dans leur jeunesse, et ils le sont encore : nous
» serons aussi quelque jour d'anciens amis... Ha!

» que ne puis-je accélérer la course du temps, déjà » si rapide!... »

Mes larmes coulent : mais vois, Lecteur, si cette femme les mérite?... Vois mon néant, dans le cours de toute cette *Anatomie de moi-même*!... Ce que j'ai quelquefois mis de bon dans mes ouvrages ne m'appartient pas. Connais ceux et celles qui me l'ont donné : mon père, ma mère; Antoine Foudriat, Jeannette, Madelon, Madame Parangon surtout, ma créatrice à la ville; et tu verras le prix que je lui réserves; tu verras mon atrocité : mais tu verras aussi comme elle en sera vengée par le malheur que j'ai eu de lui survivre! Tu verras comme je serai malheureux, avili, méprisé, pauvre, manquant du plus étroit nécessaire, privé de tout, enfin, excepté de courage! Tu en connaîtras encore d'autres, à qui je dois ce qui me reste! Faible planète, hélas! je n'ai fait que rendre, en les éteignant, les rayons d'astres lumineux!...

En quittant Madame Parangon, j'étais fortifié par ses derniers mots; l'imagination tranquillisée, mes organes cédèrent au sommeil, et ma nuit fut sans agitation.

Tel est le récit complet, circonstancié d'une perte, que celle qui doit la suivre va rendre irréparable!... La mort de Madelon a changé ma destinée. Je sentis d'abord vivement mon malheur!... Le discours de Gaudet d'Arras en rompit la première force; les entretiens, plus efficaces, avec Madame Parangon, changèrent la nature de mon amère douleur. Mais,

hélas! tout devait tourner contre moi! Colette était la plus vertueuse des femmes; elle me secourait toujours, tant qu'elle le pouvait, jusqu'à l'instant où elle se croyait en danger de périr avec moi; elle m'abandonnait alors, ou plutôt elle semblait dire à une autre femme libre : — « Il va périr! sauvez-le! » dussiez-vous le garder pour vous!... » Sentiment sublime, unique, qui élève Madame Parangon au-dessus de toutes les femmes que j'ai connues... Mais je n'étais pas alors assez éclairé pour connaître tout le prix de cette conduite et du cœur qui la dictait. Gaudet d'Arras, d'un autre côté, me vit souvent; il *profana* ma douleur le plus qu'il lui fut possible. Ce n'est pas qu'il n'en vît les avantages; il me disait quelquefois : « Si tu étais un sot, comme mon » petit cousin, je te laisserais à ta *précieuse* douleur » (comme tu la regardes), pour conserver tes mœurs; » mais tu n'as pas besoin de ce moyen-là : un » esprit juste, comme le tien, malgré la vivacité des » passions, n'a besoin, pour toute religion et pour » toute base de morale, que de la réciprocité... » Cela était bel et bon, mais trop fort pour moi, quoique cette idée me soit revenue depuis, et que j'en aie senti la justesse. Je dis plus : dans la circonstance où j'étais, à juger, non suivant la raison, mais d'après l'événement, les consolations de Madame Parangon me furent préjudiciables. Je me fis un devoir d'entrer dans ses vues; je comptai sur Mlle Fanchette, au lieu de m'adresser à Berdon, comme on s'y attendait dans la maison de la *bonne*,

et de réaliser avec elle tous les avantages que me faisait Madelon. On y comptait si bien, que Berdon, quoique très fière, me rechercha d'abord... Mais, comme je devais être... ce que j'ai toujours été, le jouet du sort, je me tins froidement sur la réserve, me dévouant absolument à faire la volonté de ma fée protectrice. Prudent ou fou, libertin ou sage, je ne fis, dans ce temps, que des choses nuisibles à ma fortune. J'oubliai presque Madelon, lorsque la simple politesse exigeait que je recherchasse ses sœurs. Un soir, pour me sonder, elles me parlèrent obscurément de cette multitude de vers adressés à leur sœur. Je crus voir une curiosité maligne, et je feignis de ne pas les entendre... Conduite insensée, car Berdon était charmante, même à mes yeux.

Comme Madame Paragon avait pour principe de ne jamais donner de suite à nos entretiens affectueux, elle me laissa un peu trop à moi-même. Je me livrai à Gaudet d'Arras, à Gaudet; je revis les connaissances que m'avait données Buisson, et qui lui ressemblaient. Je devins dissipé : la dissipation me conduisit au libertinage; je repris mes idées de triompher de la vertu de ma bienfaitrice. Trois semaines après la mort de mon amie, de ma véritable amie autant qu'amante (30 Mars), j'eus un songe, dont ANNETTE fut l'objet :

Elle était dans mes bras, et nous montions ensemble
Un degré rude et long. Elle frémit et tremble
        D'émotion et de pudeur,
        Que lui causait ma vive ardeur :

Mais mon tendre amour la rassure
Et calme une fausse terreur.
Ma bouche à la sienne collée,
Ma main sous sa jupe glissée
Cherchaient la félicité pure.
Sur son beau sein régnaient les lis,
Et des roses le coloris
Leur boutonnet à la parure.
Par mille et mille doux soupirs
Nos deux âmes s'étaient mêlées,
Et nos *** enlacées
Se trémoussaient par nos plaisirs...

Le reste du songe est une jouissance complète, que j'eus l'honnêteté de ne pas envoyer à la jeune personne : mais par un effet de mon inconséquence naturelle, Annette n'y gagna rien : Colombat, son futur, l'ayant rêvée, il me conta sa chance, et je lui copiai mon rêve, qu'il envoya pour son compte à sa jeune maîtresse, tel qu'on le voit dans le Drame de la Vie, p. 213. Mais il fut bien grondé par la mère! et Annette m'ayant soupçonné d'être l'auteur des vers, me bouda toujours depuis... Qu'on ne soit pas indigné du prompt oubli que je fais de Madelon : je le paierai cher! Jamais je ne fus à l'abri du remords!...

Le 30 Avril, je repris mon goût pour l'aimable Laloge, à l'occasion d'un Songe, qui me la montra ravissante!... [Il est dans le Drame cité, p. 1214.] Je lui fis tenir en même temps des vers anciens, qu'elle n'avait pas encore eus, ou que j'avais corri-

gés, comme on les trouvera dans le DRAME, p. 1206, sur ce qu'elle m'avait dit le 20 Auguste 1752. J'observe encore que les premiers vers de l'ÉLOGE de Madelon sont rapportés corrigés dans le même ouvrage, p. 707. Enfin, j'avais envoyé à Madelon, avant qu'elle m'eût accordé ses faveurs, des vers sur mon épuisement solitaire, qui probablement la déterminèrent au sacrifice généreux qu'elle fit à la conservation de ma santé : on les trouve en deux pièces dans le DRAME, p. 1205 et 1206. Le 3 Mai, j'eus pour la jeune TARTRE la velléité qu'on peut lire, p. 1215. Dès le 27, je revins à Madame Parongon, par des vers effrénés, qu'on lira dans la même page que les précédents, et les deux suivantes. Ceux-ci n'ont jamais vu le jour, et Madelon elle-même ne les aurait pas lus; ou plutôt je ne les aurais pas faits, si elle eût existé... Voici comme je rends compte de cette pièce fougueuse, dans mon troisième Cahier, en la revoyant, à la date de 1756 : « *Hi pessimi versus ardoris cupidinisve rabiem pro adoranda hera Coletta exprimunt... Invitus invitam reliqui, ad veniendum Parisiis; ubi mortem animi virtutisque patior !...* » Ha ! cette pièce furibonde annonçait l'orage qui se préparait depuis longtemps. J'avais alors le cœur dégagé, me proposant dès lors de donner Edmée et Catherine à mes cousins Mairat; la crise serait donc arrivée beaucoup plus tôt, sans une de ces aventures délicieuses, qu'il semble qui ne soient arrivées qu'à moi...

Je reviens à Émilie Laloge, à laquelle Bardet avait

remis mes derniers vers faits pour elle, avec les anciens. C'est ici le lieu de placer une des principales causes de l'oubli de Madelon : Émilie la valait à tous égards, beauté, jeunesse, honnêteté, fortune, amour, dévouement... Mais outre que je n'aurais pas voulu sérieusement donner une nouvelle rivale à Mlle Fanchette, Émilie ne pouvait être à moi : elle était engagée, malgré elle, par des parents despotes, à un riche et créditeux grigou, qui avait exigé sa main, pour servir leur ambition... Émilie avait seulement obtenu deux ans, afin d'aller, non sur les montagnes, mais à la ville, pleurer sa virginité... Je reprends où j'ai coupé, à la page 157.

Une promenade qu'Émilie avait faite sur l'Ile d'Amour, l'été précédent, est mise à profit, dans son ÉLOGE, et me fournit un épisode agréable. Je lisais attentivement, assis sous les peupliers, lorsque les Beautés du Séjour des Grâces arrivèrent sur l'Ile, avec leur gouvernante. Laloge, et ses deux plus aimables compagnes. Lalois et Dugravier, qui me connaissaient, me voyant à l'écart, s'approchèrent doucement, et s'assirent derrière moi sans que je les visse. Et comme j'avais plusieurs volumes, à cause de la rapidité de ma lecture, elles en trouvèrent un sur l'herbe, un peu au-dessus de moi; elles le prirent; Mlle Laloge, qui était au milieu, tint le livre (c'était l'*Illustre Parisienne* de Mme de Villedieu); elles lurent environ une heure... Moi, je lisais *Mademoiselle de Tournon et le Comte de Varambon*; cette lecture m'entraînait par son puissant intérêt.

Enfin, je m'écriai : « Ha! comme je l'aurais » aimée!... » Les trois Grâces sourirent. Elles lisaient bas; on ne tournait que lorsque toutes avaient achevé la page. C'était une intéressante lecture, pour de jeunes Jansénistes accoutumées aux livres les plus secs, qu'un roman de Villedieu! Elles le dévoraient. Mais dans une circonstance, l'intérêt emportant la plus jeune (Dugravier), elle laissa échapper un petit *Ha*! qui me fit apercevoir les trois Beautés. Quelle agréable surprise! Mais je ne fis pas semblant d'avoir vu. Tirant alors mon second cahier, je lus avec chaleur les vers faits pour ÉMILIE, le 20 Auguste précédent, déjà cités; puis ceux pour la première communion de Thérèse Lalois. Les trois Grâces chuchotèrent, et je me retournai. — « Je m'occupais de vous, Mesdemoiselles; mais con» tinuez, et ne faites pas attention à moi : je regar» derais comme un malheur de troubler votre amu» sement. » Elles continuèrent, sans me répondre, jusqu'à la fin de l'histoire. Elles me remirent ensuite le volume; je baisai la place qu'Émilie venait de toucher. — « En voici une plus intéressante encore, lui dis-je, en lui montrant le titre de *Mademoiselle de Tournon*; « si vous la voulez lire, je serai ici tous » les dimanches et fêtes... » J'y revins effectivement; mais les jolies pensionnaires n'y reparurent pas.

Tel était le sujet de mon épisode, qui faisait sortir cette pièce du cadre ordinaire... On sera surpris que de jeunes personnes prissent la liberté de lire

un de mes livres? Mais il faut dire ici qu'elles ne l'auraient prise avec aucun des jeunes gens de la ville : elles m'estimaient, parce que jamais on ne me voyait polissonner à l'église, comme les autres, quand on venait quêter; je donnais au contraire aux jeunes quêteuses les plus grandes marques de respect. Il faut ajouter que j'étais ami de Laloge, qui leur disait du bien de moi journellemnet, en allant voir sa sœur. La raison qui fit qu'elles ne profitèrent pas de mon offre, c'est que sans doute une des trois parla de cette lecture chez Mme Hardouin, et qu'on leur fit une réprimande. On pouvait avoir raison : il est des caractères pour qui les romans sont dangereux, mais ce n'est pas le plus grand nombre.

Mlle LALOIS est la seconde héroïne du SÉJOUR DES CHARMES. Son genre de beauté contrastait avec la délicatesse de sa compagne : Thérèse Lalois avait un embonpoint appétissant, beaucoup de blancheur, de beaux yeux, des cheveux noirs et très fournis. Une autre rencontre forme encore ici un épisode heureux, dont voici l'historique. Madame Parangon fit un petit voyage à Paris, dont le motif était si généreux et si obligeant pour moi, qu'il achèvera le tableau de mes obligations à cette adorable femme : elle y menait sa sœur Fanchette, pour lui faire prendre les grâces de Paris, et la rendre ainsi de beaucoup supérieure à tous mes goûts passagers. Elle l'y laissa, pour ne pas rendre son absence trop longue. Mais pendant ce voyage, je m'aperçus que de longs tête-à-tête avec la jolie Toinette, à laquelle

je continuais d'enseigner à lire, pouvaient être dangereux, et connaissant d'ailleurs les motifs de la conduite de Madame Parangon, je la voulus seconder, en fuyant sa trop séduisante caméristе. Je sortais dès que j'étais las de traduire, mettant la clef chez les demoiselles Cuisin, tantes de la *rosée* Clôdon, et de la *lisée (a)* Marianne Roullot; puis je cherchais des sites riants et retirés, pour y lire dans une délicieuse apathie.

Une après-dînée, j'avais trouvé le plus charmant endroit, à peu de distance des bords de l'Yonne, dans un demi-vallon couvert par un petit coteau et bordé de haies fort élevées. J'y lisais Chaulieu... Mme Hardouin avait amené ses élèves de ce côté. La jeune et jolie LALOIS, après le goûter dans une laiterie voisine, suivit un sentier garni de fraises, et parvint ainsi jusqu'à moi. La *vaux* en était bien meilleure où j'étais; et comme ma lecture était superficielle, j'en avais cueilli, que j'avais entassées auprès de moi sur des feuilles de vigne, pour les manger en lisant, et me rafraîchir la bouche. En m'apercevant, la belle Lalois rougit : — « Venez, » venez, » lui dis-je, de cet air naïf qui encourage la timide Beauté; « j'en ai! j'en ai! Voyez comme » elles sont belles?... Prenez, prenez! — Non; elles » sont à vous; mais j'en cueillerai ici... Oui; elles » sont belles. — Je vous aiderai donc; car j'en ai

---

(a) Blanche comme le lis. *(N. de l'Éd.)*

» suffisamment. » J'en cueillis, et je les mettais avec elle dans un grand mouchoir blanc... Elle en avait déjà beaucoup, lorsque Julie Dugravier arriva : — « C'est toi, Thérèse, » dit-elle, en courant à nous; » il t'aide donc? — Oui, Mademoiselle; tenez, en » voilà qui sont à moi; prenez-les; cela vous évi- » tera la peine d'en cueillir. » La jolie Dugravier ne se fit pas presser. — « Ha! Julie, » lui dit Lalois, d'un ton pénétrant, « peux-tu le priver, en un ins- » tant, de ce qu'il a été si longtemps à se procurer? » — Il me les donne avec plaisir. — Ha oui, avec » le plus grand plaisir! » m'écriai-je. — « Bien » obligée. » Mais l'aimable enfant ne m'en prit que la moitié.

Mlle Laloge arriva dans cet instant : — « Venez- » vous en vite! On a remarqué votre absence... » Bonsoir, Monsieur, » me dit-elle en souriant... « Toujours lisant, et toujours sachant choisir les » plus jolies retraites? — Oui : mais vous, Made- » moiselle, vous les embellissez... Vous êtes pressée, » vous ne pouvez rester; prenez ces fraises; j'en » cueillerai d'autres. — Ho non. — Vous n'aurez » pas le courage de me refuser une chose qui me » fait tant de plaisir? » Aurait-elle pu ne pas accepter, de l'air dont j'offrais? — « Enfin, il a tout » donné! » dit Thérèse, en s'en allant avec Julie. Mlle Laloge me remercia, par ce sourire séduisant, qui rendait Madame Parangon si adorable, et qui exprime la considération unie à la confiance. Je pris le bord de sa robe, que je portai à mes lèvres. Ce

salut obligeant la toucha; je le vis à trois regards qu'elle laissa tomber sur moi, en s'éloignant; j'entendis : « *Parents cruels!* »

Lecteur! ce moment fut un des plus heureux moments de ma vie!... Ha! si tu savais avec quelle douce émotion j'en fais le récit, dans la soixantième année de sa vie, et sans remords!... (Oui, sans remords, quoique je taise dans le Poème une circonstance qui n'y pouvait entrer, et dont le résultat a été l'aimable Sophie, la même qui est nommée p. 713 du DRAME DE LA VIE : jamais je n'aurai de remords d'avoir produit le chef-d'œuvre de la Nature!)

Du Séjour des Beautés la sage gouvernante,
Modèle en tout parfait d'une conduite prudente,
Des divertissements a donné le signal;
Au bord de la prairie, est un goûter frugal,
En fruits délicieux, en fraîche laiterie,
Mets que préfère à tout la jeunesse fleurie.
Sous un verne couché, dans le plus beau des mois,
Je rêvais aux Amours, quand j'aperçus LALOIS.
De fraises dans ces lieux la terre était couverte,
Et par leur rouge teint variaient sa robe verte.
Tentée par l'appétit de ce fruit délicat,
Par hasard jusqu'à moi la Belle s'écarta.
Je tressaille enchanté! Son visage à ma vue
Se couvre tout entier de rougeur ingénue...

Ces vers ne sont pas assez bons pour en rapporter davantage... Je rends compte de notre tête à tête,

qui, d'après mes vers, commençait fort tendrement, lorsque Dugravier nous aborda... J'en témoigne mes regrets, et je fais la description complète des charmes de Thérèse, pour montrer tout ce que j'ai perdu... Mais je me console à la fin, par l'arrivée d'Émilie, qui me procure le bonheur que j'ai fait entrevoir.

Le III[e] Chant du SÉJOUR DES GRACES célèbre JULIE DUGRAVIER. Sa beauté n'avait rien de commun avec celle de ses deux compagnes. Elle était plus grande qu'Émilie, et n'avait que quinze ans; sa taille mince et svelte, ses traits grands et majestueux, annonçaient pour dans quelques années une de ces superbes femmes, blanches, appétissantes, potelées, qu'on ne voit qu'avec admiration. Le temps de la scène est ici un après-souper, par une des belles soirées des plus grands jours : on soupait alors à huit heures au plus tard, et même à sept, lorsqu'on voulait aller ensuite à la promenade, qui finissait à neuf heures et demie, c'est à dire avec le jour. Un dimanche du mois de Juin, ayant vu sortir les jeunes pensionnaires, je les suivis, sans en être aperçu. On traversa le pont, et l'on alla dans les riantes prairies qui avoisinent le *Moulin-Judas* (ainsi nommé, parce que son *bié* est traître et dangereux). J'allai me mettre à l'écart dans un réduit charmant, ou j'espérai que viendrait quelqu'une de ces jolies nymphes. Je désirais Laloge : ce fut Dugravier. Elle s'était éloignée de ses compagnes, en cueillant des fleurettes. Je vis son occupation enfantine : je me glissai dans le jardin du

meunier, j'y fis trois beaux bouquets, et je revins à ma première place. Dugravier arriva près de moi, sans me voir. Tandis qu'elle courait après une fleur de sersifix sauvage (*a*), je jetai mes trois bouquets sur le mouchoir étendu où elle amassait ses fleurettes, puis je me cachai mieux qu'auparavant. Dugravier, de retour, tressaillit d'admiration, en voyant les trois bouquets! Elle regarda entre les saules, et me découvrit; elle voulut fuir. — « Vous » fais-je peur, Mademoiselle? — Ha! c'est vous? je » croyais que c'était un homme! » Je ris de la réponse. Elle voulait dire un meunier... — « Non, » c'est moi; je vous ai vue cueillir des fleurettes; je » me suis dépêché d'avoir des fleurs, dans un endroit » où vous n'auriez pas osé pénétrer. — Ha! sûrement, c'est auprès du bié? Si vous étiez tombé » dans l'eau? — Non, non. Mais c'est pour vous » les donner que je les ai rassemblées, au péril de » mes jours, belle Julie! » (J'entendais parler des chiens, qui aurait pu me sentir, et se jeter sur moi)... — « Ha! qu'elles sont belles!... » Elle laissa tomber à ses pieds, comme une enfant, les marguerites blanches, les fleurettes jaunes ou bleues, et prit un de mes bouquets. — « Voudriez-vous me » faire un plaisir, Mademoiselle? — Oui, oui, oui. » — De donner ces deux-là... — Je sais, je sais... » à Émilie et à Thérèse. — Justement. » Elle les

---

(*a*) Salsifis. (*N. de l'Éd.*)

prit, sans me faire le plus petit remerciement, et elle courut, avec une aimable vivacité, au devant de ses compagnes. Thérèse était la plus avancée; Émilie quelques pas après : — « Tenez... tenez... » Et elle revint de mon côté en courant. J'avais prévu la nouvelle demande : de jeunes pensionnaires aiment beaucoup leur institutrice, quand celle-ci est également sage et bonne. J'avais fait une nouvelle incursion dans le jardin du meunier, et j'en avais rapporté une grosse botte de roses, d'œillets, de chèvrefeuille, de jombarde et de mignotée. — « Ho! j'en voudrais bien un pour Madame Har- » douin ? — Le voilà. » Elle prit vivement la botte de fleurs, et s'enfuit, sans me répondre. Je ne la revis plus : elle donna les fleurs à sa maîtresse, qui avait déjà les deux autres bouquets, sans lui parler de moi, comme de raison. Mme Hardouin rendit à Émilie et à Thérèse leurs bouquets, et distribua la botte à toutes les autres pensionnaires. On demanda ensuite à Dugravier, comment elle avait eu tant de fleurs! Elle répondit : — « C'est la meunière. » Mais Émilie et Thérèse savaient la vérité : elles m'avaient aperçu, et la première trouva le moyen de me donner un moment, comme celui du jour des fraises... Cet épisode aurait été charmant, si mes vers avaient été moins rocailleux, plus régulièrement faits :

A peine le soleil, en descendant dans l'onde,
De sa vive chaleur avait privé le monde,

Qu'Hardoin, après souper, permit, pour mon bonheur,
A ses jeunes Beautés de goûter la fraîcheur.
Lalois y paraissait, et naïve et touchante;
On y voyait Laloge encore éblouissante...
Enfoncé par avance en de vertes prairies,
Je m'égarais moi-même en douces rêveries,
Quand parut à mes yeux, avec un lent marcher,
Un modeste regard, la jeune DUGRAVIER.
Vous, que l'Amour forma si belle et si touchante...

Dans le reste du chant, j'achève la description des charmes de Julie, et je raconte l'épisode dont j'ai donné l'analyse.

Je commençai un IVe Chant, intitulé, Mlle PHILIS HOLLIER. Elle avait été pensionnaire de Mme Hardouin. C'était un parti fort riche! Elle était alors éprise de frère Sainte-Hermine, et sa GOTON, jolie chambrière, à demi folle de Gaudet d'Arras. Philis écrivait souvent à l'objet de ses feux, et envoyait ses lettres par la jolie Goton, qui guettait à l'église l'occasion de les remettre. Gaudet d'Arras s'en chargeait souvent, pour avoir occasion de la courtiser; car il était libertin, malgré son amour pour Manon, et Goton ne sera pas cruelle. Mais ceci est postérieur : il en sera question dans le temps... Voici quelques vers du IVe Chant, qui est le dernier du SÉJOUR DES GRACES proprement dit; les autres étant détachés :

Non, je ne connais rien ici-bas qui l'égale,
Cette Beauté touchante, et pourtant si fatale,
Dont les attraits divins et le charme vainqueur
Ont subjugué mes sens, au défaut de mon cœur,...

Les fleurs sont sur son teint, l'albâtre est sur sa gorge;
C'est là qu'Amour ajoute à tous les traits qu'il forge
La pointe du désir et de la volupté,
Qui donne tant de sel à sa vive beauté.
Ce n'est pas le respect que sa noire prunelle
Lance au fond de nos cœurs, c'est l'ardente étincelle
Qui porte les Humains à la lubricité.
Ne croyez pas, Philis, que cette vérité
De vos attraits piquants soit la satire amère!
Vénus, ainsi que vous, des désirs est la mère...

Je continue sur ce ton, très différent de celui des trois premiers Chants. Je lui apprends qu'elle communique de son charme lubrique à sa chambrière Goton, qu'elle rend aussi désirable qu'elle. La description de ses charmes est plus effrontée que toutes les autres, parce que je n'avais plus Madelon, qui, malgré son indulgence excessive, ne laissait pas que de me retenir un peu... Cet Éloge, qui s'éloigne absolument des autres, marque le progrès de ma corruption. La pièce n'est pas achevée.

Je trouve, à la fin de mon *Tertius Codex,* que mon poème devait être composé de vingt-quatre Chants : les quatre dont je viens de parler; ensuite de toutes les Beautés dont j'avais, ou devais faire l'Éloge. J'en avais alors seulement neuf, en comptant les deux qui n'étaient que commencés. Je n'y reviendrai plus.

Depuis la mort de Madelon, ma verve s'était presque éteinte. Je ne trouve plus de vers, ni pour Émilie Laloge (qui se maria enceinte), ni pour Thérèse Lalois (qui ne me regarda plus qu'en rougis-

sant), ni pour M[lle] Dugravier (qui me dit un jour, en sortant de l'église : « Paraissez ne nous pas con- » naître. ») J'étais tristement concentré dans ma passion pour Colette. Une note du 20 Juin, jetée comme au hasard, à la fin de mon quatrième cahier, rend compte de la situation de mon âme :

« *Hodie 20 Junii, sacram. Ch. festi prid., in horreo juxta fenestram cum sederem, annos superiores in memoriam revocavi et dicebam intus : Quid annum, quid duos cogitabam ? Proh ! hac ipsa die anno 1751, fœnum in valle Leonardino excutiebam, et illic ad me accedit formosa puella Francisca Berthier, sitis compescendæ gratia petens aquam. Canebam antea deliciose, àvi saxiaria (œnante) me delectante solitario cantu... Innocens eram... Vivebas, o Magdalene ! admirata procedebas !... Sed quid in annum ? quid in duos reputabo ?... Ha ! forsan, miserior ero !... Sed forsan Colettam habuero ?...* (1) Et plus bas, à la date de 1754, est un mot terrible : « *Facinus erupit !* (2)... »

(1) Le 20 Juin, veille de la Fête-Dieu, m'étant assis fatigué, près de mon cabinet, je rappelai dans ma mémoire les années écoulées et je me demandais à moi-même ce que je faisais, à pareil jour, il y avait un et deux ans ? Ha ! il y a deux ans, je fenais au Vau-de-Lannard, quand la jolie Fanchon Berthier, pressée de la soif, vint me demander à boire... Je chantais auparavant ; l'oiseau solitaire qui fait son nid sous les laves, le cublanc, m'avait inspiré une douce mélancolie, par son cri monotone... J'étais innocent !... Vous viviez, ô Madelon ! vous passiez dans cette rue, brillante, admirée... Mais que penserai-je dans un an, dans deux années ?... Peut-être serai-je plus misérable ? Peut-être aurai-je eu Colette ?... »

(2) « 1754. L'attentat est commis ! »

Le 11 Juillet, je sentis un peu mon cœur, affaissé depuis l'éloignement d'Émilie et la cessation absolue de toute communication avec ses deux jeunes compagnes; je le retrouvai dans une conversation avec Annette Bourdeaux, qui parut avoir oublié son petit grief contre moi. J'en fus étonné! car j'en pris note comme d'un phénomène... Mais le 14 fut un jour de grande sensibilité!.

C'était l'anniversaire de mon arrivée à la ville; j'en fis la commémoration pour une seconde fois. En me levant, j'écrivis sur la première page de mon premier Cahier : « *Il y a deux ans que j'arrivai ici en apprentissage.* » *(Duo sunt anni cum hic adfui primum, tirocinii causa.)* Je travaillai vivement jusqu'à onze heures et demie, que je sortis pour aller célébrer ma commémoration. Je gagnai la *Porte du Pont,* que je saluai avec attendrissement; je revins par les mêmes rues que j'avais suivies, me rappelant tout ce que j'avais éprouvé aux différents endroits; m'arrêtant à saluer Chambonnet, comme je m'y étais arrêté. Arrivé devant l'Horloge Gothique, je la considérai de même, me pénétrant des mêmes sensations. Des larmes d'attendrissement coulaient de mes yeux... Je rentrai; je fis les mêmes tours dans la maison, et j'aurais voulu pouvoir dîner à la cuisine, avec Aimée, Boudard et Tourangeot. Je n'ai pas négligé les mêmes choses, les deux années suivantes.

Toutes mes petites Notes d'alors expriment que je brûlais pour Madame Parangon : mais nous

n'avions aucune conversation particulière... Lisait-elle mes desseins dans mes yeux?...

Je renouai faiblement, le 29 Juillet, avec Manon Prudhot, et à l'occasion de quelque chose qui se passa entre elle, moi et son père, je fis le petit Poème intitulé Mysis, un de ceux que Madame Lebègue a déchirés de mes cahiers, en 1760. Je vois par le nombre des feuillets qu'il devait contenir environ six cents vers, et qu'il m'occupa jusqu'au 15 Auguste. Une Note du 29 Juillet dit que j'ai beaucoup écrit ce jour-là. Sans doute que dans la première verve, j'avançai considérablement mon poème, dont voici l'occasion et le sujet :

C'était moi qui m'étais retiré de la maison Prudhot. Le père, la mère et les deux filles ne trouvèrent pas cette conduite convenable, apparemment; il fut décidé dans le petit conseil de famille, que Mlle Manon me ferait quelques prévenances. Elle me salua donc. J'étais trop honnête pour ne pas y répondre. Je me rapprochai de Manon, qui s'enfonçait dans la boutique dès que je m'avançais. Je crus qu'on avait quelque chose à me dire et qu'il fallait entrer; ce fut ce que je fis, à la cinq ou sixième fois. On nous laissa causer tranquillement de choses indifférentes, pendant plus d'un quart d'heure; mais on nous observait. Quelqu'un vint acheter. C'était l'occasion qu'on attendait pour me renvoyer avec éclat. Mais on n'en eut pas l'amusement; je sortis, comme on entrait. Le père, qui me croyait encore là, commença par gronder sa fille de ce qu'elle me

recevait. Il allait m'adresser la parole, quand il s'aperçut de mon absence. Il acheva de gronder sa fille; mais l'objet des parents ne fut pas rempli; tout au contraire : la scène donnée fit tort à Manon, qu'on crut de concert avec moi. Madame Parangon m'en parla le même soir. Je lui dis la vérité; Manon Bourgoin nous découvrit le reste... Indigné, je voulus me venger, et je le fis d'une manière basse et coupable :

Je suppose que le père Prudhot est en colère contre moi, parce qu'il est jaloux de sa fille. Inventant alors une aventure, je donne à entendre que je l'ai surpris voulant lui arracher des faveurs; mais qu'elle se défendait en pleurant. Il m'aperçut, et feignit d'infliger une correction pour quelque faute. Mais il ne me le pardonna pas... Pour se venger, il tend un piége pour que Mysis cherche à jouir de la Belle. Le jeune homme n'y manque pas. Le père jaloux, caché, les épie, et au moment où l'amoureux Mysis croit atteindre le bonheur suprême, il est à jamais privé de la flèche de l'Amour... Le père cruel lui conserve la vie avec le plus grand soin. Mysis guérit, et pour éterniser son supplice, il lui fait épouser, eunuque, une belle femme qu'il ne pouvait posséder... Cette pièce est très libre; mais il y avait des détails amusants. Elle n'a jamais été vue que de Gaudet d'Arras, qui la lut à Manon Bourgoin. Mais malgré l'envie qu'ils en avaient tous deux, ils n'osèrent jamais la montrer à Madame

Parangon, qui n'aurait pu en soutenir la lecture, et qu'ils auraient affligée.

Enfin, je vois, à ce même jour, une Note, qui rend compte d'un égarement relatif à la parure de Madame Parangon; ma passion redoubla par l'anéantissement de toute idée de retour vers Mlle Prudhot... Quant à Berdon, Mlle Fanchette m'empêchait, comme on sait, de m'en occuper. Aussi, le 3 Auguste, remarqué-je que je suis triste, accablé. Cependant, vers le soir, j'eus une distraction, qui prouve la mobilité de mon cœur : Maîne Lebègue, la belle chanteuse, vint à passer; je la saluai; elle me le rendit obligeamment, et je formai le dessein d'une liaison. Dès le même soir, je la plaçai par quatre vers dans mes FASTES, que je commençais alors, après avoir pour jamais interrompu mon SÉJOUR DES CHARMES.

Le 10, je me vis un rival auprès de Lebègue, dans la personne d'un *Quatremère,* jeune homme de pratique. J'exprimais ceci, dans mes FASTES, en la qualifiant d'*infidèle*, et c'est ainsi que je termine son article... Je rappelle, dans une Note, que trois ans auparavant, je traduisais *Justin* à Sacy, et que M. Antoine Foudriat étant venu chez nous, il prit ma traduction, dont il lut plusieurs pages : — « Vos fils de Courgis, » dit-il tout bas à mon père, « sont de grands misérables, de sacrifier ce jeune » homme à leur jalousie! »

Nous en sommes au 14 Auguste. Le soir, après le travail, qui finissait de bonne heure, parce qu'on ne

prenait la chandelle qu'au 8 Septembre, dévoré par ma passion pour Colette, qui semblait me fuir, je me tins assis devant la porte, sur le banc, afin de voir si elle resterait, ou si elle sortirait seule : dans les deux cas, je devais la joindre. Tandis que j'étais à demi enfoncé dans la porte extérieure de notre cave, profonde de plusieurs marches, il sortit de chez Mme Baron, la *bonne* de ma chère Madeleine, deux personnes qui parlaient de cette dernière, et en même temps, j'entendis le cri d'un enfant. L'une de celles qui sortaient était Mlle Paintendre, la même pour qui j'avais fait des vers; l'autre, Mlle Roullot l'aînée, depuis Mme Chardon. « C'est » une infamie ! » disait Mlle Paintendre, « qu'on ait » ainsi calomnié la mémoire de cette pauvre fille, » et que ses sœurs ne l'aient pas mieux défendue ! » Est-il possible qu'aimant Nicolas, autant que » le prouve ce qu'elle lui écrivait deux heures avant » sa mort, elle ait écouté... Leroy ?... — Ne conjec» turez pas ! » lui dit Mlle Roullot; « j'étais présente » quand Leroy est venu, et que Madelon a senti la » première atteinte de son mal. Il est vrai qu'elle » était allée dès le matin chez Maîne Blonde ; car on » l'en a vue revenir. A sa rentrée elle était déjà » attaquée; mais elle tâchait de surmonter son mal. » La... de l'enf... a rendu sa maladie plus courte... » — Ha ! Mademoiselle Eulalie ! que vous me faites » de plaisir par cette explication !... Mais je ne suis » pas contente de ses sœurs ! Avoir déchiré le tes» tament par lequel elle laissait à un homme,

» presque son mari, des choses qui l'eussent flatté!..
» Ne pas lui remettre un dernier *Adieu!* qui l'eût
» consolé!... » J'écoutais sans respirer; mille mouvements m'agitaient... Mais l'indignation contre moi-même, qui avais si tôt oublié une fille si tendre, dominait sur tous les autres... [Ha! qu'eût-ce été si j'avais su alors que j'étais père, par Madelon? que je l'étais de cette admirable *Thérèse,* que vous chérirez un jour, comme je l'ai chérie, avant de la connaître? Si j'avais su qu'on m'avait caché un testament inutile, qu'on n'avait gardé certaines choses qui m'étaient léguées, que pour les remettre à cette enfant, adorée dans la suite de son oncle et de ses deux tantes, qui lui ont tout laissé, aurais-je pu supporter mon émotion?]

Deux hommes, qui arrivèrent par dessous l'Horloge, interrompirent les deux interlocutrices. Ils donnèrent la main, l'un à Mlle Paintendre (c'était Carouge, le garde-marteau des Eaux-et-Forêts); l'autre à Mlle Eulalie (c'était Chardon, le fils du marchand de drap), et ils s'éloignèrent tous quatre. Moi, j'oublie Madame Parangon. Je me lève; je cours, je traverse la place Saint-Étienne, et je vais m'enfoncer dans cette effrayante solitude qui règne autour de *Notre-Dame de la Cité.* Là, ma poitrine oppressée exhale enfin ces mots: « Lâche! infâme!
» malheureux indigne de vivre! tu n'as pas défendu
» ton épouse contre d'Arras! Tu l'as paisiblement
» écouté!... Elle s'occupait de toi, mourante infor-
» tunée, croyant de vivre chérie dans ta mémoire!

» et tu l'as oubliée!... Tu as souffert qu'on te la » calomniât!... Ton âme brute et grossière n'était » pas digne de la sienne!... Va, misérable, tu ne » seras jamais heureux; tu n'es pas digne de l'être! » va traîner la chaîne du malheur, attachée à tes » pieds comme à ceux d'un forçat; qu'aucun pou- » voir humain ne puisse la briser!... Va! tu mérites » d'être rassasié de mépris, de honte, d'ignominie!.. » tu seras toujours vil, toujours avili! tes jours » s'écouleront dans l'opprobre; tu seras méprisé » des plus méprisables des hommes (1)! O monstre! » ton cœur est dénaturé!... Comme tu l'avais » oubliée! comme ton âme lâche et perfide laissait » effacer son image, quand, pour la venger, et te » montrer ta turpitude, le Ciel lui-même vient t'in- » struire!... Tu as écrit contre ses sœurs et ses » cousines (2)!... Va, va, elles ont lu ton crime sur

(1) Et cela s'est vérifié: les *Nougaret,* les *Laharpe,* les *Panckoucke,* les *Laporte,* les *Defer,* les *Dhémery* l'exempt, les *Saint-Léger* homme et fille, les *Stouppe,* les *Bastien,* les *Flins*, les *Fontanes,* les Auxerrois en général, les *Knapen* fils, les *Granger* le comédien, les *Fréron,* les *Geoffroy,* les *Royou,* les *Quillau* oncle et neveu, les *Augé,* les *Durosoy,* les *Rochelle* mère et fille, les *Carra,* les *Lebègue* fille et mère, les *Neville,* etc.

(2) J'ai supprimé ce trait, en recopiant : il faut cependant en donner ici une idée. Au commencement de Juillet, et pendant tout cet été, les demoiselles Baron et leurs cousines *Bezanger,* filles du procureur aux consuls, furent très calomniées par leurs déchirants concitoyens, sans doute à cause de l'accouchement de Madelon, dont Thérèse Bezanger

» ton front, dans tes yeux méchants et jaloux!...
» O jeune et belle Berdon! ô jeune et naïve
» Manette! vous m'avez rendu justice; je n'étais
» digne ni de la lettre qu'elle m'écrivait, ni de ses
» dons... Vous m'en avez justement privé... Ha!
» ils me brûleraient les mains aujourd'hui si j'osais
» les prendre... Te voilà donc? Regarde-toi!...
» Est-il dans la Nature un monstre aussi capable
» de t'effrayer que toi-même?... Ho! ho!...... »

Je pleurais; je suffoquais... Un homme, que je pris pour un de ces misérables qui vont là chercher avec des servantes sans condition une crapuleuse

---

avait nommé la fille au baptême. Je fus moi-même entraîné dans un moment d'humeur, causé par leur excessive réserve (mais celle-ci était occasionnée par les mauvais discours), et j'eus, il faut le dire, la bassesse de faire contre mes belles sœurs et ma commère deux ou trois couplets infâmes, que je lus au seul ouvrier Fusier :

L'aimable Berdons,
Jeune et si gentille,
N'aime les garçons
Que pour la béquille.

Combien de berger,
Pour ses divins charmes,
A la Bezanger
Refuse ses armes!

Elle lui montra;
Mais étant moins belle,
Elle ne sera
Plus que maquerelle.

Je me couvre humblement de l'infamie que doit attirer ur moi cette exécrable chanson qui avait dix couplets. Elle est du 3 Juillet.

volupté, mais qui était bien plus coupable, à ce que je découvris ensuite, m'entend, m'écoute, s'approche, et s'écrie : « Qui es-tu, ô toi qui exhales » ta douleur en reproches contre toi-même ? » Je fuis, tournant autour de la chapelle. « Qui es-tu ? » répétait la voix qui me poursuivait. — « Un lâche ! » un infâme ! » répondis-je en criant. — « Quel est » ton crime ? — L'ingratitude ! » m'écriai-je avec une force terrible. — « Tu as raison ! c'est un crime » horrible !... Comment le répareras-tu ? — J'ai des » remords !... — Tu as des remords !... Que tu es » heureux, d'avoir des remords !... Il y a vingt ans » que je n'en ai plus !... Ho ! s'il te reste un » remords, ne l'étouffe pas !... » Au même instant, une lumière part de la fenêtre d'un chanoine ; le jet en était dirigé sur nous par une servante, que mes cris avaient effrayée. Il frappa sur un homme, qui avait la main sur le sein d'une belle brune, sa tante maternelle, mais cependant moins âgée que lui !... c'était Mme L3nırd... (1), cette femme quelquefois érotifurieuse, comme Cléopâtre... Je frémis.. A quelques pas, la vacillante lumière me montra le riche *Motré* le marinier, avec une petite et jolie blonde, que je ne reconnus pas alors, mais qui m'ayant vu, répandit le bruit que j'avais eu les faveurs de Mme L3nırd... Celle-ci, dans ses vapeurs hystériques, venait, dit-on, dans cet endroit, pour les

---

(1) Linard. Les chiffres correspondent aux voyelles *a, e, i, o, u,* dans l'ordre numérique. *(N. de l'Éd.)*

calmer avec le premier venu, observant néanmoins de préférer les étrangers... Révolté de ce que j'entrevoyais, je m'élançai par la brèche qui donne dans la ruelle solitaire des *Grands Jardins;* je la parcourus cent fois, enveloppé dans mes pensées, et brûlé par l'amertume de mon désespoir et de mes remords... Chose étonnante! la belle L3n1rd ne m'en distrayait pas! Ce ne fut que dans la nuit que son idée me revint, et que... Mais voyez MON CALENDRIER.

Je trouvai Madame Parangon seule. Je la saluai tristement, et je passais. « Qu'avez-vous? » me dit-elle. « Je rougis de moi-même; Madelon est justi- » fiée! — Oui; elle l'est entièrement pour moi, de » ce soir... Fille aimable! » ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel; « que ne puis-je aujourd'hui te » voir heureuse!... — De ce soir? » repris-je; « c'est de ce soir aussi, qu'elle l'est pour moi! — » Vous savez donc?... » Je répondis trop vite: — « Je sais tout... — Quel parti allez-vous prendre? » — Je suis indigne de ses dons... — Je ne dis pas » que vous soyez iudigne; mais j'approuve votre » délicatesse... Ha! combien elle en eut, cette » fille que je ne connaissais pas encore assez! Ce » qu'elle a fait pour vous est au-dessus de toute » imagination... Et ses motifs sont plus beaux » encore... Mais elle était fille... — Ha! Madame! » vous ne connaissez pas tous mes torts!... — Il » est des torts qui cessent de l'être... » Elle ne m'avait pas compris; j'allais m'expliquer, lorsque j'entendis à la porte M. Parangon, qui prenait congé

de sa compagnie... Je me hâtai d'achever de passer.

Ho! quel douloureux sentiment j'éprouvai, en jetant les yeux sur la fenêtre de Madelon! J'entrevis ses sœurs! Je poussai un cri déchirant, qui les effraya... Elles ouvrirent la fenêtre. Je m'agenouillai pour leur demander pardon. Mais elles ne pouvaient me voir...

Lecteur, je ne pense pas que tu me croies superstitieux? Cependant ce que je vais te dire te surprendra; car mon récit va être aussi vrai que ton existence... Mes remords étaient sincères; ils le furent toujours... ils effacèrent mon crime envers Madelon, envers mon épouse, et ce fut elle-même qui vint me pardonner. Je me couchais; mais en réfléchissant. Le mouvement extraordinaire qui venait de m'emporter, produisait une sorte d'affaissement, je m'assoupis à demi deshabillé. Ma lumière finissait, et ne donnait plus qu'une faible lueur. Mes yeux étaient ouverts. Je vois une fille à taille de nymphe, plus grande que ne l'était Madelon, vêtue de blanc, avec un habit d'une forme que je n'avais jamais vue, et qui s'est réalisée depuis, par les *lévites* de nos Parisiennes. « Ce n'est pas elle... » pensais-je; « elle n'est pas si grande... » Enfin, je vois son visage : c'était Madelon! « Ha! ma chère femme! » m'écriai-je, « comme vous êtes grandie?... Mais » vous êtes morte?... Chère ombre! que je t'em- » brasse pour la dernière fois! — Non; je suis » moi-même... Mon ami, tes larmes m'ont touchée.

» Mon cher époux! ne t'afflige plus!... Tes cris » ont pénétré dans le séjour heureux que j'habite... » Ils ont troublé le repos que j'y goûte, avec » toutes les filles mortes au-dessous de vingt-cinq » ans. Nous y serons réunis un jour... » Je l'écoutais transporté!... observant néanmoins, qu'elle avait parlé sans remuer les lèvres... Je veux la saisir, l'embrasser, persuadé cependant que c'était une ombre (1), prête à m'échapper... Non!... c'était

(1) Consultez encore ici l'Estampe : elle achève ce que je ne dis pas... Aujourd'hui que je suis plus instruit sur tous ces événements, je puis dire la vérité. On verra par elle combien j'ai eu de raisons pour donner à Gaudet d'Arras, dans le *Paysan-Paysanne pervertis,* le rôle important qu'il y fait!... D'après tous mes renseignements, il paraît que le Cordelier avait suivi tous mes mouvements; qu'il m'avait entendu, et qu'il avait tout arrangé, pour me donner une illusion quelconque, favorable à ses vues sur moi... Voici comme il agit. Il s'empara de la belle L3n1rd, habillée comme j'ai dépeint Madelon; il l'introduisit par la porte de notre tremperie, dont il avait une double clef, de l'aveu de M. Parangon; il la fit monter et cacher au grenier, l'instruisit, et lui fit jouer son rôle, d'après les circonstances... Tout s'explique de soi-même. On sent avec quel emportement devait se livrer une femme hystérique, dont le mari était absent depuis plusieurs années. Quelqu'un demandera quel intérêt avait Gaudet d'Arras à me procurer une femme et l'illusion? Cette question ne peut être faite que par ceux qui n'ont pas étudié la nature humaine dans tous les états. Abstraction faite des vues particulières de Gaudet d'Arras, qui me voulait aguerrir, pour n'avoir plus à se cacher de moi, dont il voulait faire son associé, il avait encore deux autres motifs : celui des moines en général, qui sont devenus les tentateurs de l'espèce humaine; et celui des gens des villes médiocres sans spectacles, qui ont toute la grossièreté

un être réel... Mes désirs s'allument : je veux jouir encore!... (Lecteur, tu frémis d'étonnement!...) et mes vœux sont comblés!..... Mon délire cesse : mes yeux s'ouvrent (s'ils ne l'étaient pas auparavant); je suis éveillé enfin; et je vois Madelon s'éloigner majestueusement... Elle se retourna trois fois pour m'envoyer un baiser, d'un air riant et plein de charmes... J'étais resté debout, immobile, ravi! La paix dans mon cœur était rentrée triste... J'achevai de me déshabiller; j'allais me mettre au lit; je voulus encore regarder par la fenêtre. Les deux sœurs de Madelon étaient à la leur. Je crus la voir au milieu d'elles, et je leur criai d'une voix étouffée : « Mesdemoiselles! retenez-la! retenez-la! — Ha! » c'est Monsieur Nicolas!... Qui? Qui donc? » me répondirent-elles... — « Elle... elle-même... Ha! je » m'aperçois qu'elle n'a eté vue que de moi!... »

---

des campagnes, et tous les inconvénients de l'oisiveté des grandes cités... Les Chrétiens ont beaucoup parlé contre les spectacles : ah! de combien de vices ils ont préservé les grandes villes! entre autres de la petite intrigue, de la petite méchanceté noire, du goût bizarre et cruel, comme celui qu'eut Gaudet d'Arras, d'humilier une femme mariée, surprise à son désavantage, et de la contraindre à servir ses vues, par les complaisances d'une catin. Si je ne connaissais pas Gaudet d'Arras aussi bien, je ne lui supposerais que l'infâme motif d'avoir voulu se donner une scène brutalement voluptueuse : mais il avait les autres... O Jean-Jacques inepte, Jean-Jacques si mal à propos respecté, combien tu as dis de sornettes irréfléchies, sur le Latin, la Musique et les Spectacles? Tu n'as fait de bon, que ton *Discours sur l'Inégalité*, ton *Héloïse*, ton *Contrat social* et tes *Lettres de la Montagne*.

Et je me couchai aussitôt, sans regarder si je la reverrais...

Grand Dieu! soyez béni, d'avoir consolé, par cette illusion, un infortuné au désespoir! Père de la nature, Être tout-puissant, dont nous sommes tous sortis, combien de fois, depuis, n'avez-vous pas exaucé les vœux ardents que j'ai faits, l'œil fixé vers les astres émanés de votre substance!... Mortels, il est un Dieu; mais ce n'est pas celui des fables Juives et Chrétiennes; c'est l'Ordre, c'est la Raison éternelle; c'est le Dieu de la République Française! Bénissons-le; car il chérit particulièrement l'homme comme le chef de l'Animalité. Bénissons Dieu, ô mes semblables! et aimons-nous les uns les autres, car nous sommes tous ses enfants...

Je disais que je me couchai. Je fus tranquille, depuis ce moment fortuné: plus de remords; mon épouse les avait chassés de mon cœur. J'étais convaincu de sa pureté, de son innocence : j'étais glorieux d'avoir été son mari, l'unique objet de sa tendresse. Ha! comme elle m'aimait! que j'aurais été heureux!... Madame Parangon m'a souvent dit depuis, après que je lui eus raconté cette illusion, telle que je la savais alors, et mon SONGE, qui va suivre : « Je vous regarde, mon ami, comme un être privi- » vilégié, que la Divinité protége spécialement : » cette vision en est une preuve... Non, vous n'êtes » pas un homme ordinaire!... » Femme céleste! c'était vous qui n'étiez pas simplement une femme, mais un être divin!... En vous perdant, j'ai tout

perdu!... Je vous mêlerai, ô Colette! à tous les regrets que je formerai! Je ne regretterai personne, que je ne vous regrette aussi. Quand il m'arrivera un malheur, je vous regretterai; car vous m'en auriez garanti : quand il m'arrivera un bonheur, je vous regretterai; car vous l'auriez senti plus vivement que moi! A mon dernier soupir, je m'écrierai : « Si Colette était là, je ne mourrais pas!... »

Je m'endormis paisiblement, et j'eus un véritable songe, dont le charme se fait sentir encore aujourd'hui (j'étais dans ma dix-neuvième année; et je suis dans ma quarante-neuvième, en composant; dans ma soixantième, en faisant la forme à la casse, le 1er Mars 1794 (11 Ventôse). On le trouvera, tel que je le versifiai sur mon *Quartus Codex,* le 15 Auguste, à huit heures du matin, lorsque les idées en étaient encore fraîches et dans toute leur force, pages 1218-19-20 du DRAME DE LA VIE. Mais comme j'en fis le même jour un récit en prose plus intéressant, je vais l'employer.

SONGE OU J'AI VU MADEMOISELLE MADELON BARON

morte le 11 Mars 1753

(le plus infortuné jour de ma vie!)

Les quatre premiers vers expriment que je savais que c'était un songe...

« J'étais dans un séjour charmant, où de jeunes beautés cherchaient à captiver mon cœur; lorsque tout à coup la scène change... On passa par un sombre

portique, dans une vaste boutique remplie d'objets lugubres. Il se présente un spectre! C'était un vieux prêtre, couvert d'une longue soutane de toile cirée, toute en lambeaux. Il me prit la main; je frissonnai... Cent portes ténébreuses s'ouvrent en gémissant... Il me pousse dans la plus obscure, et me dit Adieu... J'avance, et j'aperçois la céleste lumière, dans un endroit délicieux. J'y vois Timandre » (c'était le nom que je donnais à Madelon dans mes vers, depuis qu'elle l'avait adopté dans sa chanson).
« Je vole à elle : — « Ha! c'est vous que je re-
» vois?... O ma belle Timandre! de mon cœur
» amoureux, de mon cœur toujours tendre, vous
» seule avez les vœux; j'en jure par tous les Dieux,
» le Maître du Tonnerre, la Déesse de la Terre, par
» tous les immortels habitants des Cieux... Et ce-
» pendant je sais qu'à ma tendresse la mort vous a
» ravie, à la fleur de vos ans; c'est dans un songe
» qu'à moi vous êtes réunie; c'est par un songe
» que je vous vois... O Timandre! ce sont les Dieux
» et vous, qui tempérez l'amertume de mes maux,
» et je préfère mon songe à toutes les réalités...
» Chère ombre, permets que je t'entretienne! Daigne
» me répondre! » Elle s'appuya sur moi d'une manière molle et voluptueuse (mais je sentais qu'elle ne pesait rien)... Telle je l'avais vue le 7 Mars... Elle me donne un baiser; ensuite sa bouche charmante daigne ainsi parler : — « Peut-être que ton
» ardeur, morte avec ton amie, te fait offrir ton
» cœur à ma sœur chérie?... O mon ami! con-

» serve-le moi fidèle... Dans ce tranquille séjour...
» une ombre innocente... jouit des sentiments...
» que les vivants conservent pour elle : ici le sort
» doit nous réunir... à jamais... si ta constance le
» mérite. Tel est l'ordre du Destin... que ton bon-
» heur et le mien... dépendent de toi... — Ha!
» Timandre, » m'écriai-je, « c'est vous seule que
» j'aime! Daignez encore me sourire! Que je voie
» encore cette expression enchanteresse... de vos
» traits!... » Madelon se baissa pour me baiser : car elle était aussi là fort grande! Je m'élance dans ses bras. Une nouvelle jouissance unit encore nos âmes, et je m'éveillai dans l'ivresse. »

Juste Dieu! dans quel état je me trouvai!... C'était un mélange de langueur, de volupté, d'ivresse, de regret, de douleur, de plaisir, de tous les sentiments fondus, combinés, mais séparément sensibles... Je saute du lit, je m'habille, et je cours écrire mon Songe, tel qu'il est versifié, sans réfléchir, sans raturer; en moins d'une heure, je fis près de quatre-vingts vers. J'écrivis ensuite cette Note : « *Die 15ª Aug., hª 8ª fere 9ª, 1753 : nocte somniavi, ut narro.* » Et plus haut, en marge de mes protestations, qui sont en petits vers : « *Sic, o Magdelene! sic adorabaris! et nesciebas!...* » Je mis, le même jour, une autre Note, au bas de son Éloge, que je lui avais donné en Janvier : « *Ante me tam chara, tamque amata puella, mea conjux, die nefanda 11ª Martii abiit; et hodie 15ª Augusti, in illusione atque somno bis vidi, emotione tanta, ut compesci nequeat.* »

Je passai le reste de la journée du 15 dans une situation d'esprit qu'il est impossible d'exprimer! J'allai à la voûte de Saint-Gervais; j'y relus tout ce que j'avais écrit pour Madelon; je me pénétrai des sentiments qu'elle m'avait inspirés vivante... Cette crise dura près de quinze jours. Mais elle ne fit que suspendre une explosion terrible!.....

Environ le 29 Auguste, jour de la fête de mon village (que je célébrai intérieurement, pour m'unir à la joie de ma famille), je commençai le plus important de mes Ouvrages en vers. Il me fut inspiré par Madame Parangon, pour laquelle je n'avais encore fait que deux bagatelles, rapportées pp. 1215, 1216, 1217, 1219, 1220 du DRAME DE LA VIE; je l'intitulai : MES FASTES. J'y célébrais tout ce qui m'était arrivé de remarquable depuis mon enfance... Mais cet Ouvrage, de plus de quatre mille vers, lorsqu'il fut détruit, tomba sous la main fatale d'*Agnès Couillard,* veuve de *René Lebègue,* qui en déchira les feuillets et les brûla, ainsi que les dates des temps les plus importants de ma vie, c'est-à-dire depuis le 11 Novembre 1753 jusqu'au 25 Mars 1754: c'est une perte irréparable pour ces *Mémoires.* Mon Poëme commence par une invocation à COLETTE :

« *Sois ma Muse; je ne veux pas être inspiré par une autre Divinité que toi! O Colette! Tu seras le terme suprême de tout ce que je vais chanter. Quand tu l'auras lu, tu me connaîtras; tu connaîtras, ô femme divine! le cœur sur lequel tu règnes... Un jour peut-être je serai l'époux de ta sœur; je ne veux tromper ni elle, ni toi.*

Vous me verrez à nu toutes deux; et si je te convaincs que tu fus ma passion unique, tu diras à ton aimable sœur : « Ce fut mon bien; et je te l'ai donné..... »

J'y passais ensuite en revue tous les événements de ma vie, à peu près tels que je les ai rapportés. Et je présume que c'est l'attention que j'y donnai, en les rimant, qui les a gravés dans ma mémoire. Il m'est impossible de suivre tous les détails où j'entrais; trop de nuances m'échappent. Parvenu, après l'exposition de tous mes goûts pour les jeunes filles de la campagne et de la ville, au temps de ma passion pour Colette, je l'exprimais avec une énergie d'autant plus grande, que mon amour avait alors une violence qui amena la plus étrange des catastrophes. Je n'écrivais que dans les moments d'emportement, lorsque mes souffrances m'arrachaient des larmes, ou que l'apparence d'un succès me transportait de la douleur à l'ivresse, de l'ivresse au délire...

Je trouve, au 31 Auguste, une Note, qui annonce le commencement de mes Fastes, et en donne les quatre premiers vers :

Colette, sois ma muse, au lieu des Sœurs trompeuses ;
Il ne faut point ici de déesses menteuses;
A mes Chants je ne mets que la naïveté,
Et ma Colette est vraie, ainsi que sa beauté...

« *O quam nunc heræ Colettæ meæ formosissimæ infelici crucior amore!... Proh! subigenda! Uror enim...* »

Ensuite : « *Adhuc non subegi. 10a Septembris... Non adhuc. 6a Octobris.* » Enfin, une Note étonnante, que je ne rapporterai pas encore... Cette dernière note annonçait que j'avançais dans mes FASTES, et que je les avais déjà portés à deux mille vers ; que j'en étais à mon séjour à la ville, et que je parlais de Madame Parangon. J'ajoute, en Latin, par une précaution nécessaire, à cause de Bourgoin, de Bardet et de Tourangeot, sous les mains desquels mes cahiers pouvaient tomber : « *Quam male me gero! Ægroto, mœreo. Heræ amorem dicere volvo... Quam formosa! quam hanc felicem, optatamque diem, qua illam habebo veneribusque potiar, votis propero!...*

» *In me tota tuens Venus, Cyprum deseruit....* ».

Le 11 Novembre, je trouve une nouvelle Note, qui exprime l'effervescence la plus emportée : « *Aut habere, aut mori!... Hodie probam legendo, illa adstante, tanta nobis fuit erotica rigiditas, ut dorsum exeundo erigere nequebamus.* » Je raconte ensuite comment Gaudet d'Arras étant venu le soir après souper, avec Manon Bourgoin, il fut très avantageusement parlé de Madelon Baron ; ce qui me flatta si visiblement, que Madame Parangon dit avec attendrissement que j'avais un bon, un excellent cœur... Nous eûmes alors un entretien métaphysique. Il fut question de la crainte que nous avons de la mort et de ses motifs. Gaudet d'Arras dit que cette crainte de la mort était absolument nécessaire, pour que les

êtres animés prissent les moyens de se conserver; la vie serait bientôt anéantie, si tout ce qui est vivant n'avait pas horreur de sa destruction. Il admit l'immortalité de l'âme; mais il assura qu'il n'y avait ni enfer, ni paradis : « Lorsque notre corps a cessé » de vivre, notre âme dégagée, se voyant libre, est » transportée de joie, et s'étonne d'avoir aimé la » vie! Notre existence libre me paraît devoir être de » deux cent cinquante ans, par des raisons phy- » siques; nous ne pouvons probablement ranimer » que la matière qui composait la génération dont » nous faisions partie, et probablement cette ma- » tière n'est entièrement dissoute, assez pour être » revivifiable, qu'après l'époque que je viens d'indi- » quer. Les cent premières années de leur vie déga- » gée, nos âmes sont heureuses et sans souci, » comme nous le sommes dans notre jeunesse cor- » porelle. Elles sont ensuite cent ans dans l'âge de » la force et du bonheur. Mais les cinquante ou » vingt-cinq dernières sont cruelles, par l'effroi que » leur cause leur retour à la vie corporelle. Le jour » de leur rentrée dans un corps est fixé; c'est le » dernier des deux cent cinquante ans. Mais ce que » les âmes ignorent, c'est l'état où elles naîtront; si » elles seront maîtres ou valets, riches ou pauvres, » beaux ou laids, grands ou petits, bossus ou bien » faits, spirituels ou sots, honnêtes gens ou vo- » leurs, etc. Voilà ce qui les épouvante, et rend » très malheureuses leurs dernières années de spi- » ritualité! Nous ignorons, en ce monde, comment

» on est dans l'autre vie, parce que les nouveaux » organes que l'âme a reçus sont neufs et sans mé- » moire. Au contraire, l'âme dégagée se ressou- » vient de tout ce qui lui est arrivé dans sa dernière » vie seulement, et dans toutes ses vies spirituelles. »

Cette singulière idée nous étonna, en scandalisant les dames, qui lui dirent qu'il sapait les bases de toute morale. Gaudet d'Arras se mit à rire. Il nous débita que toutes les idées des hommes sur le vice et la vertu étaient des folies; qu'à la vérité celle-ci était la beauté morale, et le vice la laideur; mais que tous deux sont également nécessaires, pour qu'il y ait deux extrémités, comme une échelle de soixante échelons a nécessairement ceux du bout inférieur et ceux du bout supérieur; si vous prétendez en retrancher cinq ou quinze échelons, aussitôt après le retranchement vous aurez encore deux bouts, qui seront le vice et la vertu, jusqu'à la réduction de l'échelle à un échelon, qui sera moyen... Il nous dit qu'il avait fait, à ce sujet, une JUVÉNALE intitulée *Les Bulles de savon*, dont il nous donna l'analyse. Mais comme cette pièce, rédigée de mémoire le lendemain et recorrigée en 1777, est rapportée en entier dans LE PAYSAN-PAYSANNE, VIIIe Partie, p. 420, je n'en parlerai pas

Madame Parangon parut très fâchée qne j'eusse entendu cette conversation; elle la rompit le plus tôt possible, et ne permit plus qu'il s'en tînt de pareilles en sa présence. Mais Gaudet d'Arras m'endoctrinait en particulier.

Ce fut le lendemain 12 Novembre, que, désolé de me consumer d'une passion inutile, dangereuse, autant que criminelle, je résolus d'occuper mon cœur de la jeune Edmée Servigné, et de lui faire l'amour pour le compte du plus jeune de mes cousins. J'avouerai ici (car je ne dois rien taire) que je ne réalisai que trop ce projet; mais je proteste que je n'eus aucune idée de tromperie; je fus seulement emporté par ma passion pour les femmes et le plaisir... J'exprime mon anxiété par ces mots :

« *Servinæam hodie vidi, ac amare, blandirique, bropter singularem formam conabor : nam eresictonias epulas sunt amores pro hera, ob multipliciores difficultales (a).* »

C'est environ au 20 Novembre que commençaient les Notes régulières et suivies qu'on m'a enlevées; car je retrouve encore, dans la dernière de celles disséminées à la fin de mon *Quartus Codex,* que le 19 Novembre, repartirent pour Paris la mère et les sœurs de M. Parangon. Je m'en réjouis : « *Gaudeo; nam mibi forsan impedimentum fuere. Sola e longinquo non fuit hera.* »

Toutes les dates suivantes sont enlevées; mais je me rappelle parfaitement celle du 27 Novembre,

---

(a) *Eresictonias epulas :* où diable l'Auteur a-t-il pu prendre le premier de ces mots? En tous cas, il le faudrait au nominatif pluriel, non à l'accusatif. On devine toutefois qu'il s'agit de nourriture irritante, — éréthisme. »

(N. de l'Éd.)

écrite le 28 matin : « *Abieram post colloquium cum Gaudæo Arrasio et Gotona Hollierea ancilla, quam mihi prostraturiebat. Amore, Furiisque agitatus, in horreum sto, immobilis ut milvus alaudam conspiciens tremulam (nam Coletta cubare sola decreverat, absente Parangone). Et sic dico : « Abest Gigas : Arrasii mo-» nitiones sequamini ! Audeamus ! Audaces (ait) For-» tuna juvat... » Statim excalceatus fereque nudus operte descendo, pessulum gradatim ac sine strepitu verro ; ad cubiculum Dianæ profanus Actæon pervenio, temerariasque manus intra lintea demissas, ad formosos artus admoveo. Semi-expergefacta submissa voce clamat : — « Ecquem ? ecquem audio ? » Sileo, non ausus nefanda verba proferre. Manum extendit, susurrando : « Felem ? felem ?...» Ego ventre humi prostrato, corpus paulatim attollo, et ausculto. Quieti redditam, illam semi-somnus capit. Et redeunt ad facinora patrantes manus. Suspirat... Timui... Ad januam serpo, revolutoque gradatim pessulo, redeo ad cubicularium, aliquid novi tentaturus. Non opportune... Ad meum horreum timidus tandem evasi. Sed vix tremulans in scalas eram, quum audiverim tintinnabulum Colettam moventem. Surrexit Antonella, et cum adoranda hera reliquam noctem virginiter complevit. Ego vero non hanc totam perdidi noctem : nam Arrasio curante, Gotonam ancillam terno coitu sum locupletatus... Hæc heri, 28 Nov. 1753 (a).* »

(a) Voir ce même Récit, en Français, page 232.
(N. de l'Éd.)

M. Parangon était parti le 27 pour Vermenton ; je l'ignorais. Gaudet d'Arras était venu me voir, et m'avait dit en riant : « Voilà une belle veuve ! » Je ne fis pas attention à ce mot. J'étais préoccupé de l'idée qu'il avait voulu dire : « Si cette femme » charmante avait perdu son mari, cela ferait une » belle veuve !... » Le soir, à souper, je m'étais trouvé seul avec Madame Parangon, le prote ayant été retenu chez son oncle avec Gaudet d'Arras, et peut-être par ce dernier. Bardet était parti avec M. Parangon. On avait envoyé inviter *la belle veuve ;* mais Gaudet d'Arras, tout-puissant dans la maison, avait retenu la servante. J'ignorais tout cela. Nous causâmes, après souper, Colette et moi ; il y avait près de trois mois que nous n'avions eu d'entretien particulier. Colette me dit : « Voilà une grande » solitude, après avoir eu tant de monde toute » l'automne... J'avais eu envie d'envoyer mes » sœurs à Paris, avec la mère et les sœurs de » M. Parangon ; ce sont des personnes âgées, sûres, » de mœurs excellentes. Une raison m'en a empê- » chée : elles ont beaucoup vanté Parangon le » neveu, fils du frère ; ensuite elles ont affecté de » louer Fanchette, qu'elles ont vue, à leur voyage » chez mon père, et que je n'ai pas voulu faire » venir ici, sous prétexte que tous les lits étant » pris, Fanchette n'aurait pu coucher dans la maison. » Je ne goûte pas l'alliance qu'on paraît désirer » dans la famille Parangon, par bien des motifs, » dont vous connaissez le plus fort... » Je m'in-

Quand Toinette ayant desservi, nous nous assîmes auprès du feu.

« Ma belle-mère et mes belles-sœurs, » reprit Colette, « ne vous aiment pas. Je vous le dis, afin que vous ne preniez pas garde à quelques brusqueries de M. Parangon; sa mère et ses sœurs l'ont un peu indisposé contre vous. — Hé mon Dieu! leur ai-je manqué en quelque chose? C'est » sans le vouloir. — Oui, vous leur avez manqué... » Mais ne soyez pas surpris de ce que je vous dis » là; c'est par vos sentiments sur la soumission que » les femmes doivent à leur mari, que vous avez » déplu aux deux demoiselles Parangon; ce sont » des Parisiennes, aux yeux desquelles un hômme » qui pense et qui s'exprime comme vous l'avez fait » plusieurs fois en leur présence sur cette matière, » est une espèce de sauvage, de grossier, d'homme » sans mœurs. — Je l'ignorais; je me serais tu. — » — Vous n'y auriez pas gagné davantage, » dit Madame Parangon en souriant. — « Ont-elles » donc un autre sujet de plainte? — Non; du moins » qu'elles aient donné; mais je présume qu'elles ne » vous croyaient pas sincère; car elles parlaient » beaucoup de votre adresse, de votre finesse..: » Heureusement je vous connais, car elles m'au- » raient effrayée... Si vous avez quelque mérite, » quelque esprit, ce n'est pas l'adresse, encore » moins la finesse; je vous crois les défauts opposés. » Mais enfin, elles vous regardent comme fin, rusé, » adroit et dangereux. » (Je me mordis les lèvres,

et j'avoue la pensée qui me vint : « Ha ! si je pou-
» vais leur enlever celle qui fait leur gloire, et qui
» est si fort au-dessus d'elles par son mérite, sa
» beauté, leur haine ou leur amitié, leur estime ou
» leur mépris me seraient bien indifférents ! ») —
« Vous rêvez ? » me dit Colette. — Oui, Madame;
» je suis fâché d'avoir déplu à ces trois femmes.....
» Mais, qu'y faire ? — Rien ; les voilà parties, sans
» emporter, la satisfaction qu'elles espéraient... de
» surprendre un entretien, ou quelques marques
» d'intérêt... qui ne sont pas dans mon caractère...
» Tâchez seulement de vous concilier un peu
» M. Parangon ; M. d'Arras peut nous y servir, et
» c'est un homme qu'il faut que nous ménagions,
» malgré le danger de ses principes. — Je n'espère
» y réussir, Madame, que par le moyen que vous
» venez de m'indiquer, puisque les autres ont été
» inutiles... Quant à vous, il m'est impossible de ne
» pas toujours vous marquer le respect et le zèle
» qui sont dans mon cœur. — Et c'est tout le con-
» traire ! » me dit-elle en rougissant un peu, et je
vis par là qu'elle ne m'avait pas dit tout ce qu'elle
savait. — « Quoi ! Madame... Il en sera ce qu'il
» pourra ; mais c'est l'impossible... — Je veux dire
» que vous... évitiez de montrer tant de feu, lors-
» qu'il s'agira de me louer ;... et même lorsqu'il
» faut exécuter... quelques-uns de mes ordres...
» Laissez faire Bardet, Tourangeot, Toinette, quand
» c'est à eux que je me suis adressée ; ne renversez
» pas tout le monde, pour aller où je ne vous envoie

» pas; vous avez un jour culbuté mes deux belles-
» sœurs sur leur mère. — Je ne m'en suis pas
» aperçu, Madame. — Je le sais. — Je m'imposerai
» cette contrainte... douloureuse, Madame... Puis-
» que vous me l'ordonnez, sans doute il le faut?
» — Oui, il le faut... Ce n'est pas tout; j'ai un con-
» seil à vous donner... Mais il me coûte ... Je...
» ne voudrais pas, à cause de mes vues, auxquelles je
» tiens... beaucoup... que... vous... retrouvassiez...
» une seconde Madelon; mais un amusement hon-
» nête, feint plutôt que vrai, qui éloignât les idées
» de M. Parangon au sujet de... ma sœur Fan-
» chette... Quand il s'agira du mariage, je saurai
» comment faire... J'y compte à présent que j'ai
» l'aveu de mon père, et... qu'Émilie est mariée...
» On ne peut rien regretter quand on a perdu... sans
» ressource... Émilie et Madelon... — Émilie La-
» loge?... Hé! Madame? comment... — Je sais
» cela... — Je n'ai jamais adoré que... — Je le
» sais » interrompit-elle vivement; « aussi l'objet
» de votre passion y réfléchirait-il à deux fois, s'il
» était à marier. Jamais la passion, dit mon père,
» n'a rendu un mariage heureux. Vous l'auriez
» été avec Madelon, qui n'avait été que votre confi-
» dente et votre amie; vous le serez avec ma sœur;
» parce que votre passion ayant un autre objet, le
» goût qui vous déterminera au mariage avec elle,
» est de nature à ne jamais s'éteindre. Et, s'il faut
» vous le dire, cette raison a déterminé mon père,
» auparavant parfaitement instruit. — Madame, »

répondis-je profondément étonné, « disposez de » moi; je jure de vous abandonner sur mon sort la » même direction qu'à Dieu même. Je suivrai vos » intentions, autant qu'il sera en mon pouvoir; » mais quelque chose qui arrive, soyez assurée » qu'un mot me rappelle à vos ordres, en adorateur » dévoué. — Adorateur? non. — Je ne suis ni » vil, ni rampant; je suis fier avec les hommes; » mais je suis glorieux d'être l'adorateur d'une » femme que j'... honore. » (C'était un autre mot que je voulais dire.)

Toinette entra; Madame Parangon la fit asseoir à côté d'elle et continua de me parler. — « Je connais » vos sentiments; ils sont honnêtes, et ne peuvent » m'offenser; mais Toinette sait tout ce qui s'est » dit? — O mon Dieu oui, je le sais, et je ne con- » çois pas comment des demoiselles d'âge et d'es- » prit peuvent avoir de pareilles idées! jusqu'à dire » un jour à Monsieur, là, tenez, là, que Monsieur » Nicolas était amoureux fou de Madame !... Il n'y » a pas de sens, seulement! » [Je rougis, en pensant : « Elles ne manquent ni de pénétration, ni » d'esprit; mais je croyais, moi, que j'en avais » davantage, et que je m'observais mieux! »] « Aussi Monsieur leur a-t-il bien dit, » continua Toinette: « J'ai de trop bonnes preuves du con- » traire, pour en rien croire, à moins qu'il ne soit » amoureux fou de trois ou quatre à la fois; car je » lui sais trois maîtresses, sans le casuel... » [Ici, Madame Parangon ferma la bouche à l'innocente

Toinette, qui répétait ces expressions, sans en connaître la force.] « Oui, Madame, elles ont dit ça, et » Monsieur leur a répondu ce que je vous ai dit... » Il faut avoir l'esprit bien de travers!... Et puis, » est-ce que nous ne savons pas ce qui en était » avec Mlle Madelon, quand elle vivait?... Ho! si je » n'étais pas fille, et que *j'ôsâs* parler à Monsieur, » j'sais bien ce que je lui dirais. — Vous savez, » Madame, » dis-je alors, « quelles sont mes vues » et mes espérances : ainsi, je m'en rapporte à votre » justice? — Quant à moi, Monsieur; » répondit Colette, « soyez sûr que je sais à quoi m'en tenir... » Mais lisons quelque chose. » Et elle me donna RACINE. Je lus PHÈDRE, qui fit une impression prodigieuse sur la naïve Toinette! Mais une réflexion, qu'elle tira du fond de son innocence, effraya Madame Parangon : « Une femme... aime donc... » un autre que son mari?... » D'un autre côté, l'admiration de Toinette pour moi, dont elle croyait tenir tout le plaisir que lui faisait la lecture, m'a fait comprendre depuis combien on aimerait les acteurs et les actrices tragiques, si leurs mœurs étaient plus dignes de leur état, et qu'ils se séparassent à jamais des baladins... Toinette était si pénétrée, qu'au moment où je me retirai, elle me baisa la main, en me disant : « O mon maître! » lirai-je comme vous un jour?... »

En passant devant la tremperie, j'entendis quelque bruit... J'allai voir ce que c'était, et j'aperçus Gaudet d'Arras. Je présumai qu'il nous avait écoutés. Mais

comme il avait une clef, l'on n'avait rien à lui dire. D'ailleurs, il paraissait entrer. Il me dit qu'il avait quelque chose à me communiquer. Ce ne fut qu'une longue confidence, relative à la belle Hollier; mais tellement savoureuse que j'en étais tout ému, en le quittant... Je montai, absorbé dans mes réflexions. C'est à cet instant que commence ma Note Latine (1). J'avais cru voir de l'humanité dans les regards de Madame Parangon; j'étais enflammé par la vue de ses charmes, et peut-être, sans la présence de Toinette, me serais-je émancipé... Je brûlais... Je m'arrêtai à la porte de mon cabinet... Je pensai à ce que je pouvais faire, en l'absence de M. Parangon;... à mon entretien avec Colette;... à la lecture de Phèdre;... au discours de Toinette; aux peintures que venait de me faire Gaudet d'Arras;... à ce mot: « *Voilà une belle veuve!* » — « Il faut être heureux! » m'écriai-je; « elle est trop » belle, pour que jamais il me vienne des remords... » Elle ne veut pas... que j'aie une autre Madelon... » mais un amusement honnête..., Il n'en faut pas » douter, c'est... elle!... Qui serait-ce?... Elle ne » veut pas d'une nouvelle Madelon... Ha oui! sa » bonté est égale, surpasse... comme Madelon, elle » veut me préserver des écarts solitaires et du libertinage... Allons! elle m'attend... Épargnons sa » pudeur... pas un mouvement qui puisse la blesser... Possédons, avec respect, cet objet sacré...

---

(1) Voir plus haut, page 224. *(N. de l'Éd.)*

» Feignons de croire qu'elle ne s'est pas éveillée... »
Voilà les réflexions qui me déterminèrent à la plus audacieuse des entreprises...

Je descendis enivré d'amour et d'espoir... Je n'avais pas des idées bien nettes de ce qui allait arriver... Nu en chemise, malgré le froid qu'il faisait, je traversai la cour; je brûlais... Parvenu à la porte de la salle, qui, de ce côté, ne fermait pas en dedans, je tournai le bouton si lentement, qu'il ne fit aucun bruit. J'entrai; je refermai la porte avec autant de précaution... Guidé par la faible lueur d'une veilleuse, j'allai m'agenouiller auprès du lit de Colette... Je cherchai à la toucher. Mais cette femme modeste, quoique couchée seule (c'est une remarque à laquelle je m'arrêtai), avait la gorge et les autres appas exactement voilés... J'étais dans une terrible situation!... Elle s'éveilla : elle étendit la main, en disant : « *Chat! Chat!*... Qui est-ce?... » Puis, par réflexion, elle dit : « Toinette? Toinette?... » Je me couchai sur le ventre, et son bras, quoique étendu vers moi, ne m'atteignit pas... Si elle m'eût touché, que fût-il arrivé?... J'en frémis encore!... Elle m'eût pris pour un voleur; elle aurait eu peut-être une frayeur dangereuse; elle eût crié, au moins sonné! Tourangeot, le prote, Bardet, Toinette, Jean Lelong seraient accourus; j'aurais été rencontré... J'étais perdu pour jamais... Ho! comme mes frères eussent triomphé! Quelle douleur pour mes parents!... Voilà les idées qui m'effrayèrent ensuite. Mais dans l'effervescence de

l'action, je n'y pensais pas. [Et voilà comme se commettent les premiers crimes]... Elle se recouvrit. J'attendis qu'elle fut rendormie; ce que je reconnus à sa respiration, et je cherchai à lui prendre un baiser... Je ne pus y parvenir; je l'aurais éveillée, à cause de sa position... Un peu de calme ramena une étincelle de raison. Je sentis qu'il fallait me retirer, sans tenter une entreprise que je désespérai de voir secondée; elle me parut folle, impraticable... Je rouvris la porte, et la refermai, sans faire de bruit, et cela par la seule lenteur du mouvement... Il y a beaucoup d'apparence que Colette m'entendit; car elle me donna le temps de remonter, avant de sonner Toinette, qui couchait dans la cuisine, séparée de la salle par une partie de la cour... Cet ange, cette femme adorable ne dit rien à Toinette; elle la fit coucher avec elle le reste de la nuit.

Cependant, jétais parvenu à mon cabinet, et je me remettais au lit. Malgré le froid et ma nudité, la sueur s'échappait de chacun de mes pores. Je me couvris. Mais bientôt glacé par la crainte, je tremblai comme lorsqu'on a le frisson : mon tremblement était si violent, qu'il donnait le mouvement à mon lit. Que d'idées effrayantes se présentèrent alors! Je sentis toute la grandeur du péril que je venais de courir! Je songeai peu à celle de mon forfait... Hélas! un degré d'exaltation de plus, ou dans une autre saison peut-être, j'employais la violence, je me perdais, et l'objet infortuné de mon insurmontable passion... Où ne nous conduisent pas des sen-

timents nourris avec trop de complaisance ; excités, entretenus par les vers que je composais journellement pour les exprimer ! La peine qu'ils me donnaient semblait se changer en chaleur ; elle doublait la force de ma passion...

J'étais enfin calmé, et je succombais au sommeil, lorsque j'entendis un crépitement léger, comme lorsqu'en marchant doucement, on écrase des atomes de sable. J'écoute... On ouvre ma porte fermée avec un simple petit loquet de bois. On entre. La lumière de Toinette, qui, en ce moment, entrait auprès de Madame Parangon, donna un jet de lumière, qui me fit distinguer une jeune personne de la taille de Colette, en petit corset de basin... On laissa tomber sa jupe, et l'on se mit dans mon lit, en bas et en corset. Je n'étais pas garçon à m'effrayer d'une pareille visite : mais j'étais dans une étrange perplexité !... Je voyais bien là du d'Arras ; mais avec qui étais-je ? Il m'en passa dix par la tête : mais non pas celle qu'on voulait que je soupçonnasse. Je pensai à Mme L3n1rd, à Mlle Hollier, à Toinette, et même à Berdon... Quand elle s'en alla, je reconnus Goton *Pouillot*, cette appétissante chambrière de la seconde... O Gaudet d'Arras ! tu employais trop de moyens pour une corruption qui marchait seule !...

Le lendemain, Colette ne me dit pas un mot de relatif à ce qui s'était passé la nuit : si elle me soupçonnait, elle avait trop de pudeur pour en laisser rien paraître... Elle ne fit aucune confidence ni à

Toinette, ni à Bourgoin, ni même à Manon son amie. Mais le soir, elle pria cette dernière, devant moi, de venir coucher avec elle, durant l'absence de M. Parangon. C'était encore une bonté de choisir Manon Bourgoin; en cas d'une nouvelle imprudence de ma part, c'était une double amie, incapable d'indiscrétion avec d'autres que Gaudet d'Arras, mon conseil.

Voilà quelle fut la marche et l'issue de mon premier attentat, terrible par ses suites, bien plus qu'il ne le paraît en lui-même. Il me persuada que Colette m'avait reconnu, et qu'elle était indulgente... Et la brèche que Gaudet d'Arras avait faite à mes mœurs, par les plaisirs qu'il m'avait procurés, après mon audacieuse entreprise? Il me traitait comme un jeune chien : il me donnait la curée d'amour, pour m'affriander à la chasse.

Quelques jours avant ma *témérité*, j'avais rimé, dans mes FASTES, une déclaration de mes sentiments à Colette. Je me proposais de l'imprimer, de la coller dans un livre qu'elle lisait souvent, de façon qu'elle l'y trouvât placée comme un feuillet ordinaire, formant suite et reprise avec le reste. Je pensais que Madame Parangon s'émerveillerait de trouver là des vers qu'elle n'y avait jamais vus; je présumais qu'elle m'en parlerait, que je lui lirais mes vers avec chaleur, et que ma déclaration serait faite. Rien de tout cela n'eut lieu. Les bruits qui avaient couru dans la famille Parangon m'épouvantèrent, et mon premier attentat acheva de m'in-

timider... On voit, par ce récit, dans quelle agitation j'étais alors : car je ne passerai rien ou presque rien : ce n'est que par là que je puis être utile.

J'inscrivis, le jour suivant, dans mes FASTES, tout ce que j'avais osé. L'importance du secret était extrême ! Mais je ne pouvais m'empêcher d'écrire : je ressemblais au barbier du roi Midas ; je ne voulais pas de confident vivant, et je ne pouvais me passer des confidents inanimés, qui devaient me retracer un jour ce que je ne voulais jamais oublier. Je trouvai heureusement, dans le grenier, une cachette sûre, entre la calotte de l'escalier et les tuiles : c'était là que je déposais mon quatrième Cahier, dès que je cessais d'écrire.

D'après tout ce qu'on vient de lire, peut-être taxera-t-on Madame Parangon d'imprudence ? Peut-être la croira-t-on disposée à l'indulgence pour ma passion ?... Qu'on suspende son jugement, il serait téméraire et précipité. On appréciera cette admirable femme, lorsqu'on aura vu toute sa conduite. L'attention n'a pas encore longtemps à se soutenir... On admirera bientôt dans Colette un être plus parfait que ne semble le comporter l'humaine nature, et l'on ne sera pas étonné, lorsqu'on me verra quelquefois douter si elle est une femme, ou si le Ciel protecteur m'avait envoyé, pour me diriger, un ange sous la forme humaine... On saura tout ce qu'on pourra savoir d'elle, lorsqu'on sera parvenu à l'année 1757.

Je viens d'entrer dans ma vingtième année ; j'y

étais depuis cinq jours la nuit de mon attentat... Si Madame Parangon ne parut pas disposée à me parler, de mon côté, je l'évitais, sans affectation. Le soir, la voyant avec Manon Bourgoin, je sortis après le souper, et j'allai me promener, à la faveur de l'obscurité profonde qui règne dans une ville non éclairée. De tumultueux mouvements m'agitaient : mais ils étaient d'une nature différente de ceux du 14 Auguste; les effets ne pouvaient être les mêmes. J'errais, concentré, sans savoir où j'allais. Je m'égarai jusqu'à la demeure d'Edmée Servigné. On y voyait de la lumière; mais je ne frappai point; mes lèvres étaient serrées; je sentais de la répugnance à parler, comme l'hydrophobe la sent à boire. On parlait chez elle : je ne me sentais pas curieux; j'écoutai malgré moi. « Il est descendu la nuit; il » est entré, s'est mis dans son lit. Elle s'est éveillée » qu'il l'étouffait... Elle a crié! — C'est moi! c'est » moi! lui disait-il... Elle a pris sa mule, qui était » sur une chaise, et elle lui en a donné, jusqu'au » temps qu'il ait lâché prise. Le talon lui a fait une » marque sur le nez; si bien qu'il est reconnais- » sable... Il est sorti par la fenêtre basse, qu'il avait » ouverte pour entrer... Si son mari savait ça!... » Je frissonnai! pensant que mon aventure défigurée était déjà connue... — « Mais non! » pensai-je en me rassurant, « c'est l'impossible... Écoutons. — » Ces imprimeurs sont si libertins! » continua la vigneronne, qui parlait aux deux jeunes Servigné, « qu'on ne devrait pas en prendre en pension chez

» d'honnêtes gens; car ils troublent la maison et » tout le voisinage; on dirait des cerfs en rut; tout » leur est bon. — Ha! », dit Catherine, « nous en » connaissons un, ma sœur et moi, ben joli garçon! » pas capable de ça. — C'est peut-être lui! » dit la narratrice; « car je tiens ça de Madame Yeury, femme » du compagnon de l'imprimerie qui demeure dans le » *Grandcaire,* et cousine du maître, qui dit que c'lui-» là a l'air ben bon enfant. — Comment qui se » nomme c'lui qui a fait ça? » demanda Catherine. — « I' se nomme... Attends... je savais son nom... » *Gôné*... oui, *Gonnet*... — Hé ben, c' n'est pas le » nôte, qui s'appelle Monsieur Nicolas. — Ho non! » c'est Gonnet, c'lui-là à qui c'est arrivé c't été; » tenez, vers la mi-Août. »

Ce récit suspendit un peu ma rêverie profonde. J'admirai comment deux aventures presque semblables étaient arrivées dans la même ville, la même année, dans la même profession; et cette comparaison refroidit ma douleur; elle diminua l'horreur que j'avais de mon action, tant l'exemple du vice est dangereux!... J'ai depuis compris par là comment les raisonneurs, les épilogueurs ont si peu de sensibilité; ils comparent, au lieu de sentir!... Je m'en revins beaucoup plus calme. Ces sortes de pierres d'achoppement, qui semblaient heurter ma douleur ou ma joie, mes remords ou mes bons propos, se sont presque toujours ainsi rencontrées dans le cours de ma vie.

Le lendemain, je dis à Gonnet, en riant : — « Je

» sais de vos nouvelles... » Il rougit. — « Parlez
» bas!... Qu'est-ce que c'est?... — Au sujet de Ma-
» dame *Jeannin,* femme de l'ancien cuisinier du
» Séminaire. — Parlez bas!... Qui vous l'a dit? —
» Personne. — Comment, personne? — Non, per-
» sonne; et je le sais : vous êtes entré dans sa
» chambre par la fenêtre basse qui donne sur la rue
» Cloche-Bleue : vous avez... Il était temps qu'elle
» s'éveillât... Et cette marque, que vous avez por-
» tée au nez... que vous y portez encore, vient des
» coups de talon de sa mule. — Au nom de Dieu!
» dites-moi qui vous l'a dit? Cela m'importe beau-
» coup? — Personne; je le sais par hasard. —
» — C'est assez badiner : je vous en prie? — Per-
» sonne d'ici ne le sait : mais voyez Madame Yeury,
» et recommandez-lui la discrétion... Elle ne me l'a
» pas dit au moins! vous savez que je ne lui parle
» jamais. — Quoi? elle saurait... — Oui, elle le
» sait... — Si elle était la seule, » reprit Gonnet,
« je pourrais la forcer au silence; je sais tout ce qui
» se passe, quand elle vient ici voir Monsieur Paran-
» gon... Elle monte à son cabinet; et ce n'est pas
» pour enfiler des perles... Si je voulais parler, je
» la ferais rincer par son mari, qui n'entendrait pas
» raillerie. — Voyez-la; intimidez-la : elle a raconté
» l'aventure à une vigneronne du Grandcaire : c'est
» tout ce que je puis vous dire... Quant à moi, je
» vous réponds de ma langue. — Je n'ai pas le
» moindre doute sur vous, » répondit Gonnet;
« s'il n'y avait que nous deux qui le sussions, je ne

» serais pas inquiet... Je la verrai... Je vous avoue » que depuis cette trahison, je ne vais plus chez » Madame Jeannin; elle m'avait réellement donné » rendez-vous. Mais elle avait apparemment changé » d'avis, dans l'intervalle de la parole à la tenue... » J'ai à présent la petite *Tonton Lenclos*, nièce de la » Yeury. Vous la connaissez; c'est une blonde, mais » très amoureuse... Elle n'est pas difficile avec moi; » mais elle a rebuté Fusier, qui s'y prenait trop » grossièrement... Elle a une amie, que je vous » procurerai, si le cœur vous en dit. Nous ferons » de petites parties secrètes; car vous êtes tranquille, » et je ne suis pas bruyant. » Je remerciai Gonnet de ses offres, sans les accepter, ni les refuser. Les refuser; je n'avais garde! en cas d'accident, il était bon que j'eusse toute prête l'apparence d'une aventure.

C'est ainsi que je fus distrait de mes remords. Et ce ne fut pas tout. Le jour du retour de M. Parangon, je m'oubliai dans mes rêveries solitaires, dont il fut le sujet (car, malgré ce qu'on a vu, j'ignorais la conduite *abstème* (*a*) des deux époux l'un avec l'autre). Lorsque je vins pour rentrer, la porte était fermée. Je me gardai bien de frapper! Je courus demander Gaudet d'Arras, pour avoir une clef de la tremperie. Je ne pus pénétrer jusqu'à lui. A mon retour, j'aper-

(*a*) *Abstème*, qui se prive de vin. Le sens littéral de ce mot est ici fort étendu. (*N. de l'Éd.*)

çus Gaudet (*a*), auquel Marie ouvrait sans bruit. Je courus lui peindre mon embarras... — « Parbleu! » tu coucheras avec moi. » Nous montâmes à son donjon; nous nous couchâmes, et après quelque babillage, nous nous endormîmes... Vers les deux heures du matin, m'étant éveillé, je me trouvai seul. Je ne savais ce qu'était devenu mon camarade. Je l'appelai à demi-voix... Sûr que j'étais seul dans le donjon cléral, je me lève, je descends au second, je pousse du doigt une porte qui cède, et j'entre, dans le dessein de m'amuser et de rire de la frayeur que j'allais causer à Marie. — « Est-ce vous? » me dit-on fort bas. Silence de ma part. Je m'avance auprès du lit, guidé par la voix. — « Je ne veux pas! » dit une voix qui m'était parfaitement inconnue. Je me misau lit, malgré cette petite façon, après m'être assuré qu'on y était seule. Je croyais jouer un bon tour à Gaudet, et je me promettais de bien rire, quand il allait venir me surprendre... Cependant j'étais auprès d'une fille qui avait beaucoup d'embonpoint, et qui, après quelques baisers, laissa les façons, et me traita en homme attendu, désiré. Je fus tenté d'être généreux, de me découvrir. Mais je fus d'abord retenu par la crainte de mortifier la fille. Cette crainte fut même si forte, que je remplaçai entièrement Gaudet... Je fus surpris de la perfection des appas qu'on m'abandonnait!... A tout mo-

(*a*) Gaudet (de Varzy), clerc de Me Minon.
(N. de l'Éd.)

ment, il me venait dans l'idée : Mais avec qui suis-je!... et où donc est Gaudet!... J'aurais d'abord voulu qu'il me trouvât à sa place. Mais bientôt je craignis : la Nature parlait fortement, et je réexerçai les droits de mon hôte... Je l'attendis plus d'une heure dans cette douce occupation... Je quittai enfin la fille, et je remontai. A mon grand étonnement, le lit était encore vide. J'avais eu l'idée, en quittant la fille, que peut-être Gaudet m'avait précédé, ou que son absence n'était occasionnée que par un besoin pressant, etc.; mais ne le trouvant pas à mon retour, je fus convaincu qu'il avait une autre fortune. Et quelle était-elle? Il n'y avait dans la maison que Marie et la maîtresse... Vers les six heures et demie, avant la petite pointe du jour. Gaudet revint. Je l'entendis et feignis de dormir. Il se coucha doucement; mais une fois dans le lit, il ne se gêna plus. — « As-tu bien dormi? » me dit-il. — « J'ai fait la nuit d'une pièce, à ce que je crois. » — Ha! ha! tant mieux! j'avais peur que le chan- » gement de gîte ne troublât ton sommeil. » Il en resta là, et je fus aussi discret que lui. Nous nous levâmes; je rentrai chez nous, et j'allai me mettre au travail.

A midi, en sortant de table, j'avançai jusque chez M. Minon, pour examiner les physionomies. Tout en arrivant, je vis deux filles, une grosse maman fraîche et jolie, qui paraissait fort éveillée, et la Marie. Je demandai à Gaudet si cette jeune et jolie fille avait couché à la maison? — Oui, » me dit-il

en secouant la tête. Et il me mena un peu à l'écart.
« C'est une fille qui arrive de Paris, où elle sert
» chez un avocat, frère de nos *daronnes* (*a*), Madame
» Minon et Madame Parangon. Elle doit loger ici
» une huitaine de jours. Elle m'avait donné parole;
» mais elle se moquait de moi; elle a tout dit
» à Marie, qui est jalouse à cause de ce que tu sais;
» si bien qu'elles ont changé de chambre et de lit;
» la fille de Paris a été coucher au second. J'ai été
» attrapé, comme tu vois, et il a fallu que je res-
» tasse toute la nuit avec l'ancienne, pour lui
» prouver que je n'étais pas avec la nouvelle. Elle
» m'a fait une querelle... que j'ai été plus de quatre
» heures à apaiser, encore est-ce à recommencer. »
Je fus assuré par là que j'avais eu la nouvelle arrivée.
Je la regardai expressivement. Elle était réellement
jolie... Elle rougit de mon attention, frappa sur
le bras de la Marie, et lui dit : — « Vois-tu ce
» modestin-là? Ne t'y fie pas!.., » Je la comprenais
seul.

Voilà de ces aventures non prévues, qui portent toujours aux mœurs une atteinte funeste, en ce qu'elles détruisent la délicatesse... Le soir, il me prit un petit mouvement d'inquiétude jalouse. J'allai sur la porte de M. Minon. Je ne voulais pas que Gaudet pût réparer son malheur de la veille, et les faveurs

(*a*) *Daronne,* patronne, maîtresse. Au masculin *daron.* « Mot vieilli qui est resté dans l'argot », dit Littré.
(*N. de l'Éd.*)

que j'avais obtenues m'en faisaient craindre le partage. Je joignis la fille de Paris seule sur la porte coupée; Marie servait à table. Je lui dis brusquement, de peur de manquer l'occasion : — « Ha çà, ma » belle, je sais que cette nuit vous avez reçu dans » votre lit un jeune homme qui... — Monsieur, » je ne sais pas ce que vous voulez dire, et... — » Vous le savez, ne disputons pas; nous n'aurions » pas le temps de nous parler... Ce jeune homme » que vous avez reçu, c'est moi. Nous ne l'avons » fait exprès ni l'un ni l'autre; j'allais pour sur- » prendre Gaudet, sans aucune intention; je ne vous » savais pas là. Nous ne nous étions jamais vus. » Vous êtes jolie; le plus fort en est fait; réunis- » sons-nous cette nuit volontairement. Gaudet sera » chez sa Marie, qui est très jalouse; moi chez » vous; tout le monde sera content. » La friponne sourit, en rougissant néanmoins; je lui pris la main; elle serra la mienne, et tout fut conclu. Nous saisîmes le moment; je me glissai, sans être vu, dans le petit passage de l'escalier; elle me donna la clef, et je fus l'attendre dans sa chambre. Comme je couchais seul chez M. Parangon, personne ne s'apercevait de mes absences... Marie fut charmée de notre arrangement que nous ne pouvions lui cacher, et favorisé par elle, je passai les huit nuits du séjour de la jolie *Flipote* dans ses bras...

Mais il arriva ici une aventure. La Marie, sûre de son Gaudet, ne le gêna plus. Une nuit (la cinquième, et la seconde de son repos), le gaillard vint pour

toucher au fruit défendu. Flipote et moi nous étions très éveillés. J'eus soin de me mettre du côté par où Gaudet devait aborder. Il s'approche, dépêche une main, et trouve... un homme, barbu, etc., etc., etc!... Il paraissait dormir!... Gaudet se retire. Il lui vient dans l'idée que c'est son procureur... Il tressaille, et croit avoir une idée d'or... Il descend, et va pousser la porte de l'appartement. Il tourne doucement le bouton du loquet; car dans toutes ces maisons, l'on ne poussait pas les verroux; il pénètre jusqu'au lit. Il tâte. La dame est seule. — « Ha! » mon Dieu, mon ami, tu rentres bien tard? » Gaudet ne répond mot, et feint de se déshabiller... On ne sait trop ce qu'allait faire le malavisé, quand M. Minon, qui passait quelquefois une partie de la nuit à jouer, tourne doucement la clef. Gaudet se mit derrière la porte, et pendant que M. Minon allait prendre de la lumière chez Marie, il regagna lestement son donjon. Je sus tout cela le lendemain, de lui-même.

Le neuvième jour, la maîtresse de Flipote arriva de *Semur-en-Auxois*, où elle n'avait pas voulu mener sa chambrière, à cause d'un jeune homme de Semur, que son mari avait été obligé d'y renvoyer, parce qu'il était devenu amoureux de cette fille... L'avocate logea chez Madame Parangon, sa belle-sœur chérie. Mais elle n'y resta que trois jours, avant de s'en retourner à Paris. Dans le temps, Flipote devint enceinte; elle me nomma. On l'écrivit à Madame Parangon, qui, sans m'en parler, s'informa

chez sa sœur. On l'assura bien que jamais je n'avais parlé à Flipote. On soupçonna Gaudet, un peu M. Minon, et même M. Parangon, à raison de quelques badinages diurnes. Marie m'instruisit de tout cela. Cette fille ne pouvait me trahir; elle se fût compromise, étant ma complice... J'ignorai la suite jusqu'en 1759, que je revis Flipote à Paris, à l'aide de Gaudet. Elle était mariée, mais elle avait avec elle son fils et le mien, que son mari, homme âgé, fort à son aise, aimait beaucoup... Il l'avait reconnu en épousant la mère. Ce fils est aujourd'hui marchand mercier à la *Pointe-Saint-Eustache;* il a une jolie femme, de très jolis enfants, fait bien ses affaires... Le crime (si c'en est un de faire un enfant) donnerait-il plus de consolation que la vertu? J'en ai plus trouvé dans mon fils naturel que dans mes enfants légitimes, dont les malheurs, presque tous causés par leur misérable mère, abreuvent de chagrin mes dernières années!

A cette époque de 1755, je ne savais pas encore danser. On recommençait à donner de petits bals bourgeois chez Mme Bonne Baron, depuis que le deuil de Madelon était fini. J'étais honteux de n'y pouvoir aller; car, depuis mon aventure avec Flipote, qui m'avait fort aguerri, j'avais formé le projet d'*avoir* Manon Baron, qui me marquait plus de bonne volonté que Berdon; Manon, d'ailleurs, passait pour très amoureuse, et montrait de l'éloignement pour le mariage; j'espérais m'en faire un amusement, pour attendre Mlle Fanchette. Un petit

torticolis, qu'avait Manon, m'empêchait de la redouter, comme attachement. Ce qui m'autorisait encore à ce beau plan, c'est que les deux sœurs avaient des coups de langue : non qu'elles les méritassent, mais elles étaient orphelines; c'en était assez pour qu'elles fussent calomniées par leurs vils compatriotes... Je pris un maître de danse, qui me fut indiqué par Rüttot. C'était un de ces Hollandais faits prisonniers à Fontenoy et à Bergopzoom, dont il s'est fixé en France plusieurs milliers. Il me donna seul à seul les premiers principes. Lorsque je commençai à marcher au violon, il pria une de ses voisines, amies de sa femme, de venir figurer avec moi. C'était une brune, jeune veuve, très jolie, pas sauvage, une seconde Flipote. Je pris avec elle, non pour elle, un goût de la danse si vif, qu'il dégénéra en passion. Je n'aspirais, dès le matin, qu'à voir arriver la fin du jour, pour aller danser. Dès que je fus un peu formé, la brune *Pernon*, ma figurante, m'entraîna dans les salles de danse...

Ici commence un nouvel ordre de choses. Jusqu'à présent, je n'avais fréquenté à la ville, que la bourgeoisie, ou de bonnes gens aisés, qui ressemblaient à ceux de chez nous. Aux salles de danse, c'est tout un autre monde; ce sont les filles d'artisan, les ouvrières, toutes celles qui jouissaient d'une grande liberté. La Pernon me fit faire la connaissance d'une foule de filles du commun, dont quelques-unes étaient fort jolies, et de jeunes gens de la même classe. Il se fit alors en moi une grande

métamorphose! Rassis, modeste jusqu'alors, je devins étourdi, dissipé, faraud (non pas cependant avec mes anciennes et honnêtes connaissances, mais avec les nouvelles). J'eus alors deux sociétés : ma fréquentation ordinaire en hommes, en femmes et jeunes gens pendant le jour, et celle des soirs après souper, qui n'était composée que de danseurs et de danseuses de salle. Mon camarade le plus ordinaire, pour la danse, fut Colombat, l'amant d'Annette Bourdeaux, et c'était aussi le plus honnête. Gaudet fut quelquefois de ces parties; mais sa manière gauche, qui faisait éclater de rire tout le monde, l'en dégoûtait : cependant il était bon prince; jamais il ne se fâchait; il riait le premier de ce qui faisait rire les autres: aussi était-il aimé dans les salles. Les filles, en le raillant, le recherchaient; un grand drôle, d'une apparence si prometteuse, leur paraissait *considérable*, à certains égards; leur rire, à son sujet, n'était pas éclatant, mais adouci, comme lorsqu'on rit de ce qu'on aime; les petits mots qu'elles lui disaient, pour lui donner quelques leçons de grâces, étaient affectueux : mais Gaudet, quoique très porté pour les femmes en général, ne sut jamais profiter de ces heureuses dispositions; il n'avait du goût que pour les servantes, avec lesquelles il brillait; il en amenait quelquefois une dizaine, que suivaient autant de laquetons; ce qui faisait déserter la salle à toutes les demoiselles à bonnets montés. Pour les garçons, ils s'en donnaient à cœur joie avec les chambrières, la plupart paysannes

très nices (*a*) et très timides. Colombat, le contraire de Gaudet, était un joli petit faquin, ayant des grâces, des manières, et jusqu'à des façons, ce qui est le comble de l'urbanité provinciale; sa beauté efféminée aurait tourné toutes les têtes à Paris, mais dans notre ville, on ne paraissait pas en faire beaucoup de cas... Je tenais le milieu entre Gaudet et Colombat: mon air réfléchi me faisait paraître vingt-cinq ans; c'était l'âge qu'on me donnait; j'avais des couleurs vives, le nez aquilin, les yeux grands, beaux, mais si vifs, quand ils étaient animés par le plaisir, qu'ils en paraissaient libertins, et que ma figure, avec un bonnet de femme, n'aurait pas été supportable pour un Garde-Française. [J'étais bien changé, en peu d'années, insensiblement, et sans presque m'en apercevoir!] Heureusement j'étais encore timide avec mes voisines, et surtout avec Madame Parangon;,ce qui tempérait la lubricité de mes regards... Je n'étais pas .aussi retenu à la salle de danse, mon caractère s'échappait quelquefois en longs éclairs. J'ai dit que mes lèvres, vermeilles par excellence, comme celles de ma mère, appétissantes, véritables organes du plus délicieux des plaisirs, étaient ce que j'avais de mieux. Ce fut ce qui me donna quelques coquettes voluptueuses du tiers-

(*a*) *Nice,* simple, naïf, ignorant. Terme vieilli, qui au Moyen Age signifiait aussi *joli, délicat;* c'est encore dans ce dernier sens, un des mots les plus courants de la langue Anglaise. (*N. de l'Éd.*)

[illegible] *Marie* [illegible] *Marie Lesage*, les trois [illegible] *Marion*, trois sœurs et deux [illegible] *Jeanne*, [illegible] au-dessus, qui [illegible] sœurs *Agnès*, [illegible] *Ferrand*, [illegible] *Dieu*, [illegible] [illegible] *Lasseur*, les [illegible] *Jeanne*, [illegible] *Gremmeret*, les [illegible] *Dorothée*, *Jeannette* [illegible], *Manette Hérisson*, etc. Les femmes de [illegible] grosses maisons, *Nannette-Prévost*, *Julie de Gurgy*, *Marianne-Linard*, *Suzette-Pressurot*, *Naturelle Borne*, *Péronnelle-Beaudisson*, *Marianne-Tierral*, *Helene Ludwine-Clément*, *Honorée-de la Pupelle*, *Chiffonne Pincemaille* (on joignait à leurs noms de baptême celui de leurs maitres); enfin

Tonton Lenclos, et les sœurs *Guigner*, qu'on n'envoyait chercher que le soir, lorsque le mauvais temps ou l'heure trop avancée nous empêchaient d'avoir des danseuses. Celles-ci étaient excellentes, et mes camarades ordinaires de salle, les *Sallé* frères, maîtres de bateau; *Piffou* le tonnelier; *Baras*, beau-fils du charpentier *Dalis*, cousin de M. Parangon; *Léger*, frère des sœurs *Jeanneton* et la jolie *Manon*, *Dhall* le frère de deux sœurs plus jolies encore, *Lacour*, les *Gremmeret*, et les autres fignoleurs, aimaient à se donner des grâces, surtout des libertés, avec des danseuses exercées et peu susceptibles. Les sœurs Léger, Mlle Douy, et quelques autres dansaient supérieurement, mais il fallait de la réserve avec elles; et plus encore avec les sœurs Ferrand, Colombe, les demoiselles Dhall, et Marianne Tangis. Je fais ici une observation; c'est que la belle Douyau, teint bilieux, dont je savais que Baras-Dalis était l'amant aimé, m'inspirait des désirs, qui allaient jusqu'à la frénésie. Ce n'était pas de l'amour, mais un priapisme presque involontaire. Elle fut obligée de me fuir... Ce qui me fait croire que c'était un effet du tempérament de la fille, c'est qu'un de mes parents, nommé *Séry*, a éprouvé le même érotisme pour Mlle *Paradis* l'aînée, aussi ma cousine, bilieuse en blonde, comme Mlle Douy l'était en brune. D'autres observations ont depuis confirmé celle-ci.

Nos assemblées de salle étaient tranquilles: on n'y troublait jamais la danse par des disputes,

comme à Paris. On ne commençait les contre-danses, que lorsque tous les menuets des présents étaient finis. Chaque homme, pour ses deux sous, avait deux menuets, ou un menuet, avec telle danse à deux ou seul, qu'il jugeait à propos; car lorsqu'il n'y avait pas de danseuse qui sût la danse demandée, la femme ou fille du maitre de salle venait la danser avec l'homme. Les hommes priaient seuls; de sorte qu'une fille pouvait ne pas danser. Ce qui cependant n'arrivait jamais. Le maitre de danse y avait l'œil, et il engageait adroitement ceux des hommes qui n'avaient pas amené de femmes, ou un de ses écoliers, à danser deux menuets de plus avec la délaissée... Le tour pour danser était réglé par le moment de l'arrivée. Le maitre avait à côté de lui des dés d'ivoire, comme ceux du *loto,* mais carrés; il donnait par ordre le 1 au premier entrant, et ainsi de suite jusqu'au dernier. On dansait, et à la dernière contredanse, on remettait le numéro avec deux sous, prix de la séance simple, et quatre sous, si l'on payait pour sa dame. On voit que ce divertissement n'était pas ruineux; avec quatre ou huit sous, on dansait après le dîner, et, après le souper, on trouvait une compagnie nombreuse de jolies filles, des garçons avec qui l'on pouvait faire une partie de goûter. On allait en été au faubourg *Saint-Martin*, sur le chemin de Vaux, où l'on mangeait du fromage à la crême, des salades cueillies sur le champ, où l'on buvait d'excellent vin blanc, rafraîchi dans le ruisseau de *Vanvres*, qui coulait

sous les arbres, dont les branches formaient des berceaux délicieux; l'on y jouait au *Trou-Madame*, au *Siam*, à la *Boule*, etc. En hiver, on allait chez les pâtissiers-charcutiers-traiteurs, comme *Sanglé*, *Julien*, *Chavagny*, où l'on mangeait des pâtés de cinq sous, des saucisses, du jambon, du gibier, des fricassées de poulets. etc.

FIN

DU TOME QUATRIÈME



SUJETS DES ESTAMPES

PROJETÉES PAR L'AUTEUR

POUR CE VOLUME

XXVI. — DÉCLARATION SINGULIÈRE

— Page 28 —

Monsieur Nicolas rentrant dans la salle, au moment où Madame Parangon et Toinette viennent de lire dans une chaussure sa déclaration : « *Je vous adore.* »

XXVII. — LE DÉCHAUSSER

— Page 123 —

Monsieur Nicolas auprès du feu, à genoux devant Madame Parangon, à laquelle il ôte ses souliers, sans les déboucler. On voit des mules sur une petite table au-dessous d'une tablette. Elle lui dit : « Au moins, don- » nez-moi donc mes mules ! »

XXVIII. — LA CRÈCHE

— Page 128 —

Monsieur Nicolas aux Marionnettes de la Crèche, tenant Sophie Xavagny élevée dans ses bras, tandis qu'Aimée

Châtelain l'embrasse, pour l'empêcher de profiter de l'avantage que lui donne la situation critique où il tient la jeune personne. « Je réunis Sophie avec Aimée, et je les pressai. »

XXIX. — L'ACROSTICHE. — MADELON BARON

— Page 144 —

Monsieur Nicolas, assis à la petite table sous la tablette aux livres et aux chaussures. Il finit une acrostiche, et se retourne pour regarder Madelon Baron, appuyée sur sa chaise : « Voyez ! »

XXX. — ELLE EST MORTE

— Page 166 —

Monsieur Nicolas à genoux, les bras tendus vers Madelon Baron étendue sur le lit, ses cheveux noirs et bouclés épars, mais dont on ne lui a pas permis d'approcher : « C'est elle ! » — La *bonne*, Berdon, Manon, Marote éplorées.

XXXI. — LES FRAISES

— Page 193 —

Monsieur Nicolas, qui vient de donner ses fraises à Thérèse Lalois et à Julie Dugravier, qui s'éloignent, retenant Émilie Laloge, qu'il prend par le bas de sa jupe, et qui tombe à côté de lui. « Je pris le bord de sa robe... »

XXXII. — LE REMORDS. — MADAME LINARD

— Page 209 —

Monsieur Nicolas derrière la Cité, le soir, exprimant ses remords, et découvrant, à la lueur du flambeau d'une

